



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

L' O R I G I N E

D E S D I E U X

D U P A G A N I S M E ;

E T

*LE SENS DES FABLES DÉCOUVERT PAR
UNE EXPLICATION SUIVIE*

DES POÉSIES D'HÉSIODE.

Par M. BERGIER, Docteur en Théologie,
Principal du Collège de Befançon, Associé
à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres &
Arts de la même Ville.

Numquid faciet sibi homo Deos? & ipsi non sunt Dil.
JÉRÉM. 16, 20.

T O M E L P A R T I E L

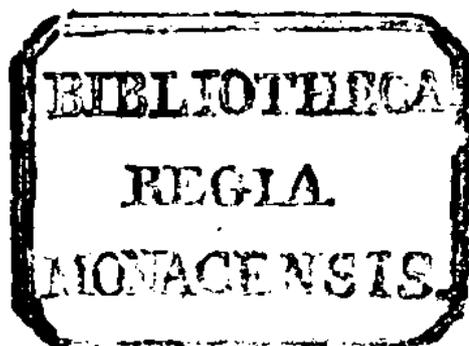


A P A R I S ;

Chez H O M B L O T , Libraire, rue S. Jacques, entre la
rue du Plâtre & celle des Noyers, près S. Yves.

M. D C C. L X V I I

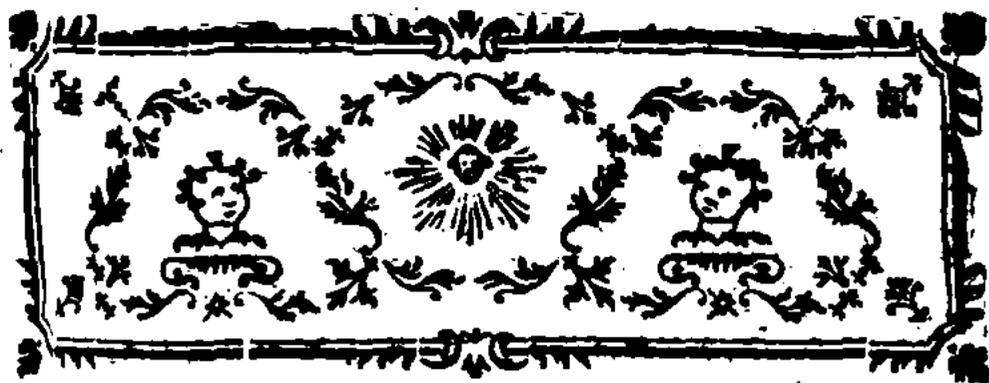
Avec Approbation & Privilège du Roi.



BIBLIOTHECA

REGIA

MONACENSIS



A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE COMTE DE CLERMONT,
PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR:

*Les plus grands Princes se sont
fait gloire de protéger les Lettrés &
il en est peu qui se soient appliqués
à les cultiver; leur nom tient dans*

l'Histoire une place d'autant plus distinguée, que cet exemple est plus rare. VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME n'avoit à désirer aucun des avantages que peuvent donner la naissance, le rang, la fortune ; touchée d'une gloire encore plus pure, elle emploie à l'étude de la Religion, des Sciences & des Arts, le cours d'une vie dont elle a consacré les prémices au service de l'état & à l'appui du Trône. Un goût si noble, MONSEIGNEUR, est digne du sang auguste qui coule dans vos veines. Il fait l'éloge du règne sage, éclairé, pacifique sous lequel nous avons le bonheur de vivre. Heureuse la Nation dont les Princes aiment les Lettres & sont capables de donner des leçons de sagesse ! Dans un siècle où il est ordinaire de faire ostentation de philosophie, où il n'est pas moins

É P I T R E. V

commun d'en abuser, VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME donne l'exemple d'un respect sincere pour la Religion, elle daigne protéger & encourager ceux qui travaillent à la défendre. C'est à ce seul titre qu'elle a bien voulu m'accorder l'honneur de lui présenter cet Ouvrage : & c'est, MONSEIGNEUR, une des plus flatteuses récompenses que je pouvois attendre de mes veilles. Les recherches sur la Mythologie ne sont point absolument étrangères à l'étude de la Religion : examiner les voies par lesquelles tant de peuples sont tombés dans l'erreur ; envisager l'excès & les suites de leur égarement, est un motif de plus pour nous attacher à une Religion qui nous a préservés du même malheur. Si VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME daigne honorer de son suffrage ce foible essai sur

vj E P I T R E.

*une matiere toujours très-obscuré, j'e
me croirai assuré de l'approbation
publique. Je la supplie du moins
d'agrèer ce témoignage du très-pro-
fond respect, avec lequel j'ai l'hon-
neur d'être,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME;

Le très-humble & très-obéi-
sant serviteur BERGIER.



AVANT-PROPOS.

Plan & Division de cet Ouvrage.

LE système de Mythologie que l'on propose, n'est pas nouveau pour le fond, puisque l'on a tâché de l'appuyer principalement sur l'autorité des anciens; mais l'arrangement, la méthode, les principes que l'on a suivis pour l'établir, n'ont rien de commun avec ceux qui sont adoptés aujourd'hui par les Sçavans. Quoiqu'il ait été indiqué sommairement dans quelques Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, il avoit besoin d'être développé, soutenu de ses preuves, confronté avec les autres systèmes, suivi dans ses conséquences; c'est ce que l'on a tâché d'exécuter dans le Discours préliminaire. Il falloit encore l'appliquer aux fables principales, & le vérifier en détail; on ne pouvoit le faire plus commodément qu'en s'attachant au texte d'Hésiode qui est après Homere (a) le plus an-

(a) Le sentiment le plus commun est qu'Hésiode a vécu cent ans après Homere, comme l'assure Porphyre.

viii AVANT-PROPOS.

cien Mythologue, qui a fait de la généalogie des Dieux, une suite & un recueil complet. On s'est donc trouvé dans la nécessité de traduire la Théogonie, d'y ajouter un commentaire; de montrer la source & le sens des fables grecques selon les principes discutés dans le Discours. Comme il n'y a point encore eu de traduction françoise d'Hésiode, il convenoit d'ajouter la description du *Bouclier d'Hercule* & le Poëme intitulé: *Les Travaux & les Jours*. Ils renferment quelques fables qui ne sont point dans la Théogonie, & donnent lieu à des observations qui ont paru nécessaires pour bien entendre les anciens Poëtes.

L'ouvrage se trouve ainsi naturellement divisé en trois parties. La première est le Discours où l'on établit les preuves & les conséquences du système proposé. La seconde contient les trois Poëmes d'Hésiode traduits en françois: la troisième, les remarques nécessaires pour en prendre le vrai sens. Ces remarques renfermant une infinité de discussions de grammaire & d'étymologies, ne peuvent être au goût du plus grand nombre des Lecteurs qui ne veulent s'instruire de la Mythologie que

par maniere d'amusement. On pourra dans la suite ajouter en leur faveur une table alphabétique raisonnée, où l'on expliquera simplement les fables, en renvoyant aux preuves contenues dans les remarques. Cette table servira d'un Dictionnaire poétique & mythologique dégagé de tout appareil d'érudition, mais où l'on aura tout ce que l'on peut communément désirer de sçavoir sur les Divinités principales & les plus fameux héros du Paganisme.

On doit prévenir le Lecteur qu'il trouvera ici des idées singulieres, contraires aux principes communément reçus, & qui paroîtront peut-être trop hardies; mais nous ne sommes plus dans le siècle des préjugés: il est désormais permis de chercher le vrai sans prévention; de peser les raisons, sans avoir égard à l'autorité. En conservant pour nos maîtres le respect qui leur est dû, nous pouvons sans scrupule nous écarter de leurs opinions. Supposer qu'ils ont tout vû, qu'il ne reste rien à examiner après-eux, est le parti le plus commode, mais ce n'est ni le plus raisonnable ni le plus sûr. Il en coûte de les suivre pas à pas, dans une défiance continuelle, d'examiner, de vérifier.

AVANT-PROPOS:

de comparer les preuves & les témoignages : si après une marche si pénible on croit découvrir ce qu'ils n'ont pas apperçu, pourquoi hésiteroit-on de le dire? Dans le sujet que l'on traite, l'erreur est sans conséquence, mais la découverte de la vérité ne peut jamais être indifférente. Si l'on pouvoit se flatter d'y être enfin parvenu, il en résulteroit de nouvelles lumières pour distinguer dans les anciens ce qu'il y a de vrai, ce qu'on doit regarder comme douteux, & ce qui est évidemment faux & fabuleux.

Dans le grand ouvrage de M. l'Abbé Banier, le système du sens historique des fables est développé & prouvé autant qu'il pouvoit l'être; ceux qui ont écrit depuis, n'y ont rien ajouté. L'opinion contraire, quoique plus ancienne, n'a pas encore eu le même avantage; jusqu'ici l'on n'en a point rassemblé les preuves, l'on n'a point tenté de la dépouiller du ridicule dont plusieurs Ecrivains se sont efforcés à l'envi de la couvrir. Quand le Lecteur aura vu ce que l'on peut dire pour l'établir, il sera en état de choisir avec connoissance de cause, & de se décider sans prévention.

L'accueil favorable que l'Académie

AVANT-PROPOS. xj

de Nancy a daigné faire à la première ébauche de cet ouvrage, a engagé l'Auteur à faire de nouveaux efforts pour le rendre moins imparfait: un suffrage d'un si grand poids doit rendre excusable la confiance qu'il a de le publier, & semble lui promettre, malgré le préjugé dont on ne peut trop redouter l'empire, l'approbation des Sçavans.

Déjà ce préjugé semble moins universellement établi. On voit par les derniers Mémoires de l'Académie des Inscriptions, que le sens historique des fables n'est plus l'opinion dominante de cette sçavante Compagnie. Outre M. de la Barre, dont on verra le système ci-après, M. Freret, tome 23; M. l'Abbé Foucher, tome 27; M. de Bougainville, tome 29, ont posé des principes contradictoires à ceux de M. l'Abbé Banier. Le sçavant Auteur du *Méchanisme du langage*, tome 1, n. 25, pag. 88, a suivi la même route: en marchant sur les traces de ces habiles maîtres, nous ne pouvons plus craindre de nous égarer.

Deux Ecrivains célèbres, que l'on ne peut soupçonner de s'être copiés, ont encore attaqué récemment le sentiment des Mythologues Historiens. L'un sou-

xij AVANT-PROPOS.

tient que » l'homme a commencé par
» animer tous les êtres dont il sentoît
» l'action; que faute de connoître les
» bornes de leur puissance, il l'a sup-
» posée illimitée, & en a fait des Dieux ;
» qu'ainsi l'univers s'est trouvé rempli
» de Dieux sensibles ; que les astres, les
» vents, les montagnes, les fleuves,
» les arbres, tous les ouvrages de la
» nature ont été les premières Divini-
» tés des mortels « (a). L'autre ensei-
gne que » dès qu'il y a eu des hommes,
» c'est-à-dire, des animaux foibles &
» capables de raison, ils ont reconnu
» aisément qu'il est quelque chose de
» plus puissant qu'eux ; ils ont senti
» une force dans la terre qui fournit
» leurs alimens, une dans l'air qui sou-
» vent les détruit, une dans le feu qui
» consume, & dans l'eau qui submerge.
» Quoi de plus naturel dans des hom-
» mes ignorans que d'imaginer des
» êtres qui présidoient à ces élémens « ?
Telle est, selon lui, la source du Poly-
théisme (b). Il pense encore que les
plus anciennes fables sont évidemment
allégoriques, comme celles de Vénus,
de Minerve, de Prométhée (c).

(a) *Emile*, tome 2, pag. 316.

(b) *Diction. Philos. art. Idolâtrie*,

(c) *Ibid. art. Fables*.

AVANT-PROPOS. xiiij

A Dieu ne plaise que l'on suive la doctrine de ces deux Auteurs & les conséquences qu'ils prétendent tirer de leurs principes; mais enfin après tant d'exemples, on peut désormais sans témérité contredire l'opinion communément reçue sur l'origine du Polythéisme & de l'Idolâtrie; & peut-être qu'après que l'on aura pesé les raisons de part & d'autre, on aura peine à comprendre comment cette opinion a pu régner si long-temps.





T A B L E.



PARTIE I.

L'ORIGINE DES DIEUX DU PAGANISME.

DISCOURS sur l'Origine des Fables & sur les différentes manieres de les expliquer. Page I

CHAP. I. *Système des Mythologues historiens, & ses difficultés.* 13

CHAP. II. *Autre opinion sur l'origine des fables & ce qu'on y peut opposer.* 29

CHAP. III. *Exposition plus détaillée d'un nouveau système.* 38

CHAP. IV. *Première preuve du système que l'on vient d'exposer, le témoignage des Auteurs sacrés.* 54

CHAP. V. *Seconde preuve du même système, le sentiment des Philosophes & des Poëtes.* 68

CHAP. VI. *Troisième preuve ; la Mythologie des Romains, & ce qu'elle avoit ajouté à celle des Grecs.* 84

CHAP. VII. *Quatrième preuve ; conformité de l'ancienne Idolâtrie avec la moderne ; & avec les idées populaires.* 96

T A B L E. xv

CHAP. VIII, Cinquième preuve, tirée de la Mythologie des Egyptiens & du culte qu'ils rendoient aux animaux, 119

CHAP. IX, Sixième preuve; l'aveu des Mythologues historiens; la contradiction de leurs principes; la foiblesse de leurs raisons, 134

CHAP. X, Première conséquence du système que l'on vient de prouver; la plupart des fables sont des allégories; nécessité de recourir au sens allégorique dans tous les systèmes; quelles sont les allégories que l'on doit rejeter, 159

CHAP. XI, Seconde conséquence; les principales sources des fables sont une explication grossière des phénomènes de la nature, les équivoques du langage, l'abus du style poétique, 177

CHAP. XII, Troisième conséquence; les dogmes ridicules, les pratiques superstitieuses, le cérémonial minutieux du Pag. sont nés de la même source que les fables. 199



P A R T I E II.

CHAP. XIII. Que doit-on penser des Héros? leurs fables sont-elles de même nature que celles des Dieux. 3

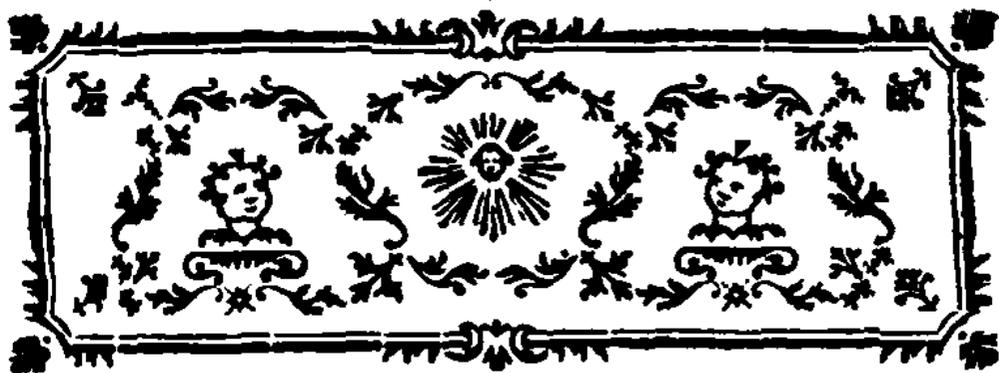
CHAP. XIV, Quatrième conséquence; les

XVj **T A B L E.**

<i>fables grecques ne sont point venues d'Égypte ni de Phénicie.</i>	31
CHAP. XV. <i>Cinquième conséquence ; utilité de la comparaison des Langues pour expliquer les fables ; défauts que l'on y doit éviter.</i>	56
CHAP. XVI. <i>Examen de deux autres systèmes, & réponse à quelques objections.</i>	67
CHAP. XVII. <i>Pourquoi l'on suit Hésiode ; idée de la Version françoise de ses Poésies & des Remarques qui l'accompagnent.</i>	86
POÉSIES D'HESIODE TRADUITES EN FRANÇOIS.	95
THÉOGONIE. PART. I. <i>Invocation des Muses.</i>	99
PART. II. <i>Régne de Cælus ; génération des Etres.</i>	104
PART. III. <i>Régne de Saturne & des Titans ; 2^e époque de la Religion Grecque.</i>	107
PART. IV. <i>Régne de Jupiter & des autres Dieux ; établissement des Sacrifices : troisième époque de la Religion grecque.</i>	121
PART. V. <i>Hommes placés au nombre des Dieux ; quatrième époque de la Religion grecque.</i>	138
LE BOUCLIER D'HERCULE.	145
LES TRAVAUX ET LES JOURS.	169

Fin de la Table.

L'ORIGINE



L'ORIGINE
DES DIEUX
DU PAGANISME.

DISCOURS

Sur l'Origine des Fables, & sur les différentes manieres de les expliquer.

DEPUIS long - temps on travaille à éclaircir l'ancienne Mythologie, peut-être n'est-il aucun sujet sur lequel les Sçavans se soient plus exercés ; malgré tant de recherches, il n'en est point qui soit encore enveloppé de plus épaisses ténébres. Comment un systême aussi monstrueux que celui de la religion grecque a-t-il pu se former ? Par quelle voie un peuple, si éclairé d'ailleurs, est-il tombé dans cette espèce de délire dont la philosophie même n'a pu le guérir ? Qu'étoit-ce que ces di-

Partie I.

A

vinités bizarres auxquelles il offroit son encens? Etoit-ce des personnages réels ou des êtres imaginaires? Ces questions sans doute ont de quoi piquer la curiosité. Les Romains, en adoptant les idées ridicules de la Grèce, les ont communiquées à tous les peuples qu'ils ont soumis à leur empire; les Dieux d'Athènes & de Rome ont été pendant long-temps les Dieux de nos pères. Bannis des temples & des autels que la superstition leur avoit érigés, ils regnent encore sur nos théâtres; la peinture, la poésie, la sculpture, nous les reproduisent sans cesse: ne sçaurons-nous jamais l'origine de ces personnages toujours si intéressans, à la destinée desquels semble attaché le sort des beaux arts?

L'histoire des différentes opinions que l'on a suivies pour en découvrir la naissance, seroit très-longue & très-inutile; les unes sont presque ensevelies dans l'oubli, les autres ont eu peu de partisans. Si par un heureux hasard on trouve enfin un système plus vrai ou plus probable, qu'importe de sçavoir en quoi tous les autres sont défectueux?

Après une lecture attentive de la Théogonie, Poëme d'Hésiode, où le plan de l'ancienne Mythologie est développé, il a paru 1°. que les Dieux des Grecs ne sont

DES DIEUX DU PAG. 3

point des hommes ou des Rois qui ayent vécu dans aucune contrée de l'univers; mais des génies, des intelligences que l'on supposoit occupées à diriger les différentes parties de la nature. L'ignorance des ressorts qui la font mouvoir, l'admiration-stupide de ses phénomènes, ont persuadé aux anciens peuples que des esprits en étoient les auteurs; & nous verrons que ce préjugé est encore aujourd'hui répandu chez toutes les nations barbares, dans toutes les parties du monde. Selon cette physique puérile & grossière, Jupiter est le génie qui anime le ciel; Junon, celui qui produit les agitations de l'air; Neptune, le pouvoir qui domine sur la mer & sur les eaux; Pluton, l'esprit qui réside dans l'intérieur de la terre; Minerve, l'industrie qui a inventé les arts; Cérès, l'intelligence qui dirige l'agriculture; Bacchus, l'influence bienfaisante qui fournit aux hommes les différentes espèces de boissons, &c. Aux yeux des peuples sauvages tout est animé dans l'univers, tout respire, tout est mû par des esprits occupés des besoins de l'homme & chargés d'y pourvoir. S'ils lui sont favorables, ils le comblent de bienfaits; s'ils sont irrités, ils font pleuvoir sur lui les fléaux & les malheurs. L'intérêt & la reconnoissance, la crainte & la douleur

l'engagent de concert à rendre un culte à ces êtres puissans, qu'il envisage comme les arbitres de sa destinée. Telle est la première source du polythéisme, de cette multitude infinie de Dieux que les Payens ont adorés.

2°. Pour rendre présent l'objet de son culte, pour le mettre sous les yeux, l'homme a voulu peindre les Dieux; il les a représentés d'abord par des figures informes, par des symboles arbitraires, ensuite par des statues; il s'est persuadé que ces esprits avides d'hommages, de respects, d'offrandes, venoient habiter les temples, les autels, les symboles qu'il leur consacroit. C'est l'origine de l'idolâtrie proprement dite, du cérémonial & des superstitions payennes. Ce fait sera prouvé dans la suite.

3°. L'on a donné d'abord aux Dieux le nom même des êtres physiques auxquels on a supposé qu'ils présidoient; chaque peuple les a désignés dans son langage selon cette idée; ce procédé étoit naturel. Dans la suite des siècles, ces noms sont devenus surannés & inintelligibles au commun des hommes, lorsque les langues ont changé, & souvent on a perdu de vûe leur signification primitive. Les opérations des Dieux, c'est-à-dire, les phénomènes de la nature, exprimés de même, ont été pris

DÉS DIEUX DU PAG. 5

pour des actions humaines, le style figuré des Poëtes, a augmenté le prestige; l'esprit frivole & léger des Grecs, a saisi le merveilleux par-tout où il a cru l'appercevoir. De-là sont nées la généalogie, les alliances, la postérité, les aventures des Dieux, en un mot, toutes les fables & les imaginations bizarres de la Mythologie.

4°. Il y a eu des héros ou des hommes célèbres honorés d'un culte religieux après leur mort & placés au nombre des Dieux, on en convient; mais on soutient qu'il y en a très-peu dont l'existence soit suffisamment constatée. Chez tous les peuples cet usage est postérieur de plusieurs siècles à l'établissement de la religion publique & à la naissance des fables: il n'est point la source du polythéisme ni de l'idolâtrie, il en est seulement une conséquence: il n'a rien changé aux idées ni aux pratiques anciennes du paganisme. Les fables que l'on a débitées sur ces héros, ont été composées selon la même méthode que celles des Dieux.

Tel est en abrégé le systême que l'on a tâché d'établir dans ce Discours; on le compare aux autres systêmes principaux, on en rassemble les preuves, on en développe les conséquences. Malgré la force des autorités & des raisons sur lesquelles il paroît

fondé, on ne se détermine qu'avec répugnance à le publier. Il est toujours dangereux de contredire les opinions qui régnent parmi les Sçavans. Depuis longtemps ils nous ont accoutumés à regarder les Dieux de la Grèce comme des Rois, des conquérans, des hommes célèbres par leurs exploits ou par leurs talens, qui ont vécu dans les premiers âges du monde, quoiqu'on ne s'accorde pas sur le lieu où l'on doit placer la scène de leurs aventures. Ils nous ont appris à chercher dans les fables l'histoire ancienne altérée par les fictions des Poètes; ici on présente ces objets sous un coup d'œil bien différent, & la Mythologie se trouve étrangement dégradée. Les Dieux sont des êtres imaginaires, enfantés par l'ignorance, par l'admiration, par la peur: les fables sont de pures allégories, aussi grossières que ceux qui en sont les auteurs. C'est l'histoire naturelle; non telle que des observateurs instruits ou des philosophes auroient pu la faire, mais telle que des hommes encore sauvages l'ont envisagée & déguisée sous des expressions dont leurs descendans ne comprenoient plus le sens, ou dont ils ont volontairement abusé. Pourra-t-on goûter cette métamorphose? Les Dieux qui trouverent autrefois des apologistes si zélés, même

parmi les Sçavans, pour justifier leur culte, manqueront-ils aujourd'hui de défenseurs pour revendiquer leur état ?

Ce n'est encore là que le moindre des inconvéniens. Dès que l'on part du principe directement opposé à celui des Mythologues historiens, il faut nécessairement suivre une méthode différente de la leur pour expliquer les fables, & en chercher le sens ailleurs que dans l'histoire. Si les Dieux ne sont autre chose que les êtres naturels personnifiés, quelle relation peut-il y avoir entre les fables & les événemens civils ou politiques de la Grèce ? Une physique grossière, les équivoques & l'abus de l'ancien langage, sont les seules ressources qui restent pour débrouiller le chaos de la Mythologie. Ce fond qui semble fort stérile au premier coup d'œil, devient d'une fécondité surprenante quand on le considère de près. Mais cet examen entraîne des discussions minutieuses, des détails épineux & désagréables. Remonter à la signification primitive des noms & aux élémens du langage, comparer, analyser, disséquer des mots, insister continuellement sur le double sens & sur l'abus des termes, trouver par un procédé si uniforme, & par-là même si insipide, le sens de plusieurs fables qui semblent n'avoir rien de commun ; ne

montrer sous le pompeux verbiage des Poètes, que les objets les plus simples & des observations souvent puérides, quelle occupation pour un écrivain ! Quel spectacle à présenter au lecteur ! Mais enfin, si cette méthode est la plus vraie, doit-on l'abandonner à cause des difficultés & des obstacles qu'il faut surmonter ?

Il est aisé de comprendre tout l'avantage qu'ont eu ceux qui ont expliqué les fables par l'histoire; ils ont présenté des faits. Il leur étoit aisé d'en faire un récit agréable & intéressant, en supprimant le faux merveilleux dont les Poètes les avoient enveloppés. Par cette distinction commode de l'historique & du fabuleux, ils sont devenus maîtres de leur sujet. Dans le système des allégories, l'on se trouve également gêné par la matière & par la forme. Il faut rendre raison de tout, faire un assemblage lié & suivi de mille circonstances qui semblent enfantées par une imagination en délire; expliquer toutes les énigmes par une seule clef, par les bizarreries du langage. Souvent on s'expose à révolter le lecteur par la futilité des objets sur lesquels on a fait les plus beaux vers du monde. Si malheureusement ce système n'est pas vrai, on ne me fera pas du moins le même reproche qu'aux anciens allégoristes; on ne

m'accusera pas de l'avoir suivi pour ma commodité.

De tous les genres de travail, il n'en est peut-être aucun qui prête davantage à la satire : or, en France plus qu'ailleurs, & dans notre siècle plus que jamais, avoir pour soi les rieurs, c'est avoir essentiellement raison. Quelle ridiculité ! dira-t-on ; un système renouvelé des Grecs, dont on a démontré cent fois l'absurdité, un système bâti sur des étymologies, fondement le plus fragile & le plus arbitraire qui fut jamais ! Ceux qui l'envisageroient ainsi, me permettront de m'inscrire en faux contre ce double reproche.

1°. Ce que j'emprunte des Grecs, c'est-à-dire, des anciens philosophes, c'est que les Dieux du paganisme étoient les génies que l'on supposoit répandus dans toute la nature, & non pas des hommes ; que leurs fables sont des allégories & non pas des histoires. A-t-on démontré que ce sentiment est faux ? J'entreprends de prouver qu'il est vrai & de répondre à tout ce que l'on y oppose. L'on a montré sans doute l'absurdité des allégories que les anciens avoient imaginées pour cacher le ridicule des fables ; mais a-t-on fait voir qu'il est impossible d'en trouver de plus raisonnables & de mieux proportionnées à

la grossièreté du génie des anciens Grecs ? C'est le point qui reste encore à décider.

2°. Ce n'est point l'étymologie du nom des Dieux forgée d'avance qui nous a forcés de renoncer à la Mythologie historique ; c'est le défaut de preuves, les raisons qui établissent l'opinion contraire, la lecture attentive de la Théogonie. Dès qu'il a paru certain que les Dieux n'étoient pas des hommes, il a fallu nécessairement conclure que leurs fables ne sont pas des histoires, mais des allégories, & l'on s'est trouvé engagé à en rechercher la source. On a cru l'appercevoir dans les obscurités & les équivoques de l'ancien Grec, & l'on ne peut en assigner aucune qui soit plus analogue à l'ignorance & à la grossièreté d'un peuple encore barbare. La nécessité de rechercher les divers sens des noms, est donc une conséquence & non pas une preuve de la thèse principale. Quand toutes les étymologies que l'on a données seroient fausses, ce qui n'est guères possible, le sentiment des Mytologues historiens n'en seroit pas pour cela mieux établi, & l'on doit se souvenir qu'ils ont souvent recours eux-mêmes aux étymologies pour expliquer les circonstances de plusieurs fables, que dans aucun systême on ne peut s'en passer.

La Mythologie présente trois questions à éclaircir; on prie le lecteur d'y faire attention. Premièrement, de quelle nature sont les Dieux du paganisme? sont-ce des hommes ou des génies? On soutient ici que ce sont des génies & non pas des hommes; ce point paroît démontré, autant que la matiere en est susceptible. On en conclut que les fables ne sont point des histoires, mais des allégories; la conséquence paroît incontestable. Secondement, les héros qui dans la suite des siècles ont été adorés comme des Dieux, sont-ils tous des personnages réels, qui ayent véritablement existé? Cette question fournit la matiere à plusieurs doutes: on les a détaillés dans le chapitre 13. Mais on prétend qu'en supposant l'existence de tous ces héros, il est très-vraisemblable que leurs fables sont de même espèce que celles des Dieux, & ont été composées selon la même méthode. Troisièmement, quelle est la source où les Grecs ont puisé ces fables? Ici l'incertitude augmente, parce que différentes causes ont pu contribuer à l'erreur. On a cru appercevoir qu'une physique grossiere est le principal objet des fables des Dieux, que la géographie mal entendue a fourni la matiere de celles des héros, que les équivoques & l'abus du langage ont également influé

dans les unes & les autres. On ne pouvoit le montrer que par une explication suivie des fables selon cette méthode; & il est aisé de sentir que l'on doit ici se borner à des conjectures. C'est la simplicité, l'uniformité, la liaison, la vraisemblance de ces explications qui peut en faire tout le mérite; mais il est impossible que tous les esprits en pensent de même. Le plus ou moins de connoissances que l'on a des anciennes langues, le goût, les préventions, les opinions particulieres que l'on peut avoir adoptées, doivent nécessairement influencer beaucoup dans le jugement qu'en porteront la plûpart des lecteurs. C'est la partie de l'ouvrage la plus exposée à la censure; heureusement c'est aussi la plus indifférente. Quand elle seroit un ~~très~~ ^{très} ~~essite~~ rêveries, les deux autres, & sur-tout la première, n'en recevroient aucune atteinte. Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vûe, si l'on veut prononcer équitablement sur tout le systême, & ne pas confondre le fond avec l'accessoire.

Après ces observations qui ont paru indispensables, il est nécessaire de rappeler les principales opinions qui ont régné parmi les Mythologues, d'exposer ensuite plus en détail celle que l'on a suivie, d'en établir les preuves, d'en développer les conséquences.



CHAPITRE PREMIER.

Système des Mythologues historiens & ses difficultés.

ON pense communément que les fables grecques ne sont autre chose que l'ancienne histoire, déguisée sous des expressions équivoques & chargée de circonstances merveilleuses imaginées à plaisir, pour exciter une frivole admiration. Les Grecs, sous les noms de leurs Dieux, ont adoré ou leurs propres ancêtres, ou les premiers Princes qui ont fondé des empires, qui ont réuni les peuples en corps de société, qui ont enseigné les arts les plus nécessaires. Ouranos ou Cœlus, Chronos ou Saturne, Zéus ou Jupiter, sont trois Monarques qui se sont succédés. La troupe des Dieux qui leur ont été associés, sont les principaux personnages qui ont vécu sous leur règne ou immédiatement après. Ce que l'on raconte de leurs guerres, de leurs conquêtes, de leurs crimes même, est vrai pour le fond, mais défiguré par des circonstances fabuleuses. Les Égyptiens & les Phéniciens qui ont amené différentes colonies dans la Grèce, ayant raconté quelques événemens

arrivés chez eux, l'on entendit leurs narrations de travers, tant à cause de l'obscurité de leur langage, que par le penchant invincible des Grecs pour le faux merveilleux, & on en fit de nouveaux épisodes à l'ancienne histoire. Ce mélange bizarre de personnes qui ont vécu en différens temps, de faits arrivés en différens lieux, de noms dont on n'a pas pris le vrai sens, a formé un assemblage ridicule que les poëtes ont habillé selon leur goût. En ajoutant des personnages allégoriques à ceux qui ont existé réellement, ils ont augmenté la confusion. Ainsi s'est arrangée successivement l'espèce de généalogie qu'Hésiode nous a donnée dans sa Théogonie, & qu'Homere avoit déjà suivie dans ses deux Poëmes. Pour démêler le vrai au milieu de tant d'accessoires étrangers, il faut chercher l'étymologie des noms grecs dans les langues de l'Orient, rapprocher autant que l'on peut l'histoire de la Grèce, de celle de l'Egypte & de la Phénicie, rapporter le tout aux idées & aux mœurs des anciens peuples.

§. 2. Ce système, dont nous examinerons les preuves dans la suite, a été soutenu par Bochart, continué par le Clerc dans son commentaire sur Hésiode & dans quelques volumes de sa Bibliothèque universelle,

adopté avec quelques changemens par M. l'Abbé Banier, dans son explication historique des fables, développé dans plusieurs mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, supposé vrai par la plûpart des Sçavans qui ont écrit depuis. Rien ne manquoit à ces divers auteurs pour le mettre dans tout son jour; connoissance parfaite du grec & des langues orientales, étude profonde & suivie de l'ancienne histoire & des mœurs des différens peuples, critique judicieuse des anciens, pour fixer le degré d'autorité qu'on peut leur donner, lecture immense de tous les Mythologues. Avec des talens si rares, on voit qu'ils ne sont pas contents de leurs découvertes, qu'il reste toujours des doutes à éclaircir, des difficultés auxquelles on ne répond point. Souvent ils racontent plutôt ce que l'on a dit, qu'ils ne donnent la raison pourquoi on s'est avisé de le dire. Comment les Grecs sont-ils parvenus au point d'aveuglement, d'adorer des hommes pour toute Divinité? Quelle étoit auparavant leur croyance? Par quelle progression de fausses idées sont-ils tombés dans cette erreur? Ont-ils suivi pour s'égarer la même route que les autres peuples? Tant que nous ne ferons point appaisés sur ces questions, la Mythologie ne sera pas suffisamment expliquée.

§. 3.

Si le systême que l'on vient d'exposer n'est pas vrai, il est du moins hardi, & il convenoit de l'être à ceux qui l'ont imaginé. Les Latins, mieux instruits que nous de l'histoire grecque, parce qu'ils touchoient de plus près aux événemens, l'avoient partagée en trois époques principales : ils nommoient la première, les temps inconnus ; ceux-ci s'étendent depuis la création, ou plutôt depuis la dispersion des nations, jusqu'au déluge d'Ogygès, c'est-à-dire, jusques vers l'an 2200 du monde, 544 ans après le déluge universel, 1800 ans avant Jesus-Christ. La seconde comprend les temps fabuleux ou héroïques qui durent environ 1000 ans, depuis Ogygès jusqu'aux Olympiades, 776 ans avant Jesus-Christ, époque à laquelle commencent les temps historiques. Nos Mythologues moins timides, prétendent retrouver l'histoire des temps héroïques, sous l'enveloppe des fables dont on l'a défigurée ; ils se flattent même de porter la lumière dans le chaos des siècles inconnus : essayons si, avec le flambeau qu'ils nous prêtent, nous pourrons marcher en sûreté.

§. 4.
première
diffi-
culté.

On commence par supposer un empire de Titans, ou des Rois devenus Dieux, dans des siècles où il n'y avoit point de villes bâties, ni d'arts cultivés dans la Grèce,

ce, où les peuples de ces contrées étoient encore sauvages & barbares. Selon l'opinion commune, les plus anciennes villes grecques, Athènes, Argos, Thébés, Sicyone, remontent à peu près au temps d'Abraham & aux commencemens du premier empire des Assyriens, c'est-à-dire, environ à l'an 400 après le déluge. Etoit-ce trop de quatre siècles pour peupler toute l'étendue de l'Asie mineure, & amener insensiblement des colonies jusques dans la Grèce & la Thessalie? Comment s'est-il pû former un vaste empire avant cette époque?

Dom Pezron, pour sortir de cet embarras & soutenir le règne des Princes Titans, n'a point trouvé de meilleur moyen que de prolonger les temps, d'adopter la chronologie des Septante, de supposer que depuis le déluge jusqu'aux premières époques de l'histoire profane, il s'est écoulé un plus grand nombre de siècles que l'on n'en compte communément. Sans entrer dans cette discussion chronologique, arrêtons-nous à une preuve de fait selon l'ordre des migrations du genre humain; les premiers empires ont dû commencer dans le voisinage de la Mésopotamie, parce que c'est-là que les hommes se sont trouvés rassemblés après le déluge. Les états de l'Asie doivent

donc être plus anciens que ceux de l'Europe; il est donc impossible que dès les commencemens de la domination des Assyriens, avant la monarchie des Egyptiens, avant la naissance des royaumes de l'Asie Mineure, il y ait eu à 400 lieues des plaines de Sennahar & au-delà des mers, un prétendu empire des Titans.

La maniere dont il a fini est encore plus incompréhensible que les commencemens. Peut-on concevoir qu'un empire si étendu & si célèbre n'ait laissé après lui ni succession ni vestiges certains? A-t-il duré peu ou long-temps? Quelles en étoient les bornes précises & le siège principal? A la mort du dernier Souverain, comment les états ont-ils été démembrés? Que sont devenus Jupiter, Pluton, Neptune? Rien de connu sur leur destinée. Des Princes qui naissent à l'un des bouts du monde pour aller régner à l'autre, dans un temps où la navigation n'étoit pas connue, qui font des conquêtes dans des pays où il n'y avoit pas de villes, qui fondent un empire chez des peuples aussi sauvages que ceux de l'Amérique, qui disparoissent tout-à-coup sans laisser aucun monument certain de leur règne; cela est-il plus aisé à comprendre que les rêves de la Mythologie?

Dans quel pays du monde ces Princes

ont-ils vécu ? Les Grecs prétendent que c'est dans la Thessalie, les Egyptiens & les Phéniciens soutiennent que c'est chez eux : les uns les placent chez les peuples Atlantiques sur les côtes d'Afrique, d'autres plus hardis les transportent dans le fond du Nord. Il est fort probable que des Rois qui ont vécu en tant de lieux n'ont existé nulle part.

Dans les premiers temps, tous les Etats furent héréditaires; aussi l'on prétend que Saturne & Jupiter ont succédé à leur pere : mais après eux plus de succession; Jupiter, Pluton, Neptune, trois Monarques puissans n'ont point laissé d'héritiers : on leur attribue un grand nombre d'enfans qui ne font après eux aucune figure. Ils avoient appris aux Grecs les sciences & les arts, tout à disparu avec eux : après plusieurs siècles, il a fallu que des Etrangers, des Egyptiens, des Phéniciens vinssent de nouveau tirer les Grecs de la barbarie.

Quand donc le règne de Jupiter seroit aussi réel qu'il est fabuleux, il seroit impossible que l'histoire en fût parvenue aux siècles suivans, sur-tout une histoire détaillée qui nous eût appris la généalogie, les alliances, les enfans, les querelles, les crimes de ce Dieu prétendu. Chez les peuples sauvages, tels qu'ont été les anciens Grecs,

même après le siècle des Titans, on ne trouve ni tradition ni monumens. L'histoire se tait, ou par la stérilité des événemens, ou par le défaut d'observateurs attentifs. Par-tout, le règne des Dieux a précédé celui des hommes, par-tout il y a eu des Rois, c'est-à-dire, des chefs de peuplades long-temps avant qu'il y eût des historiens.

§. 5.
Deuxième
difficulté.

Homere, le plus grand conteur de l'univers, qui dit tout ce qu'il sçait & souvent ce qu'il ne sçait pas, qui ne finit point sur les généalogies & sur les antiquités vraies ou fausses de sa nation, qui n'omet rien de ce qui peut flatter la vanité des Grecs, n'a point connu ce fameux empire des Titans sur la terre. Il les place dans le ciel, il les peint comme des Dieux qui se mêlent de tout, qui gouvernent toute la nature; jamais il n'en parle comme de mortels qui ayent vécu dans la Grèce. Ceux qui ont écrit plusieurs siècles après, ont-ils recouvré d'anciens mémoires ou fouillé dans des archives que le Poëte n'avoit pas vûs?

Hésiode qui a suivi Homere, parle encore sur le même ton; il s'explique même plus clairement; selon lui les Titans sont le ciel, la terre, le temps, le maître du ciel, la reine de l'air, le seigneur des eaux,

le tombeau ou les enfers, le soleil, la lune, la nuit & toutes les parties de l'univers dont il fait la généalogie. Par quel enchantement des Rois, des conquérans, des hommes font-ils devenus tout-à-coup des êtres physiques? Comment cette métamorphose a-t-elle pu se faire dans l'imagination des Grecs?

Dans le style de nos deux Poètes, l'idée de la divinité emporte l'existence de tout temps; ils appellent souvent les Dieux, *la race divine des immortels qui existent éternellement* (a). Leur auroient-ils donné ce titre, s'ils avoient cru que les Dieux n'étoient point d'une autre nature que les hommes? Ils se font contredits, à la vérité, en attribuant une naissance aux Dieux; mais enfin jamais ils n'ont parlé de même des hommes; jamais Hésiode n'a fait mourir les Dieux, quoique M. l'Abbé Banier, par inattention, lui ait attribué cette erreur (b). Puisque les anciens Grecs étoient déjà assez instruits pour connoître l'immortalité de l'ame, comment ont-ils pu être assez stupides pour confondre la nature humaine avec la nature divine?

(a) Iliad. L. 1, v. 290, 494. L. 14, v. 244. Théogon. v. 27, 33, 105.

(b) Explication historique des fables, tome 1. L. 5. C. 3, pag. 420.

§. 6.
Troisième
difficulté.

Hésiode sur-tout, auquel nous devons une attention particulière, distingue nettement les Dieux d'avec les hommes les plus anciens. Les premiers hommes, selon lui, sont ceux de l'âge d'or (*a*). Tandis qu'ils vivoient sur la terre, Saturne régnoit dans le ciel; après leur mort ils sont devenus des démons, des génies du second ordre; c'est Jupiter, qui, en qualité de Dieu souverain, leur a fait cet honneur; mais il ne les a point transportés dans le ciel, séjour des Dieux. Les hommes des âges suivans, les héros ou demi-dieux sont dans les Champs Elysés, dans les isles fortunées où ils sont gouvernés par Saturne. C'est par une grace spéciale, par une exception unique qu'Hercule a été transporté au ciel avec les Dieux: aucun mortel n'a partagé avec lui ce privilège. Encore y avoit-il avant lui un Hercule Dieu, avec lequel le héros s'est trouvé confondu.

Dans la Théogonie le Poëte fait la même distinction (*b*). Il fait naître sous Saturne les Nymphes Méliés ou intelligences subalternes, qui distribuent aux hommes les bienfaits de la nature; mais elles n'ont rien de commun avec les Déeses immor-

(*a*) Poëme des Travaux, v. 108 & suiv.

(*b*) Théog. v. 187.

telles qui habitent l'Olympe. Lorsqu'il parle du règne de Cœlus, de peur qu'on ne le prenne pour un Roi, il lui donne l'épithète de lumineux $\text{A}^{\prime}\sigma\text{p}\delta\epsilon\nu\tau\omicron\varsigma$, pour faire sentir qu'il parle du ciel physique où sont les astres (a). N'est-il pas étonnant qu'après des paroles si claires, on veuille nous faire regarder les Titans ou anciens Dieux, comme des hommes qui ont vécu dans la Thessalie ou ailleurs ?

Il y a lieu de penser que la religion grecque étoit la même dans le fond, & venoit de la même source que celle des Egyptiens, des Phéniciens & des autres anciens peuples idolâtres; mais les Phéniciens ni les Egyptiens, n'ont point adoré des hommes, nous le ferons voir dans la suite. Ils rendoient leur culte aux différentes parties de la nature, ou plutôt aux intelligences que l'on supposoit y présider; il en est de même des Libyens & des Arabes. Les Scythes, les Chaldéens, les Perses, les Assyriens, les Cariens, les Lidyens, les Phrygiens, les Thraces, les peuples de la Scandinavie, les anciens Germains, les Gaulois n'adoroient point des hommes; il seroit aisé de le montrer. Par quelle fatalité

§ 7.
Quatrième
difficulté.

(a) Théog. v. 414.

les Grecs seuls ont-ils donné dans cette erreur ?

Quand on seroit parvenu à nous apprendre comment ils ont pu s'égarer au point d'adorer leurs propres ancêtres ou des Princes étrangers, nous n'en ferions pas plus avancés pour découvrir l'origine de l'idolâtrie chez les autres nations, ni d'où vient la ressemblance qui se trouve souvent entre les fables de la Grèce & celles de l'Égypte ou de la Phénicie. Si Jupiter & Saturne sont des Rois de Thessalie, comment ont-ils été adorés à Memphis ou à Tyr ? Si Vulcain a vécu dans la Grèce, comment a-t-on pu rêver sur les bords du Nil qu'il y avoit régné ? Si au contraire ces personnages sont Égyptiens d'origine, comment les Phéniciens & les Grecs ont-ils pu quitter leurs premiers Dieux pour adorer des étrangers ?

§. 8.
Cinquième
difficulté.

N'est-il pas naturel, dit-on, que les anciens peuples ayent été portés d'inclination à diviniser les fondateurs des empires, les Rois bienfaisans & vertueux, les Héros destructeurs de monstres, les inventeurs des arts ; qu'après leur mort on leur ait attribué le pouvoir suprême comme une récompense du bien qu'ils avoient fait aux hommes ? Rien de plus vraisemblable sans doute dans la spéculation ; malheureusement

Heureusement les faits ne s'accordent point avec cette supposition. 1°. Les empires n'ont point été fondés chez les peuples devenus barbares après le déluge, mais chez les nations qui commençoient à se policer : l'idolâtrie au contraire, & les fables, sont nées dans les âges les plus grossiers ; leur naissance a précédé presque partout celle des premières monarchies. 2°. Les peuples qui passent pour les premiers auteurs de l'idolâtrie, n'ont point mis leurs Dieux dans la liste de leurs souverains. Les Egyptiens n'ont point enseigné qu'Osiris ait été le fondateur de leur monarchie ; selon eux le règne des Dieux avoit précédé en Egypte celui des Rois. Les Phéniciens n'ont point regardé Ouranos & Chronos comme la tige de leurs Princes ; jamais ceux-ci n'ont prétendu en être descendus ; la Théogonie des Phéniciens ne nous donne aucun lieu de le supposer. Les Grecs de même n'ont point envisagé Coelus, Saturne, Jupiter, comme fondateurs de leurs premiers états : ceux-ci sont tous postérieurs de beaucoup à l'empire des Titans ; & cet empire a disparu sans laisser de succession. 3°. Ces Rois prétendus, loin d'avoir mérité par leurs vertus les respects de la postérité, ont été de parfaits scélérats. Coelus, selon la fable.

étouffoit les enfans, Saturne avoit les siens & mutila son pere, Jupiter a détrôné Saturne, a rempli l'univers des fruits de ses débauches. La plûpart des héros Grecs dans un état policé auroient expiré sur la roue: le ciel des Poëtes étoit le séjour des crimes plutôt que le temple de la vertu. Il faut démentir l'histoire de tous ces personnages pour supposer que les honneurs qu'on leur a rendus, ont été la récompense de leurs mérites.

Certainement l'on auroit eu de la vénération pour ceux qui auroient détruit des monstres; mais y a-t-il eu réellement des monstres à combattre dans la Grèce? Croirons-nous l'existence de l'hydre de Lerne, du sphinx de Béotie, de la biche aux cornes dorées & aux pieds d'airain, de la chimere, &c. Tuer des bêtes féroces, a été un exercice commun à tous les premiers chasseurs; les Sauvages y sont accoutumés: jamais ils n'ont regardé la défaite d'un sanglier, d'un ours ou d'un lion, comme un exploit qui méritât des autels.

De même on auroit rendu de grands honneurs aux inventeurs des arts, si le même homme avoit inventé seul un des arts les plus nécessaires, & l'avoit porté d'abord à la perfection par un effort de génie; mais ce n'est point ainsi que ces

arts précieux ont été formés; c'est par des progrès successifs & très-lents, par des essais d'abord très-grossiers, mais que différens ouvriers ont perfectionnés peu à peu, & auxquels le hasard a souvent eu plus de part que l'industrie. Aucune des premières tentatives n'a dû paroître assez admirable pour faire décerner un culte à son auteur. En examinant l'histoire de ces Dieux que l'on a supposés présider aux différens arts, nous montrerons par des détails tirés de *l'origine des Loix, des Arts, & des Sciences*, qu'on ne peut pas leur en attribuer la première invention; que le culte de ces Dieux nouveaux a commencé long-temps après la formation des sociétés, & lorsque la Grece étoit déjà policée. D'ailleurs les Européens qui ont étalé aux yeux des Sauvages de l'Amérique, des arts tout formés & les ouvrages les plus merveilleux, ont-ils reçu l'encens de ces peuples?

Enfin, nous voyons l'idolâtrie & les fables régner aujourd'hui chez des nations qui n'ont eu ni souverains, ni héros, ni artistes; il n'est donc pas vraisemblable que l'erreur ait eu chez les anciens l'origine qu'on lui attribue.

Les Grecs, sur-tout dans les premiers temps, ont mis une différence infinie entre

§. 9.
Sixième
me dif-
ficulté.

les Dieux & les Héros ou demi-Dieux; ils n'ont point attribué la même puissance, ni rendu les mêmes honneurs à ceux-ci qu'aux premiers; jamais ils ne les ont confondus, & nous verrons qu'Hésiode a grand soin de les distinguer. Dans le système des Mythologues historiens, les uns & les autres sont de même nature; entre Hercule & Jupiter, il n'y a d'autre différence que celle du temps où ils ont vécu.

§. 10.
Septième
difficulté.

Quelque prévenu que l'on soit en faveur des hommes déifiés, l'on est forcé d'admettre un très-grand nombre de Divinités purement allégoriques; nous le verrons en expliquant la Théogonie. Jusqu'à présent on ne nous a pas montré quelle connexion il peut y avoir entre celles-ci & les autres. Ce mélange bizarre d'êtres physiques & de mortels divinifiés est-il concevable? N'est-il pas à présumer que tous les Dieux ont été de même espèce & font nés de la même source?

§. 11.

Voilà des difficultés auxquelles il ne paroît pas possible de satisfaire dans le système des Mythologues historiens. Que sera-ce, si en l'examinant de plus près il ne se trouve fondé sur aucune preuve solide, mais sur des suppositions qui se contredisent, s'il est contraire aux monumens les plus certains de l'antiquité, si au lieu

d'éclaircir les fables il les rend plus obscures? Au cas que l'on découvre un systême plus simple, mieux lié, moins rempli de difficultés, qui nous montre mieux la source des erreurs & des folies de tous les peuples tant anciens que modernes, certainement les Sçavans ne doivent point trouver mauvais qu'on le préfere au leur.

CHAPITRE II.

Autre opinion sur l'origine des fables & ce qu'on y peut opposer.

IL y a sur la Mythologie une autre opinion qui paroît plus ancienne que la précédente, & qui a trouvé de même d'habiles partisans parmi les modernes, en particulier Messieurs de la Barre & Freret (a). En rendant justice aux sçavantes recherches de M. l'Abbé Banier leur confrere, ils n'ont pu goûter ses raisons ni la manière d'expliquer les fables. Ils pensent que les Dieux d'Hésiode sont des personnages purement allégoriques qui n'ont jamais existé, que la Théogonie n'est autre

(a) Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, tome 16, 18 & 23.

chose que l'histoire des différentes Religions qui ont régné dans la Grèce; or il y en a eu successivement trois, dit M. de la Barre; celle du ciel & de la terre, celle dont Saturne fut le chef, celle où Jupiter eut le premier rang. Selon Hérodote (*a*), les Pélasges qui ont été les premiers habitans de la Grèce, honoroient confusément plusieurs Dieux qu'ils ne distinguoient point, & auxquels ils ne donnoient point de noms: c'est le règne du Ciel ou d'Ouranos. Ensuite ils adorèrent les différentes parties de la nature ou les Intelligences qui y présidoient, à la tête desquelles ils placèrent Saturne, c'est-à-dire, la planète de ce nom; tel est le règne de Chronos. Enfin ils reçurent des diverses colonies d'étrangers, & sur-tout d'Egyptiens venus dans la Grèce, le culte de Jupiter & des autres Dieux, auxquels ils en ajoutèrent plusieurs, & dont ils changerent les noms, la généalogie, les fonctions, en les ajustant à leurs vieilles traditions; Hérodote l'insinue (*b*). La naissance ou la généalogie des Dieux est donc l'époque de leur culte; elle nous montre l'ordre des temps où les Grecs ont commencé à connoître cha-

(*a*) Hérodote, édition de Henry Etienne, l. 2, n. 69.

(*b*) *Ibid.* n. 67.

que Divinité. Ainsi la chronologie est singulièrement observée dans un poëme qui est l'histoire de la Religion.

Comme l'ouvrage de M. de la Barre est demeuré imparfait, il est à présumer que s'il y avoit mis la dernière main, il auroit changé ou éclairci plusieurs choses que l'on a peine à comprendre. Son systême qui paroît vrai pour le fond, donne lieu dans le détail à des objections aussi fortes que l'opinion précédente:

1°. L'on ne se persuadera jamais que la Religion ait commencé dans la Grèce par le polythéisme & l'idolâtrie; le fait contraire est solidement prouvé. M. Boivin l'aîné, a fait voir (a) que les Grecs dans les premiers temps ont connu un seul Dieu éternel duquel sont venus tous les autres. Il rapporte à ce sujet les témoignages de Platon, d'Anaxagore, de Stace, de Pronapides, précepteur d'Homere, & du fragment de Sanchoniathon. Il soutient que, malgré l'affectation qu'ont eüe les Poëtes de tout personnifier & de multiplier ainsi les êtres, on découvre cependant encore dans leurs ouvrages des vestiges de la tradition primitive, & l'on espère les montrer dans la Théogonie. Mais, comme

§. 2.
Première objection.

(a) Mém. de l'Acad. tome 3, page 1.

Hérodote voyoit le polythéisme établi chez tous les peuples, il a cru qu'il étoit aussi de tous les temps, il n'a pu concevoir que ses compatriotes eussent jamais reconnu un Dieu unique & suprême, seul créateur & seul maître de l'univers.

§. 3.
Secon-
de ob-
jection.

2°. Il n'est pas plus aisé de comprendre ce qu'enseigne Hérodote, que les anciens Grecs aient adoré plusieurs Dieux sans noms. Selon M. de la Barre, les enfans du Ciel, les freres aînés de Saturne, Coéus, Créus, Phœbé, Hypérion, ne sont que des noms d'honneur qui ne signifient rien. On ne sçauroit les prendre pour des êtres naturels; ce n'est ni le soleil, ni la lune, ni les astres, ni aucune chose qui puisse tomber sous les sens. Voilà, dit-il, les Dieux sans nom des Pélasges. Mais nous verrons dans l'explication de la Théogonie que ces noms désignent très-clairement des êtres naturels, que dans le style ordinaire du Poëte, les enfans du Ciel sont différens noms du Ciel, que les descendans de la Terre sont divers noms, divers attributs ou diverses productions de la terre, que la postérité de la mer sont de même autant de noms ou d'épithètes de la mer, &c. Les Pélasges, selon Hérodote, ne distinguoient point les Dieux par différens noms ni par des attributs divers; la raison en est simple,

c'est qu'ils n'en connoissoient qu'un seul : ainsi le témoignage d'Hérodote devient une nouvelle preuve du fait soutenu par M. Boivin.

3°. Non-seulement on ne peut pas prouver que les Grecs aient adoré sous Saturne les différentes parties de la nature, ni que l'idolâtrie ait commencé avant le règne de Jupiter, mais Hésiode nous fournit plusieurs témoignages du contraire. 1°. Selon lui, c'est à Méconé ou Sicyone, l'une des premières villes de la Grèce, qu'est arrivée la dispute entre les Dieux & les hommes, pour sçavoir quels honneurs ceux-ci leur rendroient (a). Avant la fondation des villes, il n'y avoit donc encore point de culte public, ni par conséquent d'idolâtrie chez les Grecs. 2°. Hésiode nous peint Cœlus & Saturne comme des Dieux jaloux, qui ne vouloient point partager l'empire avec les Titans ou les enfans de la terre, qui retenoient dans une obscurité profonde ou qui dévoreroient leurs propres enfans, par la crainte d'en être détrônés, qui vouloient conséquemment être seuls adorés. Il nous représente au contraire, Jupiter accordant des honneurs & des prérogatives à tous ceux qui l'avoient aidé

§. 4.
Troisième
objection,

(a) Voyez la Théogonie, v. 535.

à vaincre & à chasser les Titans, leur assignant à chacun leur département & le pouvoir sur certaines parties de la nature. Le polythéisme n'a donc été parfaitement établi que sous le règne de Jupiter. 3°. Hésiode dit expressément que sous Saturne, les hommes ne vouloient point adorer les Dieux comme il convient, c'est-à-dire, comme ils furent adorés dans la suite. Le passage est important : dans les travaux & les jours, v. 135, après avoir parlé de l'âge d'or, il raconte les désordres du siècle suivant. » Les hommes, dit-il, ne cessoient » de commettre des injustices, ils ne vou- » loient pas honorer les Dieux ni offrir des » sacrifices sur leurs autels, comme il est » juste & établi par l'usage. Jupiter, fils de » Saturne, irrité contr'eux, les fit bientôt » disparoître, parce qu'ils ne rendoient » point de culte aux Dieux bienheureux » qui habitent l'Olympe α. Ce témoignage ne paroît point équivoque. Ovide suppose de même que, pour punir l'impiété des premiers hommes, Jupiter envoya le déluge de Deucalion (a). Si donc Hésiode appelle plusieurs fois les Titans *les anciens Dieux*, c'est qu'il parle selon les idées de son siècle, & non selon la manière de penser des premiers temps de la Grèce.

(a) Métam. l. 1. Fab. 4 & suiv.

4°. Il est fort douteux, pour ne rien dire de plus, si Chronos est la planète de Saturne. Les anciens Grecs n'étoient sûrement pas astronomes; & cet astre n'est pas assez sensible pour avoir d'abord frappé leurs regards. On verra dans la Théogonie que le règne de Saturne a précédé la naissance des arts & des sciences dans la Grèce, & on sçait d'ailleurs que le nom des Divinités n'a été donné que fort tard aux sept planetes. Le nom de Saturne n'a donc désigné autre chose qu'une planète.

§. 5.
Quatrième objection.

5°. L'opinion d'Hérodote que les noms des Dieux de la Grèce étoient originaires d'Egypte, n'a d'autre fondement que l'autorité des Prêtres Egyptiens & des Prêtres de Dodone; or leur témoignage est fort suspect. Selon Messieurs de la Barre & Bannier, les Grecs, en adoptant ces Dieux, en changerent les noms, la généalogie, les attributs; comment donc a-t-on pu sçavoir si ces noms étoient Egyptiens dans leur origine? Nous verrons en détail qu'ils peuvent très-bien être dérivés du Grec. Si les peuples de la Thessalie & du Péloponèse ont eu assez d'esprit pour ajuster la Mythologie Egyptienne à leurs anciennes traditions; pourquoi n'en auroient-ils pas eu assez pour se faire une Religion sans le secours des nations étrangères? Si les

§. 6.
Cinquième objection.

noms des nouveaux Dieux désignent presque tous les mêmes objets que ceux des Dieux Titans, comme on se flatte de le montrer, que deviennent les conjectures d'Hérodote? Nous verrons ailleurs (a) de nouvelles raisons d'en douter. Dès qu'il a été assez peu instruit des antiquités Grecques, pour croire que la Théogonie n'étoit pas plus ancienne qu'Homere & Hésiode (b), son opinion ne peut pas être d'un grand poids sur l'origine des Dieux. Pour raisonner conséquemment, il auroit fallu prouver que ces deux Poètes avoient puisé leur doctrine en Egypte, & qu'elle n'étoit pas connue avant eux.

§. 7.
Sixième
objec-
tion.

6°. Si la généalogie des Dieux n'est rien autre chose que l'époque de leur culte, Vénus est la plus ancienne Divinité de la Grèce; selon Hésiode, elle est née longtemps avant Jupiter & sous le règne même de Coelus ou du moins de Saturne (c). Cependant M. de la Barre suppose que les Grecs ont reçu son culte des Phéniciens avec celui de Bacchus. Au contraire Neptune, selon Hérodote, est un Dieu venu assez tard de Lybie (d), & selon

(a) Chap. 12 ci-après.

(b) Hérodote, l. 2, n. 69.

(c) Théog. . . 183 & suiv.

(d) Hérodote, *ibid.*, n. 68.

Hésiode, il est contemporain de Jupiter & de Pluton. La naissance que ce Poëte attribue aux Dieux, ne désigne donc pas toujours le temps auquel ils ont commencé à être connus, ni le pays d'où ils sont originaires: elle peut cependant le désigner en certains cas, comme on le verra dans les notes sur la Théogonie.

7°. Ce système est sujet au même inconvénient que le précédent; il ne nous apprend point comment l'idolâtrie s'est glissée chez les Grecs & chez les autres nations. Que Jupiter soit venu d'Egypte ou d'ailleurs, qu'est-il dans sa première origine? Est-ce un homme ou un être imaginaire? Si les Egyptiens sont les premiers idolâtres, comment le sont-ils devenus? Comment ont-ils pu faire adopter aux autres peuples les idées monstrueuses & les fables extravagantes que les Poëtes ont publiées? M. de la Barre ni M. l'Abbé Banier n'éclaircissent point ce mystère. La question n'est pas d'indiquer le pays où l'idolâtrie a pris naissance, mais d'en montrer la première source & la vraie cause de ses progrès.

8°. L'on suppose toujours que les Phéniciens ou les Egyptiens ont fait changer de Religion aux Grecs. Si cela est, les peuples Sauvages de ces temps-là étoient plus

§. 8.
Septième objection.

§. 9.
Huitième objection.

dociles que ceux de nos jours, ou les premiers chefs de colonie étoient plus habiles qu'on ne l'est aujourd'hui. Avec toutes les raisons, tout le zèle, tous les efforts imaginables, on ne peut venir à bout de convertir les Américains ni les Negres: plus ces peuples sont grossiers & sauvages, moins on peut réussir à les rendre raisonnables & à les humaniser. Comment des négocians Phéniciens ou des Egyptiens fugitifs, ont-ils pu avoir tant de crédit sur l'esprit des Grecs? Nous examinerons plus en détail chap. 14, les raisons qui détruisent cette supposition.

CHAPITRE III.

Exposition plus détaillée d'un nouveau système.

§. 1. **N**E pourroit-on pas donner au système que nous venons d'examiner un arrangement plus vraisemblable, & y ajouter les supplémens nécessaires? Les Dieux d'Hésiode sont des personnages purement allégoriques; cela paroît évident par la lecture attentive de la Théogonie. Les régnes de Cœlus, de Saturne, de Jupiter, désignent trois états différens de la Religion.

Grecque, & il en faut ajouter un quatrième qui est le culte des héros. Déjà l'on en avoit conçu cette opinion, avant que d'avoir vu le Mémoire de M. de la Barre; & l'on est charmé de s'être rencontré pour le fond avec cet habile Académicien, quoiqu'on ne s'accorde pas avec lui dans le détail. On croit comme lui que la Théogonie est moins l'histoire de la maniere dont les Dieux sont nés les uns des autres, que de la façon dont ils sont éclos successivement dans l'imagination des Grecs. Par ce dénouement plusieurs passages d'Hésiode qui ne paroissent avoir aucun sens, deviennent clairs & intelligibles; son poëme qui avoit l'air d'une rapsodie sans liaison, devient un plan suivi, une narration dont on apperçoit enfin le dessein: en nous apprenant comment les Grecs sont devenus polythéistes & idolâtres, il nous montre comment les autres peuples, avant ou après eux, sont tombés dans la même erreur. Voici les différentes époques de la Religion Grecque, qu'il semble avoir voulu nous indiquer.

La premiere & la plus ancienne est le §. 1.
 temps où l'on adoroit un seul Dieu, habitant dans le ciel sous le nom d'Ouranos ou de Cœlus, l'être céleste, l'être supérieur, celui qui demeure au-dessus de nous: temps.

qui paroît avoir été assez court, mais pendant lequel les Grecs ne rendoient aucun culte aux différentes parties de la nature que l'on n'avoit pas encore personnifiées. C'est en ce sens qu'Ouranos ou le Dieu suprême, seul en possession de l'empire, ne le partageoit avec aucun de ses enfans ni avec aucun des enfans de la terre : ce qui a fait dire à Hésiode qu'il les tenoit cachés dans les entrailles de leur mere, parce qu'on rendoit à lui seul les honneurs divins. Voilà le règne d'Ouranos ou de Cœlus, pendant lequel les Grecs conserverent la croyance d'un seul Dieu, qu'ils avoient reçue par tradition de leurs peres & de la famille de Noé.

§. 3. La seconde époque est le règne de Chronos ou de Saturne & des Titans. Avec le secours du temps & de l'expérience, les anciens Grecs apprirent à considérer le ciel & ses révolutions pour diriger leurs travaux ; ils distinguèrent les différentes saisons, les jours, les semaines, les mois & les années. Cette succession fut appelée *Chronos*, ce qui tourne ; & par les Latins *Saturnus*, qui en est l'équivalent. De même que nous confondons souvent le temps avec le ciel, quand nous disons *le temps est serein*, *le temps est obscur*, confusion que le peuple fait encore quand il dit
qu'il

qu'il y a de l'orage dans le temps, c'est-à-dire, dans le ciel: ainsi chez les Grecs Οὐρανός & χρόνος, le ciel & le temps, furent pris l'un pour l'autre, parce que ce sont les mouvemens du ciel qui marquent le temps (a). Au lieu que la Divinité avoit été nommée d'abord *Ouranos*, l'être céleste, on l'appella *Chronos*, celui qui fait tourner le ciel. C'est en ce sens que *Chronos* est fils d'*Ouranos*, que *Saturne* ou le Temps est fils du Ciel. C'est ainsi que *Saturne* a mutilé son pere, comme il a été mutilé lui-même par *Jupiter*: parce que ces noms nouveaux firent successivement oublier le nom plus ancien. On verra dans les notes, les équivoques qui ont donné lieu à ces manieres de parler.

Dans ce même temps les Grecs frappés de l'ordre qui régné dans la nature, & du mécanisme admirable de toutes ses parties, ne purent concevoir qu'un seul esprit, fût assez puissant pour tout conduire; on crut que c'étoit assez pour lui d'être occupé à faire tourner le ciel. On lui associa donc des Intelligences particulieres pour avoir soin du reste, & on en mit par-tout; pas un seul élément, pas une seule créature mobile que l'on ne crût animée. La terre,

(a) Voyez le v. 269 de la Théog. où μεταξῆς signifie *sublimis* ou *caelestis*.

la mer, le soleil, la lune, les vents, &c. furent regardés comme autant d'êtres doués d'intelligence & de raison. Voilà les démons ou génies, les Nymphes bienfaites ou Méliés, qui prirent naissance sous Saturne (a). On les appella du nom général de *Titans*, ou êtres supérieurs; cette étymologie sera prouvée (b). Ce n'est point encore là le commencement du polythéisme; nous avons vu (c) que ces Intelligences subalternes ne furent point honorées d'abord d'un culte religieux, du moins d'un culte suprême: Chronos étoit toujours l'unique Divinité. Mais l'idée n'en étoit plus aussi juste que sous le régime précédent, parce qu'elle étoit plus restreinte & plus bornée.

§. 4.

La troisième époque est le règne de Jupiter avec la troupe des Dieux qui lui furent associés, & avec lesquels on suppose qu'il partagea l'empire. Alors on ne se contenta pas d'admettre des Intelligences répandues dans toutes les parties de la nature; on en créa de nouvelles pour présider aux arts & aux sciences qui commençoient à être connus; ces nouveaux Dieux attirèrent bientôt toute l'attention: l'on en fit

(a) Théog. v. 187.

(b) Ibid. v. 207.

(c) Ch. 2. Troisième objection.

une espèce de république ou plutôt de monarchie, à la tête de laquelle on plaça *Zéus* ou *Jupiter*, c'est-à-dire, le pere céleste, le maître souverain. On assigna à chacun des autres Dieux son département particulier, on lui fit une famille, une généalogie. On imagina entre les Dieux une société & une subordination semblable à celle que l'on voyoit se former dans les divers cantons de la Grèce qui commençoit à se policer. Ainsi les anciens Titans *Saturne* & ses ministres disparurent, ou furent beaucoup moins honorés; la nouvelle cour de *Jupiter* éclipsa tout. On vit bientôt établir pour les nouveaux Dieux, un culte extérieur & pompeux, des fêtes, des mystères, des temples, des autels chargés de victimes; ainsi le cérémonial fut réglé. C'est en ce sens qu'*Hésiode* a dit que *Jupiter* avoit précipité *Saturne* & les Titans dans les ténèbres du *Tartare*, qu'il avoit donné des privilèges & distribué des honneurs à tous ceux qui lui avoient aidé à les détrôner (a).

Enfin la quatrième époque dont *Hésiode* fait mention, c'est lorsque l'on plaça des hommes au rang des Dieux, que certains héros reçurent le nom de quelque

(a) *Théogon.* v. 717 & 885.

Divinité, que l'on appella plusieurs Rois fils de Jupiter, pour désigner leur dignité; plusieurs femmes, filles de Vénus, pour exprimer leur beauté, &c. ce qui mit dans la Mythologie la confusion qui y régné encore; c'est l'une des causes qui fit attribuer aux Dieux les aventures, les passions, les vices des hommes. Ainsi la Religion Grecque, très-simple & très-pure dans ses commencemens, dégénéra peu-à-peu en superstition & en libertinage.

§. 6. Les quatre régnes racontés dans la Théogonie, sont donc probablement quatre manieres différentes, dont on a envisagé & honoré la Divinité. Sous le régne de Coelus, Dieu qui demeure dans le ciel, fut regardé précisément comme l'auteur & le seigneur de toutes choses; idée aussi saine que vraie. A cette époque, le Poëte rapporte la naissance du monde, la formation des êtres, telle qu'on l'avoit retenue par une tradition confuse & altérée dans plusieurs points, en supposant tous ces objets animés par une Intelligence selon l'opinion commune de toute la Grèce. Sous Saturne, l'être souverain fut adoré comme le gouverneur du monde, l'arbitre des temps & des saisons, qui fait rouler les astres sur nos têtes, & régle ainsi les travaux des hommes. Il n'y a rien encore de faux ni de

repréhensible dans cette idée; mais elle pèche en ce qu'on ne comprenoit pas assez l'étendue du pouvoir de Dieu, & qu'on lui associoit des esprits inférieurs pour l'aider à gouverner le monde. Sous Jupiter on ne le connoît plus que comme l'auteur des météores, de la pluie & du beau temps, du tonnerre & des orages, qui exerce son pouvoir dans le ciel ou plutôt dans les airs, tandis que d'autres Dieux régnerent sur la mer ou dans les entrailles de la terre, avec une autorité presqu'équale. On le représente comme un monarque puissant, qui a sous lui des inférieurs, qui fait des loix, qui punit & qui récompense, qui exige des honneurs extérieurs, & qui veut que l'on en rende de même aux autres Divinités. Ici, à proprement parler, commence le polythéisme. Sous la quatrième époque où l'on confond les Dieux & les héros, la Religion n'est plus qu'un mélange monstrueux d'erreurs & de crimes. Ainsi elle s'est altérée peu-à-peu, à mesure que l'on a borné les idées de la Divinité.

Il est à propos de remarquer que ces quatre époques sont exactement relatives à l'état contemporain de la société chez les Grecs; on prie le lecteur d'y faire attention. La première a subsisté lorsque la Grèce n'étoit encore habitée que par quelques,

familles de Pélasges ou de Colons, dispersés dans le vaste continent de la Macédoine, de la Thessalie, de la Grèce proprement dite & des pays voisins, sans autre liaison qu'entre les peres & les enfans qui se séparent quand il leur plaît pour choisir d'autres demeures, & dans un temps où l'on n'étoit occupé que de chasse, de pêche, & des besoins les plus indispensables de la vie. Alors les Grecs encore sauvages, n'avoient qu'une notion confuse de la Divinité qu'ils croyoient résider dans le ciel. La seconde est arrivée lorsque ces familles ont commencé à se rapprocher pour former des sociétés, pour s'appliquer à l'agriculture; il a fallu alors une espèce de calendrier pour régler les assemblées, les travaux communs & les secours que l'on pouvoit tirer les uns des autres: l'on a honoré Dieu comme le dispensateur des faisons & l'auteur des fruits de la terre, qui gouvernoit toutes choses par des ministres inférieurs chargés de distribuer aux hommes ses bienfaits. La troisième, lorsqu'on s'est trouvé en assez grand nombre pour bâtir des villes & former des corps particuliers de république, & que des colonies d'étrangers sont arrivées dans la Grèce. Alors les arts ont commencé à être connus; on a exercé l'agriculture plus

en grand, la maçonnerie, la métallurgie, on a fait des essais de navigation & de commerce, &c. On a cru que des Intel- ligences n'étoient pas moins nécessaires pour diriger tous ces talens, que pour pré- sider aux différentes parties de la nature : & comme les divers états de la Grèce ont été dans leur origine autant de petites monar- chies, comme tous les autres états du mon- de, on a introduit la même hiérarchie dans la Religion. La quatrième révolution est arrivée par degrés ; à mesure que les Grecs sont devenus successivement guerriers, polis & vicieux, ils ont défié la bravoure, les talens, les passions. Après s'être figuré des Dieux semblables aux hommes, il n'a pas été difficile de supposer des héros par- faitement égaux aux Dieux.

On conçoit déjà par quels degrés l'er- reur s'est ainsi emparée des esprits, mais il est bon d'insister encore sur ses progrès. C'est faute d'avoir suivi le fil des idées po- pulaires, que les Mythologues n'ont pas fait assez sentir la vraie source des fables, qu'ils n'ont pas apperçu le dessein d'Hé- siode, & qu'on a formé tant de systêmes divers sur l'origine & les progrès de l'ido- lâtrie.

1°. Les anciens Grecs ayant conservé par tradition la notion d'une Divinité, la

désignerent par un nom qui signifioit seulement *l'être supérieur*, l'être au-dessus de nous; telle est l'énergie du nom de Dieu chez tous les peuples: le Clerc a très-bien remarqué que c'est la seule signification qui y étoit attachée chez les Grecs. Or ce nom *l'être supérieur*, renferme trois idées analogues; il exprime l'être d'une nature plus parfaite que la nôtre, l'être qui est plus puissant que nous, l'être qui habite dans le ciel au-dessus de nous. Il n'étoit pas possible de mieux désigner l'être que nous nommons *Dieu*: & c'est dans le même sens qu'il est appelé dans l'écriture le *Très-haut*. 2°. L'on a cru les différentes parties de la nature animées par des Intelligences. C'est la première idée qui vient à l'esprit des peuples grossiers; elle est fondée sur cette vérité incontestable & universellement connue, que tout ce qui se meut est mû par un esprit, que la matière ne peut point se mouvoir elle-même, & nous retrouvons cette opinion chez tous les idolâtres modernes. 3°. Ces Intelligences paroissant avoir un pouvoir supérieur à l'homme, on leur a donné le nom de *Dieux*, parce qu'il exprime cette supériorité de pouvoir, comme on vient de le remarquer. 4°. Ce pouvoir de nuire ou de faire du bien qu'on leur supposoit, a engagé

gagé les peuples à leur rendre un culte, & insensiblement ce culte s'est trouvé le même que celui que l'on rendoit auparavant à la Divinité suprême & unique. 5°. Ces Intelligences ayant été bientôt multipliées à l'infini, on a pensé qu'il devoit y avoir entr'elles de la subordination; l'on a imaginé entr'elles la même distinction de rangs que l'on voyoit établie parmi les hommes, des peres & des enfans, des maîtres & des serviteurs, un Roi & des sujets. 6°. Sur ce modèle on s'est persuadé que le Roi des Dieux n'étoit que le premier & le plus puissant des individus de même nature, tout comme un Roi n'est qu'un homme supérieur en dignité & en autorité aux autres hommes. Ainsi ont été créés Jupiter & la troupe des Dieux du Paganisme. 7°. Dès que la Divinité a été dégradée à ce point, il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour lui attribuer les passions & les défauts des hommes, & l'on y est aisément parvenu. Les opérations des Intelligences qui gouvernoient la nature exprimées en style poëtique, ont été prises pour des actions humaines: au lieu de dire simplement, le tonnerre gronde, la mer est agitée, une fontaine tombe dans une riviere; le crépuscule précède le jour, on a dit, Jupiter fait gronder la foudre, Neptune

ébranle la terre de ses flots, une Nymphe épouse un fleuve, l'aurore est la mere du jour: voilà des hommes & des femmes tout formés. 8°. Il n'est pas surprenant qu'avec ces idées on se soit figuré qu'un homme pouvoit devenir Dieu après sa mort. Pour mériter cet honneur, il n'étoit pas nécessaire d'avoir eu de grandes vertus ou d'avoir rendu de grands services au genre humain, puisqu'en général on adoroit des Dieux que l'on supposoit très-malfaisans & très-vicieux. L'intérêt & la crainte avoient beaucoup plus de part que l'admiration dans le culte que les Payens rendoient à leurs Divinités. Voilà pourquoi nous croyons que le culte des héros chez les Grecs n'est pas de la plus haute antiquité, & qu'il n'a commencé chez ces peuples que lorsqu'ils ont été policés. 9°. Un instinct naturel persuadant à tous les peuples, même aux Sauvages, que Dieu habite dans le ciel, que sa demeure est au-dessus de nous, aussi-bien que sa nature & son pouvoir; cette opinion a régné chez les Grecs comme chez nous, & c'est une conséquence du nom par lequel on désigne la Divinité. Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient nommé Dieu *Ouranos*, le ciel, *Chronos*, le temps, *Zéus*, le maître, le souverain; tous ces noms

DES DIEUX DU PAG. 51
signifient ce qui est au-dessus de nous. C'est, dit-on, la manière de parler des Chinois, chez lesquels *tien*, désigne Dieu, le ciel, un maître, un gouverneur (a). L'équivoque subsiste même dans notre langue; nous disons, *le ciel vous assiste, le ciel vous préserve de malheur.*

Ce fut donc un usage constant dans la Grèce, de dire que Dieu habitoit ἐν Ὀλύμπῳ, dans le ciel; mais dès qu'une fois l'idée attachée au mot Ζεύς, Δίας, eût été altérée, & que par-là on entendit un personnage particulier, alors les Grecs, toujours fertiles en équivoques, prirent Ὀλύμπος, le ciel, pour le mont Olympe, dans la Thessalie. De-là le prétendu règne de Saturne & de Jupiter dans la Thessalie, le combat des Dieux sur le mont Olympe, & toutes les rêveries des Poètes. 5. 94

Telle est la progression que l'erreur a dû naturellement faire dans l'esprit des peuples ignorans, & qu'elle a faite effectivement par-tout. Si nous pouvons appercevoir le même ordre dans Hésiode, ne devons-nous pas présumer que nous prenons le vrai sens de son poëme & de la mythologie payenne?

(a) Hist. gén. des Voyages, tome 24, p. 4 & suiv. Description de l'Empire de la Chine, par le P. Duhalde, tome 1, p. 3, édit. in-4°.

§. 10.

Le Clerc prétend que l'erreur est venue par la route contraire. Dès qu'on se fut avisé, dit-il, de prendre un Roi de Thessalie pour le Dieu souverain, il fallut le placer dans le ciel avec tout son cortége, & l'on confondit ainsi le mont Olympe, lieu ordinaire de son séjour, avec l'Olympe ou le Ciel (a). On laisse juger au lecteur laquelle de ces deux manieres de raisonner est plus analogue à la marche de l'esprit humain. Par quel renversement de raison a-t-on pu se figurer tout à coup qu'un Roi de Thessalie étoit Dieu & le souverain des Dieux, qu'il n'y avoit jamais eu d'autres Dieux que ses ancêtres, hommes comme lui? Par quel enchainement de fausses idées en est-on venu-là? Ceux qui suivent ce systême, ne le montreront jamais. Quand ils pourroient y réussir, leur explication n'en seroit pas moins défectueuse. En nous découvrant la source de l'idolâtrie Grecque, ils nous laisseroient encore ignorer comment elle s'est introduite chez les autres nations. Le systême que l'on propose, sert également pour la mythologie de tous les peuples; puisque tous ont eu à peu près les mêmes idées; nous le verrons dans la suite.

(a) Notes de le Clerc, sur la Théog. p. 71.

On peut contester sans doute sur le progrès que nous avons fait faire à l'imagination des Grecs, & sur le plan que nous avons tracé de leurs erreurs. On dira, peut-être, qu'il n'est pas vraisemblable que des peuples si grossiers, ayent procédé avec tant de méthode, & se soient égarés par une marche si régulière: mais les ignorans non plus que les autres, ne pensent point par hasard; il y a entre les erreurs, aussi bien qu'entre les vérités, un enchaînement naturel. Jusqu'à ce que les Mythologues historiens nous aient tracé un plan plus satisfaisant, nous sommes fondés à nous en tenir à celui-ci; il est lié & suivi, donc il est vraisemblable. On peut soutenir encore que dans l'état de barbarie où les peuples furent plongés d'abord, leur première idée fut de croire que tout l'univers étoit animé par des génies répandus dans chacune de ses parties, que les Grecs n'eurent jamais la notion d'un seul Dieu; ainsi le prétendent quelques Philosophes modernes. Dans cette supposition, qui sera examinée chap. 16 ci-après, il s'ensuivroit seulement qu'Hésiode a fondé l'histoire de sa Théogonie sur une fausse tradition; mais on n'en pourroit rien conclure contre la thèse générale que nous soutenons. Il ne seroit pas moins constant que les Dieux de

la mythologie sont des Intelligences occupées à conduire toute la nature, ou comme parloient les Grecs, des démons, des génies, & non pas des hommes. Tel est le point essentiel dont nous allons donner les preuves, nous en examinerons ensuite les conséquences.



CHAPITRE IV.

Première preuve du système que l'on vient d'exposer, le témoignage des Auteurs sacrés.

§. I. **L**E principal reproche que l'on peut faire aux Mythologues historiens, c'est de n'avoir pas assez fait d'attention à ce que les livres saints nous apprennent de l'origine & des progrès de l'idolâtrie. Cette matière est traitée avec toute l'exactitude possible dans le Livre de la Sagesse. On y apprend 1^o. que les Payens n'ayant pas sçu reconnoître le Seigneur dans ses ouvrages, ont pris pour des Dieux, les élémens & les diverses parties de la nature, le feu, l'air, les vents, les astres, les eaux ou la mer, le soleil, la lune, qu'ils ont envisagés fausement comme les seuls gouverneurs du monde. Chap. 13, v. 1 & 2. *Non potue-*

runt intelligere eum qui est, neque ex operibus attendentes agnoverunt quis esset artifex: sed aut ignem, aut spiritum, aut citatum aërem, aut gyrum stellarum, aut nimiam aquam, aut solem & lunam, rectores orbis terrarum Deos putaverunt. 2°. Qu'ils ont représenté ces Divinités prétendues par des statues qu'ils ont appellées des Dieux, auxquelles ils ont adressé leurs vœux, leur encens, leurs sacrifices, comme si le bois & la pierre eussent été capables de les entendre & de leur donner du secours. *Ibid.* v. 10. & suiv. Appellaverunt Deos, opera manuum hominum. . . . similitudines animalium, aut lapidem inutilem opus manus antiquæ; aut si quis artifex faber de sylvâ lignum secuerit. . . . & assimilet illud imagini hominis aut alicui ex animalibus illud comparet. . . . & votum faciens pro sanitate infirmum deprecatur, & pro vitâ rogat mortuum, & in adiutorium inutilem invocat. 3°. Qu'ils ont honoré de même l'image des personnes qui leur étoient chères, d'un fils dont ils avoient pleuré la mort, d'un Prince dont ils éprouvoient les bienfaits; que ces nouvelles idoles ont reçu un culte comme les premières, & sont ainsi devenues des Dieux. Chap. 14 v. 15 & suiv. *Acerbo enim luctu dolens pater citò sibi rapti filii fecit imaginem; &*

*illum qui tunc quasi homo mortuus fuerat nunc tanquam Deum colere cœpit . . . évi-
dentem imaginem Regis quem honorare vo-
leant fecerunt, ut illum qui aberat, tanquam
præsentem colerent. 4°. Qu'à ce culte impie
l'on a mêlé encore des crimes abomina-
bles, des sacrifices de sang humain, des
mysteres nocturnes, l'impudicité, l'adul-
tere, le mensonge, le parjure; quainfi l'i-
dolâtrie est devenue la source & le comble
de tous les maux. Ibid. v. 22 & suiv. Aut
enim filios suos sacrificantes, aut obscura
sacrificia facientes, &c. infandorum enim
idolorum cultura omnis mali causa est, &
initium & finis.*

§. 2. L'Auteur sacré distingue donc quatre degrés dans l'idolâtrie. 1°. Le culte des différentes parties de la nature. 2°. L'usage des statues ou des symboles, pour les représenter. 3°. L'honneur rendu aux hommes & à leurs images. 4°. Les sacrifices & les crimes dont ils étoient accompagnés. Le point capital, c'est que cette doctrine s'accorde avec les auteurs profanes pour nous apprendre que le polythéisme a commencé par adorer les différentes parties de la nature que l'on a cru animées, & que ce culte a précédé celui des hommes ou des héros. Mais elle est directement opposée aux différentes opinions des Mythologues ;

qui prennent les principaux Dieux des Payens, pour des Rois d'Egypte ou de Thessalie, pour les anciens patriarches, ou pour des symboles de l'écriture Egyptienne.

Les Sçavans, prévenus pour le sens historique des fables, ont beaucoup insisté sur le troisième passage que l'on vient de citer, ils en ont conclu que la première idolâtrie avoit été le culte rendu aux morts. Mais il n'y a qu'à suivre le texte du Sage & en remarquer la progression. Au commencement du chap. 13, il parle du culte rendu aux différentes parties de la nature & aux symboles faits pour les représenter : ce n'est qu'au milieu du chapitre 14, qu'il fait mention de l'honneur rendu aux morts & à leurs images. Voilà donc deux espèces d'idoles clairement distinguées ; les unes ont été les Dieux naturels représentés sous des figures d'hommes, d'animaux ou de pierres brutes ; les autres, le portrait des morts que l'on vouloit honorer. Reste à sçavoir lesquelles ont été les premières ; il est naturel sans doute que l'on ait représenté les hommes sous leur propre image, avant que l'on ait peint les Dieux sous la figure des hommes, qu'ainsi les idoles humaines aient précédé celles des Dieux : mais avant que d'honorer ceux-ci par des

statues, on les adoroit déjà sous des symboles d'animaux & de pierres taillées grossièrement : *similitudines animalium aut lapidem inutilem opus manûs antiquæ*, ch. 13 v. 10. Les idoles n'ont pas été dès le commencement : *Neque enim erant ab initio*, ch. 14 v. 13. On les a introduites dans la suite des temps, par un usage criminel qui s'est fortifié peu à peu : *Deindè interveniente tempore, convalescente iniquâ consuetudine*, v. 16. C'est donc mal prendre le sens de l'Écriture, que de nous donner les idoles humaines comme la source première de l'idolâtrie, puisque le culte des êtres naturels & de leurs symboles grossiers, avoit déjà précédé. Mais, dira-t-on, le Sage enseigne que *le commencement de la fornication ou de l'idolâtrie, est la recherche des idoles*, ch. 14, v. 12. Cela est vrai de l'idolâtrie humaine, poussée à l'excès, accompagnée de débauches & de crimes, de l'idolâtrie telle qu'elle étoit déjà au siècle du Sage; mais elle avoit été précédée par un culte moins criminel, quoiqu'il fût inexcusable, par le culte des êtres naturels & de leurs symboles, ch. 13, v. 6, 7 & 8. Ce culte qu'on appelle fétichisme, subsiste encore aujourd'hui chez des peuples qui n'ont jamais eu l'adresse de tailler une statue : & c'est incontestablement la première

idolâtrie. En lisant attentivement ces deux chapitres de la Sagesse, on se convaincra que l'auteur sacré, comme tous les écrivains profanes dont nous verrons bientôt les témoignages, a distingué nettement deux espèces de Dieux : les principaux, les plus anciens, & le plus grand nombre, sont les différentes parties de la nature que l'on croyoit animées, les derniers sont les héros divinifiés. On les représenta les uns & les autres, & ces représentations furent également adorées ; mais jamais on ne prouvera que le culte des héros & de leurs images ait fait abandonner le culte des Dieux plus anciens & de leurs symboles.

Il est à propos de remarquer encore que l'auteur sacré nous indique en passant, la source du culte rendu aux animaux par les Egyptiens ; c'étoient autant de symboles des Dieux naturels ; car il y auroit eu de la folie à choisir des animaux pour représenter des hommes. Cette seule observation nous fait entrevoir le véritable objet de la Religion Egyptienne, sur lequel on a tant disputé, & dont nous parlerons ci-après. §. 49

Le Sage confirme la même doctrine, ch. 15 v. 17. L'homme, dit-il, est un être supérieur aux Dieux qu'il adore : il est vivant quoique sujet à la mort, pour eux ils n'ont jamais vécu. *Melior est ipse his* §. 50

quos colit, quia ipse quidem vixit cum sit mortalis, illi autem nunquam. Paroles qui ne feroient pas exactement vraies, si les principaux Dieux des Payens ou le plus grand nombre avoient été des hommes.

§. 6. Le Psalmiste nous apprend la même chose, *Pf. 95, 2.* Il ne dit point que les Dieux des nations sont des hommes, mais que ce sont des démons ou génies, c'est-à-dire, de prétendues Intelligences occupées à conduire l'univers: *Omnes Dii gentium Dæmonia.* Quand il parle de l'idolâtrie des Chananéens, dont les Israélites s'étoient rendus coupables, il dit qu'ils ont sacrifié leurs enfans aux Démons: *Pf. 105, 37. Immolaverunt filios suos & filias suas Dæmoniis.* Cette expression si souvent répétée dans l'Écriture, n'a jamais signifié les ames des morts; & il est aussi impossible de la concilier avec les diverses opinions des Sçavans, que la doctrine du livre de la Sagesse. Bientôt nous verrons que les profanes s'expriment de même.

§. 7. Enfin Moyse nous fait assez comprendre quels étoient les Dieux des Egyptiens & des Chananéens, par les termes dont il se sert pour préserver les Israélites de l'idolâtrie. Il leur défend, *Exode 20, v. 4, & Deut. 5. 6,* de faire des idoles ni aucune représentation de ce qui est dans la

DES DIEUX DU PAG. 61
ciel, sur la terre, ou dans les eaux pour
l'adorer. Si les Egyptiens ou les Chana-
néens avoient adoré des hommes, est-il
à présumer que Moïse n'eût rien dit de
cette espèce de culte ?

Il leur répète la même défense, *Deut.*
4. 15 : » Lorsque le Seigneur, leur dit-il,
» vous a parlé sur la montagne d'Horeb,
» au milieu des flammes, il ne s'est montré
» sous aucune figure, de peur que séduits
» par cette apparence, vous ne vous fîssiez
» quelque statue ou quelque image de mâ-
» le ou de femelle, d'animaux, d'oiseaux,
» de reptiles ou de poissons : de peur en-
» core qu'élevant vos yeux vers le ciel, &
» frappés de la beauté du soleil, de la lune
» & des astres, vous ne fussiez assez insen-
» sés pour adorer des créatures que Dieu a
» formées pour l'utilité de tous les peuples
» de la terre «. Il ne défend en aucun en-
droit d'adorer des hommes vivans ou
morts, ni de rendre un culte à leur image :
preuve certaine que du temps de Moïse
cette espèce d'idolâtrie n'étoit point en-
core en usage parmi les Egyptiens ni les
Chananéens,

Puisque l'Auteur du livre de la Sagesse
est le premier des écrivains sacrés qui en
parle, nous devons conclure que le culte
des hommes & de leurs images, s'est in-

troduit pendant les 450 ans qui se sont écoulés depuis Moÿse jusqu'à Salomon. Selon le système des Mythologues historiens, les colonies d'Égypte & de Phénicie l'ont communiqué aux Grecs dès le temps d'Abraham, c'est-à-dire, plus de 900 ans avant le règne de Salomon. Il est évident que cette supposition est démentie par l'histoire sainte.

§. 9.

Un Auteur célèbre de nos jours qui s'est fait un plan de contredire en tout les écrivains sacrés, a prétendu que l'on accusoit mal à propos d'idolâtrie les Grecs, les Romains, les Égyptiens & les autres peuples anciens. Selon lui, » ni les derniers » temps du paganisme, ni les plus reculés » n'offrent pas un seul fait qui puisse faire » conclure que l'on adorât une idole..... » Les anciens ne croyoient pas qu'une statue fût une Divinité; le culte ne pouvoit pas être rapporté à cette statue, à cette idole..... Consultez, dit-il, tous les Auteurs qui parlent des statues de leurs Dieux, vous n'en trouverez aucun qui parle d'idolâtrie, ils disent expressément le contraire..... Il y a mille témoignages que les sages abhorroient non-seulement l'idolâtrie, mais encore le polytheïsme α. (a)

(a) Diction. Philos. art. *Idoles*, *Idolâtrie*.

Cette assertion téméraire n'est pas difficile à réfuter ; l'on va voir des témoignages irréprochables du contraire. Personne n'ignore la supercherie dont les Prêtres Chaldéens s'étoient servis pour persuader au Roi de Babylone que la statue de Bel étoit une Divinité vivante, qui buvoit & mangeoit les provisions que l'on avoit soin de lui offrir tous les jours. L'histoire en est rapportée dans le livre de Daniel (a) ; mais puisque l'on ne veut ajouter foi qu'aux écrivains profanes, nous nous en tiendrons à leur témoignage.

Diogène-Laërce nous apprend (b) que le philosophe Stilpon fut chassé d'Athènes, pour avoir dit que la Minerve de Phidias n'étoit pas une Divinité.

Nous lisons dans Tite-Live (c), que Herdonius s'étant emparé du capitolé avec une troupe d'esclaves & d'exilés, le Consul Publius-Valerius, représenta au peuple que Jupiter, Junon, & les autres Dieux & Déeses étoient assiégés.

Cicéron, dans ses harangues contre Verres (d), dit que les Siciliens n'ont plus de Dieux dans leurs villes auxquels ils puis-

(a) Chap. 14.

(b) Liv. 2.

(c) iv. 3, chap. 17.

(d) Act. 4.

sent avoir recours, parce que Verrès a enlevé leurs simulachres de leurs temples.

Paufanias parlant de la statue de Diane Taurique (a), auprès de laquelle les Spartiates fouettoient leurs enfans jusqu'au sang, dit qu'il est comme naturel à cette statue d'aimer le sang humain, tant l'habitude qu'elle a contractée chez les Barbares s'est enracinée en elle.

Porphyre enseigne (b) que les Dieux habitent dans leurs statues & qu'ils y sont contenus comme dans un lieu saint.

Jamblique avoit fait un ouvrage par lequel il montrait que les idoles étoient divines & remplies d'une substance divine (c).

Vous vous trompez, dit un Payen dans Arnobe (d), nous ne croyons point que l'airain, l'argent, l'or & les autres matieres dont on forme les simulachres soient des Dieux, mais nous honorons les Dieux mêmes dans ces simulachres; parce que dès qu'on les a dédiés, ils y viennent habiter.

De-là, tant de miracles racontés par les Payens, de statues qui avoient parlé ou fait des signes & rendu des oracles; de-là

(a) L. 3. c. 16.

(b) *Apud Euseb. præp. Evang.* l. 5, c. 15.

(c) *Apud Phot. Bibliot. Cod.* 216.

(d) L. 6. n. 27, p. 198.

l'usage d'enchaîner les statues des Dieux, pour enchaîner la Divinité même qui les habitoit, de rendre aux idoles dans les temples les mêmes services que l'on auroit rendus à la personne des Dieux, &c.

Il est donc certain par l'aveu des Payens, & des Philosophes mêmes, qu'ils regardoient les statues de leurs Dieux comme animées en vertu de leur consécration; que leur culte avoit pour objet ces statues comme séjour de la Divinité; que l'Écriture Sainte ne leur impose point, quand elle les accuse d'adorer & de diviniser le bois, la pierre, le métal. Cette opinion, aussi ancienne que le Paganisme, subsistoit encore, même après la publication de l'Évangile, lorsque les Philosophes confondus par les Auteurs chrétiens avoient déjà fait tous leurs efforts pour dépouiller l'idolâtrie du ridicule & des absurdités qui l'accompagnoient. Il est donc faux qu'en général les sages de la Gentilité eussent en horreur l'idolâtrie proprement dite; nous verrons dans le chapitre suivant, qu'il est encore plus faux qu'ils aient condamné le polythéisme; plusieurs au contraire l'ont soutenu de toutes leurs forces. Conséquemment les Auteurs chrétiens ont eu raison d'appeler indifféremment polythéisme, paganisme, idolâtrie, la religion

des Grecs & des Romains. Ce point ne peut plus être contesté, & il étoit nécessaire de l'établir, pour justifier ces mêmes expressions dont on se sert dans cet ouvrage.

§. II.

Par-là, on conçoit encore l'injustice du parallèle que le même Auteur affecte de faire entre le culte que les Payens rendoient à leurs idoles, & celui que nous rendons aux images de Dieu, de Jesus-Christ & des Saints. 1°. Les idoles du Paganisme ne représentoient pour la plûpart que des objets imaginaires; ces prétendus démons ou génies, maîtres de la nature, n'existoient que dans le cerveau des Payens: c'étoit un aveuglement, inexcusable de leur rendre un culte pompeux, tandis que l'on n'en rendoit aucun au Créateur de l'univers. 2°. Les unes représentoient des objets scandaleux & abominables, tels que Bacchus, Vénus, Cupidon, Priape, le Dieu Pet, &c. les autres des objets monstrueux, tels qu'Anubis, Atergatis, les Tritons, les Furies, &c. 3°. C'étoit une opinion folle de croire qu'en vertu d'une consécration prétendue, les démons ou génies venoient habiter dans les statues, comme l'assuroient gravement les Philosophes. Peut-on nous faire sérieusement aucun de ces reproches? Lorsque nous ren-

dans un culte religieux aux images de Dieu, de Jesus-Christ, des Saints; honorons-nous par-là des personnages faux, inventés par une imagination abusée? Ce culte déroge-t-il à l'adoration d'un seul Dieu? y mêlons-nous l'indécence ou le crime? supposons-nous les images animées par une vertu divine?

Le lecteur doit pardonner à l'importance de la matiere, une digression qui n'est point étrangere à la question que nous examinons. L'opinion des Payens sur la présence des Dieux dans leurs simulachres, est une nouvelle preuve que ces Dieux n'étoient point des hommes dont on eût fait l'apothéose. On ne croyoit point que les ames des morts habitassent dans les statues, mais autour des tombeaux, dans les Champs-Elysés, dans l'isle Achillé ou ailleurs; pour avoir commerce avec elles, il falloit les évoquer par des sacrifices & des enchantemens; au lieu que l'on conversoit immédiatement avec les Dieux dans leurs temples & aux pieds de leurs autels. Nous aurons encore occasion de toucher ce point dans la suite.



CHAPITRE V.

Seconde preuve du même système, le sentiment des Philosophes & des Poëtes.

DANS un siècle où il est si commun de trouver des esprits prévenus contre l'autorité de l'histoire sainte, on exige d'autres témoignages pour appuyer les faits anciens. Mais si nous parvenons à montrer que les Philosophes & les Poëtes grecs ont parlé comme les Auteurs sacrés sur l'origine de l'idolâtrie & sur son véritable objet, il y a lieu d'espérer que cette conformité pourra faire impression.

§. I. Or, en premier lieu, les Philosophes ont enseigné constamment que les Dieux anciens & principaux du Paganisme, n'étoient autre chose que les différentes parties de la nature animées. C'est le sentiment que l'Epicurien Velleïus, attribue à Chrysize, chef des Stoïciens, dans le premier livre de Cicéron de la nature des Dieux (a); c'est ce que soutient Balbus, Philosophe de la même secte, dans le livre second; son discours peut servir de commentaire à ce que nous avons cité

(a) *De nat. Deor. l. 1, n. 39.*

des livres saints, & à la doctrine d'Hésiode. Une courte analyse en convaincra le lecteur.

Balbus enseigne, n. 20 & suiv. que le monde étant animé & doué d'intelligence, est Dieu; n. 30, qu'il y a de la raison & du sentiment dans toutes les parties de la nature; n. 39 & 42, que les astres sont animés & raisonnables, conséquemment autant de Divinités; n. 60, que l'on a donné le nom de *Dieux* aux bienfaits de la nature & à tout ce qui paroît excellent; n. 63 & suiv. que des raisons physiques ont fait imaginer la plûpart des Dieux, Saturne, Jupiter, Junon, Neptune, Cerès, Proserpine, Janus, Vesta, les Dieux Pénates, Apollon, Diane, Vénus; n. 70, que ces Dieux nés de la physique, transformés en hommes dans la suite, ont donné lieu aux fables & aux superstitions; n. 17 & 154, que le monde a été créé pour être la demeure des hommes & des Dieux; n. 61 & 62, que l'on a aussi déifié les passions qui agitent violemment la nature & les hommes qui ont fait du bien à leurs semblables, comme Hercule, &c.

Velleïus attribue encore la même opinion à Platon (a). » Pour ce qui regarde

(b) *De nat. Deor.* n. 30.

» Platon, dit-il, il faudroit un long dis-
 » cours pour exposer ses variations sur
 » cette matiere. Dans le Timée, il dit que
 » le pere de ce monde ne scauroit être
 » nommé, & dans ses livres des Loix,
 » qu'il ne faut pas être curieux de sçavoir
 » proprement ce que c'est que Dieu.
 » Quand il prétend que Dieu est incorpo-
 » rel, c'est nous parler d'un être incom-
 » préhensible & qui ne pourroit avoir ni
 » sentiment, ni sagesse, ni plaisir, attributs
 » essentiels aux Dieux. Il dit aussi, & dans
 » le Timée & dans les Loix, que le mon-
 » de, le ciel, les astres, la terre, les ames,
 » les Divinités que nous enseigne la Reli-
 » gion de nos peres, il dit que tout cela est
 » Dieu; opinions qui, prises en particu-
 » lier, sont évidemment fausses, & prises
 » toutes ensemble, se contredisent prodi-
 » gieusement α.

La prétendue contradiction que Vel-
 leius objecte à Platon, est imaginaire, & il
 ne lui fait qu'une objection frivole. Ce
 Philosophe admettoit, comme l'on voit,
 un premier être spirituel, pere de ce mon-
 de, dont on ne peut dire le nom ni com-
 prendre la nature; mais il admettoit en
 même temps des Intelligences subalternes
 qui gouvernoient les différentes parties de
 l'univers, qui en étoient comme l'ame &

qui faisoient l'objet de la religion populaire : *quos Majorum institutis accepimus*. Il avoit tort sans doute de les nommer des Dieux, mais il ne se contredisoit pas. Il falloit être Epicurien déterminé, c'est-à-dire, matérialiste aveugle, pour objecter qu'un pur esprit seroit incapable de sentiment, de sagesse & de plaisir.

Dans le *Cratyle*, Platon fait dire à Socrate que les anciens Grecs ont eu les mêmes Dieux que les Barbares, le soleil, la lune, la terre, les étoiles, le ciel; a-t-on des preuves qu'ils en ayent changé?

Ce même système est aussi celui qui paroïssoit le plus vraisemblable à Cicéron (a), comme il le témoigne à la fin du 3^e. livre, & son suffrage est ici d'un grand poids; il avoit lû les Poëtes, les Historiens, les Philosophes, ceux même que nous n'avons plus; il traite la question avec soin. Malgré les subtilités des Epicuriens, & les objections des Académiciens, au milieu des doutes & des difficultés qui l'arrêtoient, il semble persuadé comme Balbus, que parmi les Dieux les uns étoient des êtres purement physiques, les autres des passions violentes de l'humanité, quelques-uns des hommes célèbres par leurs talens & leurs exploits.

(a) Varron pensoit de même. Voyez son Texte, ch. 91
 §. 15.

§. 5.

Enfin M. l'Abbé Banier convient qu'à l'exception des Epicuriens, c'étoit le sentiment commun de tous les Philosophes; nous en verrons de nouvelles preuves dans le chapitre 8; mais il suppose que c'étoit une innovation à l'ancienne théologie des Payens (a). Plutarque nous atteste le contraire; selon lui, Isis, Osiris, Typhon, les Géans & les Titans des Grecs, étoient plutôt des démons que des hommes: ainsi en ont jugé Pythagore, Platon, Xénocrate, Chrysispe, qui ont suivi en cela, dit-il, les opinions des vieux & anciens Théologiens (b). Diodore de Sicile nous apprend la même chose (c). Ce sont donc plutôt les Mythologues historiens qui ont innové en prenant tous ces personnages pour des hommes; & il est singulier que l'on prétende être mieux instruit, après deux mille ans, d'une chose que les anciens Philosophes paroissent avoir examinée de près.

§. 6.

Leur opinion subsistoit encore à la naissance du Christianisme. Lorsque S. Paul voulut prêcher aux Athéniens la divinité de Jesus-Christ & sa résurrection; les Epicuriens & les Stoïciens qui l'entendirent, crurent qu'il leur annonçoit de nouveaux

(a) Tome 1, l. 1, chap. 2, pag. 23.

(b) De *Iside Osir.* n. 11 & 12.

(c) Voyez son témoignage, chap. 8, ci-après.

démons

démons ou génies : *novorum dæmoniorum videtur annuntiator esse* (a).

» Pourquoi, dit l'Épicurien Celse, n'a-
 » doreroit-on pas les Génies ? ne sont-ce
 » pas eux qui administrent toutes choses
 » selon la volonté du souverain Dieu ?
 » Tout ce qui se fait ou par Dieu, ou par
 » les Anges, ou par les Génies, ou par les
 » âmes des héros, ne se fait-il pas selon les
 » ordres du Dieu souverain ? chacun de
 » ces Génies n'a-t-il pas été préposé par
 » le souverain Dieu sur quelque espèce de
 » Créatures, & n'a-t-il pas reçu de lui le
 » pouvoir de les administrer ? Est-ce donc
 » que celui qui honore le Dieu souverain,
 » n'adore pas avec raison celui à qui le
 » souverain Dieu a fait part de son pou-
 » voir (b) ? ou il ne faut pas venir en
 » ce monde, ou si l'on y vient, il faut
 » rendre grâces aux Génies qui président
 » aux choses terrestres ; il faut, tant que
 » nous vivons, leur offrir des prémices
 » & des prières pour mériter leurs fa-
 » veurs (c). Car il seroit injuste de jouir
 » des choses dont ils ont la dispensation,
 » sans leur payer un tribut d'honneur (d) α.

(a) A&. 17, 18.

(b) Orig. contre Celse, I. 7, n. 68.

(c) Orig. contre Celse, L. 8, n. 33.

(d) Ibid. n. 55.

Selon Julien, le Dieu souverain a ordonné aux Dieux inférieurs de créer les hommes & les animaux (a). » En disant, » continue-t-il, que le souverain Dieu que nous adorons comme le souverain Seigneur de toutes choses, a commis un Dieu inférieur à chaque Nation pour en avoir soin, de même qu'un Roi commet un Gouverneur à chaque province, nous pensons mieux que Moïse, qui adore le Dieu d'une petite portion de la terre comme le Créateur de toutes choses (b). » Les Juifs, dit-il encore, sont religieux en partie, puisque le Dieu qu'ils adorent, est le Dieu très-puissant & très-bon, qui gouverne le monde visible & que nous adorons nous-mêmes sous d'autres noms, comme je ne puis en douter. Ainsi je ne sçaurois les blâmer de cet attachement à leurs Loix. Ils se trompent seulement en ce qu'ils lui rendent un culte exclusif & ne veulent point adorer les autres Dieux (c) α.

On voit par ces témoignages combien l'on peut se fier au Critique que nous avons déjà réfuté dans le chapitre précédent, & qui soutient que les sages du Paganisme

(a) Dans S. Cyrille, L. 2.

(b) *Ibid.* l. 4.

(c) Julien, Lettre 63, à Theodore I, Pontife.

abhorroient le Polythéisme. Sans doute il ne refusera pas de mettre Celse & Julien, au nombre des sages: il est vrai que leur sagesse ressembloit souvent à la folie.

S. Justin, Philosophe Platonicien, après sa conversion au Christianisme, n'avoit pas encore entièrement perdu les idées de son ancien Maître. Il croyoit que Dieu ayant créé l'univers, avoit confié aux Anges le gouvernement des différentes parties de la nature, que ces Esprits étant devenus amoureux des femmes, les avoient rendues meres des Génies que les Payens adoroient (a). C'étoit une erreur sans doute; mais on doit la pardonner à un Philosophe récemment éclairé des lumieres de la foi, & qui a eu le courage de mourir pour elle. Toujours est-ce un témoignage que la croyance des Intelligences, maîtresses de l'univers, avoit constamment persévéré dans les écoles de philosophie; que ce n'étoit point une opinion nouvelle, imaginée après la naissance du Christianisme pour sauver le ridicule de la Religion payenne, & pour la justifier des reproches que lui faisoient les Peres de l'Eglise. §. 7.

Bien plus, si nous voulons en croire un fameux Critique, le germe de cette opi- §. 8.

(a) Première Apologie, pag. 170.

nion se trouve encore dans les divers systèmes de la philosophie moderne. En rapportant ses paroles, nous ne prétendons point approuver toutes ses réflexions. » Nous tournons en ridicule, dit-il (a), » le système des anciens Payens, leurs » Naiades, leurs Oréades, leurs Namadriades, &c, & nous sommes très-bien fondés quand nous condamnons le culte que » l'on rendoit à ces êtres; car nous sçavons » par l'Écriture, que Dieu défend tout culte » de religion qui ne s'adresse point à lui » directement & uniquement (b). Mais » quand on se représente la raison de » l'homme abandonnée à elle-même & déstituée du secours de la révélation, on » comprend fort aisément, ce me semble, » qu'elle a dû se figurer ce vaste univers » comme pénétré par-tout d'une vertu » très-active, & qui sçavoit ce qu'elle faisoit. Or, afin de donner raison de tant » d'effets différens les uns des autres, & » même contraires les uns aux autres, qui » se voyent dans la nature, il a fallu imaginer ou un être unique qui diversifie son » opération selon la diversité des corps, » ou un grand nombre d'ames & d'Intelligences, pourvues chacune d'un certain

(a) Bayle, *Di& Crit. Caïnites*, Rem. D.

(b) Cette proposition a besoin de correctif.

» emploi, & préposées les unes aux sources
 » des rivieres, les autres aux montagnes,
 » les autres aux bois, &c. Il y a eu des gens
 » parmi les Payens, qui, dans le culte de
 » Cérés & de Bacchus, n'ont prétendu ho-
 » norer que l'Etre suprême, en tant qu'il
 » produit les grains & le vin. D'autres ont
 » prétendu vénérer l'Intelligence particu-
 » liere, qui, dans la distinction des charges
 » du grand univers, avoit eu le départe-
 » ment des terres ensemencées & des vi-
 » gnelles. Ce fondement une fois posé,
 » on ne sçait plus où s'arrêter : le nombre
 » des Dieux se multiplie sans fin & sans
 » cesse : on sacrifie à la peur, à la fièvre,
 » aux bons vents & à la tempête : il s'éleve
 » une hiérarchie dont les degrés sont in-
 » nombrables ; les combinaisons d'intérêts
 » se diversifient à l'infini parmi ces Intelli-
 » gences qu'on ne voit pas, & que l'on
 » admet pourtant comme des causes très-
 » actives..... La foi des Intelles
 » préposées à divers emplois dans l'uni-
 » vers, est d'une aussi grande étendue que
 » la croyance d'un Dieu ; car je ne pense
 » pas que jamais peuple ait eu une reli-
 » gion, sans reconnoître des Intelles
 » moyennes. Les Philosophes les plus sub-
 » tils, celui que l'on nomme le Génie de la
 » nature, les Carthésiens les plus pénétrants

en ont reconnu. Les sectateurs d'Aristote
en mettent par-tout encore aujourd'hui
sans s'en bien appercevoir : car ils met-
tent dans tous les corps une forme subs-
tantielle, qui a pour son apanage un
certain nombre de qualités avec quoi
elle accomplit ses desirs; elle repousse
l'ennemi & se conserve le mieux qu'elle
peut dans son état naturel. N'est-ce point
admettre dans les plantes une Intelli-
gence préposée à faire végéter une par-
tie de l'univers, en agissant pour cette
fin sous les ordres de l'être suprême?....
Celui d'entre les Carthésiens qui a le plus
fait valoir les volontés simples & généra-
les de Dieu, (Mallebranche) insinue
très-clairement en divers endroits de ses
livres, qu'il y a un très-grand nombre de
causes occasionnelles que nous ne con-
noissons pas. Or ces causes occasionnel-
les ne sont autre chose que les volontés
& les desirs de certaines Intelligences. Il
en faut admettre par-tout où les loix de
la communication du mouvement ne
sont pas capables de produire certains
effets. Cela va loin : on ne peut com-
prendre qu'elles fussent à la construc-
tion d'un navire ; personne ne fait diffi-
culté d'avouer que jamais le mouvement
ne produiroit une horloge sans la direc-

» tion d'une Intelligence particuliere. Par
 » conséquent, ces loix-là sont incapables
 » de produire la moindre plante, le moïn-
 » dre fruit; car il y a plus d'artifice dans la
 » construction d'un arbre & d'une gre-
 » nade, que dans celle d'un navire. Il faut
 » donc recourir à la direction particuliere
 » d'une Intelligence pour la formation des
 » végétaux, & à plus forte raison pour
 » celle des animaux..... Encore un coup
 » cela va loin & nous conduit à un Génie
 » qui préside à la fabrique des machines
 » animées. Mais les minéraux, mais les
 » météores font-ils bien aisés à faire? n'y
 » a-t-il point beaucoup d'artifice dans leur
 » construction? plus qu'on ne pense. Les
 » Scholastiques, au lieu de Génie ou d'In-
 » telligence, se servent des mots de *forme*
 » *substantielle*, *vertu plastique*, &c. mais
 » les noms n'y font rien «.

Encore une fois, l'on ne garantit point
 la vérité de toutes ces réflexions : mais
 elles prouvent du moins qu'il y a dans
 l'humanité un penchant universel à croire
 des Intelligences préposées aux différentes
 parties de la nature; & cette inclination
 doit être encore plus forte & plus marquée
 dans le peuple, que chez les Sçavans & les
 Philosophes. Il est donc très-vraisemblable

§. 21

qu'elle a été chez toutes les Nations, la source du Polythéisme.

§. 10.
Senti-
mens
des P^{cc}.
c. s.

En second lieu, les Poètes plus attentifs que les Philosophes à se conformer aux idées populaires, ne nous représentent les Dieux que comme des Démons ou Génies; chez les Tragiques, les noms *Θέος* & *Δαίμων* sont parfaitement synonymes, on pourroit en apporter cent exemples; & ils ne disent rien qui puisse faire soupçonner qu'ils aient regardé les Dieux comme des hommes qui avoient autrefois vécu sur la terre. Il est évident par la manière dont ils font parler leurs personnages, qu'ils ont cru le monde peuplé de Démons ou de Génies, les uns bons, les autres mauvais, auxquels ils ont attribué tous les événemens heureux ou malheureux; & l'on doit présumer qu'ils ont suivi en cela l'opinion la plus universellement répandue.

Dans l'Œdipe de Sophocles, acte 1, la peste qui ravageoit la ville de Thebes, est attribuée à un Génie; le Chœur conjure Minerve & Jupiter de l'exterminer. » Mettez en fuite cette divinité barbare, ce Mars exterminateur, qui, plus redoutable que le Dieu des combats, nous fait impitoyablement périr..... Grand Jupiter, écrasez ce Génie de vos fou-

» dres (a) α. Eschyle, dans sa tragédie des Sept Chefs devant Thebes, suppose Etéocle & Polynice, animés par un noir Génie qui les acharnoit l'un contre l'autre (b).

Dans l'Electre d'Euripide, acte 4, Oreste incertain s'il doit commettre un parricide ordonné par Apollon, s'écrie : » ah ! si » c'étoit un mauvais Démon qui m'eût » trompé sous la forme d'un Dieu α (c). Dans l'Hyppolite du même, acte 4, le Chœur invoque le Génie tutélaire de la maison de Thésée (d). Electre, dans la tragédie de son nom chez Sophocles, invoque les Dieux de sa famille.

Iphigénie en Tauride, acte 3, s'explique ainsi au sujet d'un rêve : » vous Génies » que l'on appelle sçavans, votre science » n'est pas moins vaine que les songes. » Je le vois, l'erreur est le partage des » Dieux aussi-bien que des foibles hommes α (e).

Dans les Troyennes, acte 4, Hécube fait cette apostrophe singulière à Jupiter : » puissant moteur de l'univers, vous dont » la terre même est le trône ; être impénétrable à nos lumières, qui que vous

(a) Théâtre des Grecs, tome 1, pag. 266.

(b) Tome 3, pag. 251.

(c) Tome 2, pag. 49.

(d) Ibid. pag. 236.

(e) Tome 3, pag. 40.

soyez, soit une nature nécessaire, soit l'esprit des mortels, je vous adore. C'est vous dont l'équité par des routes secrètes conduit les choses humaines à ses fins « (a). Si Jupiter avoit été regardé comme un homme, y auroit-il rien de si ridicule que ce langage ?

De-là, l'usage familier à tous les héros tragiques de raconter leurs infortunes au ciel, au soleil, en leur adressant la parole, d'invoquer cet astre & les autres parties de la nature, comme la terre & la nuit, de les prendre à témoins dans les sermens, de jurer par le soleil, par l'air, &c. Ces coutumes se seroient-elles introduites, si l'on n'avoit pas cru ces différens êtres animés ?

Homere, le maître & le modèle de tous les Poëtes, avoit donné l'exemple de ces manieres de parler. Dans l'Iliade, le sommeil exige un serment de Junon, il la fait jurer non-seulement par le styx, mais encore par la terre & par la mer, *afin*, dit-il, *que nous ayons pour témoins tous les Dieux infernaux qui sont avec Saturne* ; ce sont ceux que le Poëte appelle ensuite les Titans (b). Il n'est donc pas surprenant que Jesus-Christ ait défendu ces sortes de ser-

(a) Théâtre des Grecs, tome 4, pag. 521.

(b) Iliad. l. 14. v. 270 & 279.

mens dans son Evangile (a). Ils pouvoient être regardés alors comme un acte d'idolâtrie. Junon dit dans le même poëme que tous les Dieux sont nés de l'océan & de Téthys (b).

Dans l'Odyssée, Homere parlant du soleil, dit qu'il voit & entend toutes choses (c). Il lui rend ses hommages dans une hymne particuliere, il fait la même chose à la lune; & dans une autre adressée à la terre, il appelle celle-ci, la mere des Dieux, l'épouse du ciel lumineux (d). Se persuadera-t-on que le Poëte ait voulu nous faire regarder le ciel, la terre, le soleil, la lune, la mer, l'océan, le sommeil, comme des hommes parvenus à la Divinité?

Un simple coup d'œil jetté sur Hésiode, §. 129 suffit pour nous convaincre qu'il n'a pas pensé autrement que les autres. Au lieu d'une Théogonie, il nous donne réellement une Cosmogonie, c'est-à-dire, la généalogie des différentes parties de la nature, telle que les anciens la concevoient. En faut-il davantage pour juger de quelle espèce étoient les Divinités du Paganisme? Cette observation que plusieurs Sçavans

(a) Matth. 5, 34.

(b) Iliad. l. 14, v. 302.

(c) Odyss. l. 12, v. 323.

(d) Hymnes d'Homere à la suite de l'Odyssée.

ont déjà faite, auroit dû détromper les Mythologues historiens (a).



CHAPITRE VI.

Troisième preuve ; la Mythologie des Romains & ce qu'elle avoit ajouté à celle des Grecs.

§. 1. **L**ES Romains avoient reçu des Grecs ; leurs principaux Dieux & le fond de leur religion ; mais à ces Divinités empruntées ils en ajoutèrent un grand nombre d'autres : la maniere dont ces nouveaux personnages furent imaginés , semble nous indiquer la source d'où les Grecs avoient tiré les leurs. Sans doute ces deux peuples furent dirigés par le même esprit , & leur culte d'ailleurs si ressemblant , s'adressoit aux mêmes objets. Ce que l'Histoire nous apprend de l'origine de quelques-uns , suffit pour nous faire juger des autres.

§. 2. L'an de Rome 364, Cédicius, homme du peuple, vint dire aux Tribuns , que marchant seul la nuit dans la rue neuve , il avoit entendu une voix plus forte que celle d'un homme qui lui avoit annoncé d'aller avertir les Magistrats, que les Gau-

(a) Mém. de l'Acad. tome 27. Mém. sur Zoroastre , art. 3 , pag. 390.

lois approchoient ; comme Cédicius étoit un homme sans nom , & que d'ailleurs les Gaulois étoient une Nation fort éloignée , & par cette raison inconnue , on ne fit aucun cas de cet avis. Cependant l'année d'après , Rome fut prise par les Gaulois. Après qu'on fut délivré de ces ennemis , Camille pour expier la négligence qu'on avoit eue , en ne faisant point attention à la voix nocturne , fit ordonner qu'on éléveroit un temple en l'honneur du Dieu Aïus-Locutius , dans la rue neuve , au même endroit où Cédicius disoit l'avoir entendu. » Ce Dieu , dit plaisamment Cicéron , lorsqu'il n'étoit connu de personne , » parloit & se faisoit entendre ; ce qui l'a » fait appeller Aïus-Locutius. Mais depuis » qu'il est devenu célèbre , qu'on lui a érigé » un autel & un temple , il a pris le parti de » se taire & de devenir muet α (*a*). Que l'histoire soit vraie ou fausse , les conséquences sont égales ; on jugea qu'une voix si singulière & qui avoit prédit l'avenir , venoit d'un Génie ou d'un Dieu attentif à la conservation de Rome , & qu'il convenoit de lui décerner un culte par reconnaissance (*b*).

Annibal , campé sous les murs de Rome,

(*a*) *De Divin.* L. 2.

(*b*) Plutarque *vie de Camille.*

étoit prêt d'en faire le siège ; frappé tout-à-coup d'une terreur panique, il renonce à l'entreprise, il s'en retourne sur ses pas, Rome est sauvée. Un événement si extraordinaire pouvoit-il venir d'ailleurs que d'un Dieu chargé de veiller au salut de la ville ? on lui bâtit une chapelle sous le nom de *Rediculus*, le Dieu qui fait retourner (a).

Rome délivrée de la vengeance de Coriolan, par les prières de Véturie & des Dames Romaines, reconnoît dans ce bienfait l'assistance d'une Divinité tutélaire ; on consacre un temple à la fortune des Dames : *Fortunæ muliebri* (b).

Tullus Hostilius, est abandonné par ses alliés au commencement d'un combat ; craignant que ses troupes ne fussent découragées par cette trahison imprévue, il fait vœu de bâtir des temples à la crainte & à l'effroi pour les empêcher d'exercer leur pouvoir sur son armée (c).

5. 3. Ainsi dans tous les événemens singuliers, Rome créa de nouvelles Divinités ; l'admiration & la reconnoissance, l'intérêt & la crainte, passions inquiettes & faciles à émouvoir, ne tarderent point de les multiplier à l'infini.

(a) Tite-Live, l. 5. Aulugelle, l. 16, c. 17.

(b) Festus, au mot *Rediculus*.

(c) Tite-Live, l. 2.

On en supposa pour diriger tous les événemens considérables, toutes les fonctions de la vie, pour présider à tous les travaux, à tous les sentimens de l'humanité, pour être présens dans tous les lieux. Les Grecs n'avoient pas compris qu'un seul Dieu pût suffire à gouverner tout l'univers; les Romains ne conçurent pas mieux que les Dieux des Grecs fussent capables de prendre tant de soins différens; on leur donna des substituts pour les décharger du détail.

1°. Outre la Fortune, dont le culte fut toujours pompeux à Rome, on y adora le Dieu *Bonus-Eventus*, l'occasion, la nécessité, les Dieux préservateurs *Dii averrunci*, la Déesse *Pellonia*, la Renommée, la Victoire. §. 42

2°. Dans la Grèce, Junon, Latone, Hécaté, étoient chargées de présider à la naissance des enfans; l'imagination vive & peureuse des Dames Romaines, ne fut point satisfaite d'un si petit nombre de Divinités tutélaires. On établit un Dieu *Vivumnus*, pour protéger toute la vie; *Hymen* & *Jugatinus*, pour avoir soin des mariages; *Egeria* ou *Eugeria*, pour veiller sur la grossesse; *Natio*, *Natura*, *Partula*, *Partunda*, *Dii nixii*, pour soulager les femmes en travail; *Genius* & *Genita Ma-* §. 52

na, pour conserver l'enfant & diriger sa destinée; *Levana*, pour engager son pere à le relever de terre ou à le reconnoître; *Cunina*, pour garder son berceau; *Vagitanus*, pour l'empêcher de pleurer; *Rumilia*, pour donner du lait à la nourrice; *Nundina*, pour inspirer le nom qu'on devoit lui donner le neuvième jour; *Edufa* & *Pota*, pour le faire manger & boire; *Ossilago*, *Ossipanga*, pour former & fortifier ses membres; *Statilinus*, pour l'affermir sur ses pieds; *Fabulinus*, pour lui apprendre à parler; *Fascinus* & *Paventia*, pour le préserver des maléfices & de la peur; *Juventa*, pour le conduire pendant sa jeunesse; *Orbona*, pour protéger les orphelins. La plûpart de ces personnages sont féminins, parce qu'ils ont été forgés par des femmes, & pour aider celles-ci dans leurs occupations. Elles révéroient encore les Génies spécialement affectionnés à leur sexe, sous le nom de *Junones* ou *Deæ Matres*; *Comus*, pour conserver leur beauté; *Viriplaca*, pour se raccommo-der avec leurs maris.

Les Romains, non moins superstitieux que leurs épouses, avoient un Dieu *Domiducus*, sous les auspices duquel ils les conduisoient chez eux, *Domitia*, qui inspiroit l'économie aux meres de famille, & plu-
sieurs

DES DIEUX DE LA GRÈCE. 69
sieurs autres dont les fonctions n'étoient pas fort honnêtes, comme *Deus Crepitus*, &c (a). *Nænia*, *Libithina*, *Morta*, étoient les Déesse des funérailles.

Il est clair que tous ces Dieux, enfans de l'imagination, avoient été formés sur le modèle de ceux des Grecs, & que la même cause avoit donné naissance aux uns & aux autres.

3°. La multitude des accidens auxquels sont exposés les fruits de la terre, & les divers obstacles qui empêchent souvent les travaux des Laboureurs, ne pouvoient manquer de rendre les peuples des campagnes excessivement craintifs, & de multiplier parmi eux les dévotions arbitraires. Ceux de la Grèce se contentoient d'honorer Bacchus & Cérès, Mercure & Minerve; ceux d'Italie inventerent d'autres Divinités, & leur assignerent à chacune son emploi particulier. *Palès* & *Rurina* présidoient en général aux champs & aux pâturages; *Redarator*, *Vervactor*, *Occator*, à la charrue & au labourage; *Sterculius*, aux engrais; *Sator*, *Sera*, *Seia*, *Segetia*, *Imporcitor*, aux semailles; *Runcina* & *Sarritor*, au sarclage. On invoquoit *Nodinus*, quand le chaume commençoit à se nouer;

(a) S. Aug. l. 6, de Civ. Dei, c. 9.

Patella, quand l'épi se formoit; *Robigo* ou *Rubigo*, quand on craignoit la rouille; *Lactucina*, quand le grain étoit en lait; *Messia* ou *Metina*, lorsque la moisson approchoit; *Deverra*, quand on nettoyoit la grange; *Volutrina*, quand on vannoit le blé; *Mola*, quand on le faisoit moudre; *Tutelina*, pour le conserver; *Vacuna*, quand les travaux étoient finis. *Pomona* & *Frucresca* veilloient sur les fruits; *Mellona*, sur le miel & sur les abeilles; *Hippona* ou *Epona*, sur les chevaux; *Putā*, sur la taille des arbres; *Intercidona*, sur la coupe des bois. *Spinensis Deus* étoit chargé d'empêcher les épines de croître; *Terminus*, de s'opposer aux usurpations des voisins; *Furina* ou *Laverna*, d'écarter les voleurs; *Hostilina*, *Pellonia*, *Populonia*, d'arrêter les incursions des ennemis; *Stata*, de prévenir les incendies. On honoroit encore *Februa* & *Lua*, Déeses des expiations; *Veiovis* ou *Vedius*, Divinité malfaisante; *Strena*, la Déesse des étrennes ou des profits imprévus : on sacrifioit aux saisons, aux vents, aux tempêtes. Ce procédé nous ramene à l'idée que les Grecs s'étoient d'abord formée de leurs Dieux; c'étoit autant d'Intelligences occupées à les délivrer de leurs maux & à les combler de biens : *Diidatores bonorum*.

4°. Cicéron a très-bien compris la raison qui avoit fait diviniser les passions & les sentimens de l'humanité; c'est qu'ils exercent sur l'homme un pouvoir auquel il est difficile de résister. » Ainsi, dit-il, on » a consacré les noms de l'amour sensuel & » de la volupté, quoique ce soient des passions vicieuses & contraires à la nature; » mais ces vices mêmes la maîtrisent, souvent, & comme leur empire est tel qu'on » ne peut le régler sans un secours divin, » on les a regardés eux-mêmes comme autant de Dieux « (a). *Mens*, l'esprit; *Sentia* ou *Sentinus*, le sentiment; *Consus*, le bon conseil; *Volumnus* & *Volumna*, la bonne volonté; *Cura*, le soin; *Salus*, la santé; *Stimula*, la vivacité; *Strenua*, l'activité: la prudence, la précaution, l'espérance, la liberté, l'honneur, la bonne foi, la concorde, l'amitié, la piété filiale, la persuasion, la pudeur, la chasteté, ont eu leurs temples & leurs autels. On en a érigé même aux passions opposées, à la volupté, à la joie, aux ris & aux jeux folâtres, au silence, au sommeil, aux songes, à la violence, à la fureur, à l'envie, à la paresse, à la douleur, à la fièvre, à la peste, à la punition, à la médecine, sous le nom de *Meditrina*.

(a) *De Nat. Deor.* 1, 2, n. 61.

N'est-il pas à présumer que Vénus, Mars, Néméfis, les Muses, Esculape, &c. personnages analogues aux précédens & nés chez les Grecs, étoient de même espèce, puisqu'ils avoient les mêmes fonctions ?

§. 8. 5°. Les Dieux locaux furent extrêmement multipliés chez les Romains. *Tellumon*, *Tellus*, étoit le Génie ou la Divinité de la terre; *Palès*, celle des campagnes; *Vallona*, des vallées; *Portumnus*, des ports de mer; *Teronia*, des bois & des vergers; *Sylvanus*, *Faunus* & *Fauna*, des forêts; *Lares* & *Penates*, du foyer ou de la maison; *Forculus*, *Limentinus*, *Carna*, des portes; *Fornax*, des fours & des fournaïses. *Antia* étoit la Déesse d'Antium; *Ferentina*, de Ferentum; *Roma*, de Rome, *Palatua*, du Mont-Palatin, &c. Croirons-nous que Jupiter, Junon, Pluton, Neptune, Vulcain, Vesta, imaginés par les anciens Grecs & attachés aux différentes parties de la nature, comme ceux dont nous venons de parler, étoient des êtres plus réels, des hommes auxquels on avoit confié après leur mort, le soin des élémens & des divers objets qui se meuvent dans l'univers ?

§. 9. A la vérité, la coutume s'établit à Rome de déifier les Empereurs après leur mort; mais ces apothéoses, loin de prouver l'opinion des Mythologues historiens,

semblent au contraire la détruire. 1°. Cet usage est postérieur à la première naissance du Polythéisme chez les Romains ; il ne s'introduisit qu'après la chute de la République. La prétendue consécration de Romulus, immédiatement après sa mort, est une fable des siècles suivans. Plutarque, dans la vie de Numa, soutient » que ce » Législateur défendit à son peuple de re- » présenter Dieu sous la forme d'un hom- » me ou d'un animal, & de le peindre sous » aucune figure ; que pendant les 170 ans » qui suivirent la fondation de Rome, on » ne vit aucun simulacre dans les temples, » qu'alors on étoit persuadé que l'esprit » seul peut avoir l'idée de Dieu α. L'excès d'adulation envers un Souverain, ne peut avoir lieu dans un état aussi pauvre & aussi borné qu'étoit alors celui de Rome ; on n'en trouve d'exemple que dans les grands empires. Si les anciens Romains avoient pensé à placer entre les Dieux leur premier Roi ; le sage Numa, son successeur, n'auroit-il pas eu plus de droit de prétendre à cet honneur (a) ? Il n'est pas vraisemblable que l'on eût attendu jusqu'à Jules-Cé-

(a) Comme ils avoient imaginé un Dieu *Quirinus*, c'est-à-dire, protecteur de la Ville, leurs descendans se figurèrent que ce *Quirinus* étoit Romulus leur fondateur, même préjugé que chez les Grecs.

far, pour renouveler cette cérémonie, & que l'on se fût contenté d'ériger des statues à tant de grands hommes qui avoient vécu sous la République.

§. 10. 2°. Ces Empereurs déifiés étoient toujours fort différens de Jupiter & des autres Dieux apportés de la Grèce. On ne leur attribuoit point le même pouvoir, on n'en avoit point la même idée. On supposoit que Jupiter daignoit leur donner une place parmi les immortels, mais non pas qu'ils partageoient avec lui par leur nature, les privilèges de la Divinité. L'inscription *Dls Manibus*, les honneurs que l'on rendoit aux morts, ce que l'on publioit des Enfers & de l'Elysée, témoigne assez que l'on mettoit une distinction essentielle entre les mortels & les Dieux. Que ceux-ci aient voulu associer à leur bonheur les ames des grands hommes pour récompenser leurs vertus, cela se conçoit; mais si l'on avoit commencé par déifier les hommes, par quelle voie les êtres naturels ou des Intelligences imaginaires seroient-ils entrés avec eux dans le Ciel?

Il est donc certain que les hommes déifiés dans la suite des siècles, sont un nouvel objet ajouté à l'ancien culte, une nouvelle idolâtrie entée sur la première, par une progression d'idées très-naturelle, mais

qu'ils ne sont point les premiers, ni les principaux Dieux auxquels les Grecs & les Romains ont offert leur encens.

On demandera peut-être pourquoi les Romains n'avoient pas comme les Grecs, une mythologie particulière, des fables fondées sur la description de leur pays & sur les équivoques de leur langue? La même cause n'a-t-elle pas dû produire le même effet chez les deux peuples?

Je pourrois répondre que les Romains n'ont pas eu besoin de forger de nouvelles fables, parce qu'ils avoient adopté celles de la Grèce, parce que leur imagination n'étoit pas aussi féconde; où si l'on veut, aussi folle que celle des Grecs; & ces deux raisons paroissent suffisantes. Mais il est faux que les Romains n'ayent pas eu des fables particulières. Outre celles qu'Ovide avoit prises dans l'histoire Grecque, source inépuisable, il en a plusieurs qui appartiennent à l'Italie, & qui viennent, comme les premières, de l'abus des noms propres & de la situation des lieux; nous aurons occasion d'en citer quelques-unes dans la suite. La source de l'erreur des uns & des autres est donc absolument la même dans son objet & dans ses circonstances.

Contentons-nous d'en rappeler deux exemples. Dans les hymnes Romaines des

Saliens, une expression qui, dans le langage primitif, signifioit *ancienne mémoire*, avoit fait imaginer un *Veturius Memurius*, dont on croyoit chanter l'éloge (a). Les jeux séculaires se célébroient à Rome, à la révolution du siècle, pour demander aux Dieux la santé & des temps heureux; les deux termes *Volvere* & *Valere*, qui y avoient rapport, donnerent lieu de supposer qu'un certain *Valerius Volufius* étoit l'instituteur de ces jeux. Voilà comme l'oubli de l'ancien langage & l'abus des termes, ont fait naître des fables chez tous les peuples.

(a) Varro, de *Lingua Lat.* l. 5, n. 6.

CHAPITRE VII.

Quatrième preuve; conformité de l'ancienne Idolâtrie avec la moderne, & avec les idées populaires.

- §. 1. LA règle la plus sûre pour juger des idées des anciens peuples, est sans doute de les comparer avec celles des peuples modernes placés dans les mêmes circonstances. Par-tout les hommes se ressemblent, ils sont toujours affectés de même par les objets extérieurs; ce qui a été pour

pour eux une source d'erreurs depuis le commencement du monde, continuera de les abuser jusqu'à la fin des siècles, à moins qu'une lumière surnaturelle ne les éclaire. Les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs se sont égarés par la même voie, leur croyance étoit à peu près la même; il est à présumer que l'idolâtrie qui subsiste encore aujourd'hui chez les Nations barbares, est de même espèce que celle des peuples anciens, & n'a pas une autre origine. Or quelles sont les opinions des différens peuples idolâtres qui occupent les climats de l'univers les plus éloignés? Un court extrait de l'histoire générale des Voyages, & de quelques autres monumens, suffira pour nous l'apprendre, & nous convaincra que leur Religion & leur Mythologie ne sont point différentes dans le fond de celles des Grecs & des Romains.

Pour commencer par l'Europe, il est à propos de donner d'abord une notion de la croyance des anciens peuples du nord, telle qu'on la trouve dans l'*Edda*, ou livre mythologique des Islandois (a). Ces peuples admettoient un Dieu suprême, auteur de toutes choses qu'ils nommoient le pere universel, & l'immortalité de l'ame. Ils

(a) Introd. à l'Hist. de Dannemarck, tome 2, p. 60, 73, 105, 113, 154 & 155.

enseignoient que le Dieu suprême, éternel, invisible, incorruptible, qu'ils n'osoient nommer par crainte & par respect, avoit établi des Divinités inférieures pour gouverner le monde. Ils appelloient *Nornes*, c'est-à-dire, fées ou parques, les Génies qui président à la naissance des enfans & à leur destinée. Ils en supposoient de différentes espèces; l'on trouve chez eux la théorie complète de la féerie & de tout ce qu'en ont dit les Romains: idée féconde avec laquelle on peut se passer de la physique & rendre raison de tout. Ils avoient un Jupiter, un Mars, un Neptune, un Apollon, une Vénus comme les Grecs, mais sous des noms différens. Enfin l'on remarque que les superstitions, la magie, les terreurs paniques sont toujours subsistantes chez les montagnards du nord, que les anciennes loix de Norvège défendent d'adorer les Génies des lieux, des tombeaux & des fleuves.

§. 3. Aujourd'hui encore les Lapons & autres barbares du nord se croient éternellement infestés par de mauvais Génies qui ne cherchent qu'à leur faire du mal & à troubler leur repos, ils ne sont occupés qu'à les apaiser par leurs prières & leurs sacrifices, & à se les rendre favorables. De-là, leur confiance excessive aux sor-

ciers & à la magie. Ils n'ont pour idoles que des pierres brutes, ils regardent les animaux féroces comme des espèces de Génies auxquels ils demandent pardon, lorsqu'ils en ont tué quelqu'un (a).

En Asie, le principal objet du culte des Chinois est l'être suprême qu'ils regardent comme le principe de toutes choses. Ils honorent aussi, mais d'un culte subordonné, les esprits inférieurs qui dépendent du premier être, & qui président, suivant la même doctrine, aux villes, aux rivières, aux montagnes, &c. Les sectaires de Fó ont divisé les esprits en différentes classes. Ils ont chargé les uns du soin des champs & des terres cultivées; les autres de présider aux villages, de veiller à la santé des habitans & d'entretenir la paix parmi eux. Aux autres, ils ont assigné les pays déserts & montagneux, sous le titre d'*Esprits des hautes montagnes*. Enfin, ceux qu'ils placent dans les grandes villes, sont les Dieux tutélaires des habitans contre les calamités publiques. Les sectateurs de Fó sont persuadés que ces esprits opèrent souvent des prodiges & se présentent en songe sous la forme humaine. L'ignorance grossière

(a) Mythol. de Banier, tome 2, l. 7, c. 7, pag. 731. Du culte des Dieux Fétiches, page 61. Hist. géa. des Voyages, tome 58, pag. 371 & 380.

de la physique dont les auteurs Chinois ne sont pas plus exempts que le peuple, leur fait attribuer les plus simples effets des causes naturelles à quelque mauvais Génie. Cette opinion est presque généralement établie, sur-tout dans l'esprit du peuple & parmi les femmes. Quelquefois ce mauvais Génie est une de leurs statues, ou plutôt, selon la remarque du P. Duhalde, c'est le Démon qui l'habite. Pour d'autres c'est une haute montagne, un grand arbre, un dragon imaginaire, ou quelque autre animal. Lorsque la fièvre fait rêver un malade, c'est visiblement le Démon qui le tourmente, &c (a).

§. 5. Les Tartares Chinois reconnoissent une Divinité qu'ils nomment le *grand Dieu du Ciel*; mais ils admettent un autre Dieu auquel ils attribuent l'empire sur les choses terrestres, sur leur famille, leur blé, leurs troupeaux; ils lui demandent du beau temps, des fruits, des enfans & d'autres biens: avant leur repas, ils répandent un peu de bouillon hors de leur porte, à l'honneur des Esprits; ils croient aussi la *Métempfycofe* (b).

(a) Hist. gén. des Voyages, tome 23, p. 4, 73, 94, 97. Description de la Chine par le P. Duhalde, tome 3, p. 3 & 46, édit. in 4°.

(b) Tome 27, pag. 121,

Les sectateurs Tonquinois de Confucius reconnoissent un Dieu souverain qui dirige & conserve toutes les choses terrestres, mais ils honorent aussi les Esprits, jusqu'à leur rendre une sorte d'adoration. Ils croient l'air rempli d'Esprits malins, sans cesse occupés à nuire aux vivans (a). §. 6.

Les Siamois croient un Dieu, mais ils entendent par ce grand nom un Etre composé d'esprit & de corps. Ils prennent à témoins de leurs bonnes œuvres, les Anges qui président aux quatre Nations du monde; ils versent de l'eau en implorant le secours de l'Ange gardienne de la terre; car ils établissent une différence de sexe parmi les Anges. Leur office est de veiller éternellement à la conservation des hommes & au gouvernement de l'univers. Chaque partie du monde, les astres, la terre, les villes, les montagnes, les forêts, le vent, la pluie, &c. ont une de ces puissances qui les gouverne. C'est aux Anges ou Génies que les Siamois s'adressent dans leurs besoins, & qu'ils croient avoir obligation des graces qu'ils reçoivent (b). §. 7.

La Religion dominante de l'Indoustan est le Mahométisme; elle est celle des personnes du premier ordre : le second ordre §. 8.

(a) Hist. gén. des Voyages, tome 33, pag. 322.

(b) Ibid. tome 34, pag. 330.

est composé de différentes espèces de Payens ou Baniens, dont les Prêtres se nomment *Bramines*, qui tiennent la Métémphysique, & ont horreur de tuer aucune espèce d'animal. Une de leurs sectes la plus nombreuse, croit l'univers créé par une première cause qui gouverne & conserve tout avec un pouvoir immuable & sans bornes; mais elle lui donne trois substitués.

Les Parfis, autre secte venue de Perse, n'ont rien de si sacré que le feu, qui est pour eux le symbole de la Divinité. Ils reconnoissent un Dieu conservateur de l'univers, qui agit immédiatement par sa seule puissance; ils lui donnent sept Ministres, pour lesquels ils ont aussi beaucoup de vénération. Au-dessous de ces sept Ministres, ils en comptent vingt-six autres dont chacun exerce différentes fonctions pour l'utilité des hommes & pour le gouvernement de l'univers. Quoiqu'inférieurs au premier Etre, ils ne font pas difficulté de les adorer & de les invoquer dans leurs nécessités (a).

§. 9. En Afrique, la Religion des Nègres de la côte de Guinée ou de la côte d'Or mérite une attention particulière. Ces peuples

(b) Hist. des Voyages, tome 38, pag. 162, 204, 233.

croient un seul Dieu auquel ils attribuent la création du monde & de tout ce qui existe, mais ils ne lui attribuent point les productions ni les bienfaits de la nature, si ce n'est la pluie & la formation de l'or. Ils ne lui font ni offrandes ni prieres, ils les réservent pour les *Fétiches*. Ils attribuent au Diable ou à une puissance maligne, toutes leurs infortunes : ils croient les apparitions des Esprits qui prennent plaisir à les venir effrayer, & une espèce de transmigration des ames. Le nom de *Feitisso* ou *Fétiche* est Portugais dans son origine, & signifie proprement *Charme* ou *Amulette*. Tout ce qui sert au culte de la Divinité des Nègres, prend le même nom, de sorte qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer leur idole des instrumens de son culte ; mais ils n'adorent point tous les Fétiches comme des Divinités. Il y en a de personnels pour chaque particulier, de communs à toute une famille, à toute une bourgade, à toute une contrée. Ce sont les Prêtres qui les forment à leur fantaisie, & qui y attachent autant de vertus particulières qu'il leur plaît. Les peres de famille ont dans leur maison un Fétiche auquel ils croient les yeux sans cesse ouverts sur leur conduite, pour récompenser leurs actions & punir leurs crimes. Outre les Fétiches do-

mestiques, il y en a de publics qui passent pour les protecteurs du pays ou du canton. C'est quelquefois une montagne, un arbre, un rocher ou une pierre, quelquefois un poisson ou un oiseau. Ces Fétiches tutélaires prennent un caractère de Divinité pour toute la Nation. Les Negres adressent leurs prières aux arbres fétiches, & prétendent y voir quelquefois sous la figure d'un chien noir, le Diable qui leur répond avec une voix humaine. Ils s'imaginent que les plus hautes montagnes, celles d'où ils voyent partir les éclairs, sont la résidence de leurs Dieux. Ils ne rendent pas moins de respect aux rochers & aux collines. Les lacs, les rivières & les étangs, ont aussi part à la superstition des Negres. Ils en regardent un comme le messager de toutes les eaux du pays, ils le prient de porter leurs vœux à ces eaux pour une abondante moisson. Ils sont persuadés que leur Fétiche voit & parle, & lorsqu'ils commettent quelque action que leur conscience leur reproche, ils le cachent soigneusement sous leur pagne, de peur qu'il ne les trahisse : ils jurent par leur Fétiche, & craignent d'être punis s'ils se parjurent. Ils redoutent excessivement le tonnerre, & ont peur d'être enlevés par les Fétiches, lorsqu'il fait de l'orage. Dans les occasions où leurs affaires les obligent de

consultent leurs Divinités domestiques, ils s'écrient : *faisons le Fétiche & voyons ce que notre Dieu pense là-dessus*. C'est un principe généralement établi parmi les Negres, que leurs Prêtres conversent familièrement avec les Fétiches, qu'ils apprennent d'eux tout ce qui se passe dans les lieux les plus secrets & à toute sorte de distance, & qu'ils sont revêtus du pouvoir de ces Divinités. C'est ce qui fonde le crédit prodigieux de ces Prêtres ou *Fetifferos*, & la vénération excessive que les Negres ont pour eux. Une superstition qui est commune aux Negres & à presque toutes les Nations du monde, c'est de rapporter tout ce qui leur arrive d'extraordinaire à quelque cause surnaturelle (a).

Les Hottentos du Cap de Bonne-Espérance reconnoissent un Dieu créateur de tout ce qui existe. Ils disent que c'est un excellent Homme qui ne fait de mal à personne, de qui l'on n'en doit jamais craindre & qu'il demeure bien au-delà de la lune. Mais il ne paroît pas qu'ils ayent aucun culte institué pour l'honorer. Ils rendent des adorations à la lune, ils lui offrent des sacrifices à chaque pleine lune, ils félicitent cet astre de son retour, ils lui de-

S. 106

(a) Hist. des Voyages, tome 13, pag. 439 jusqu'à 493.

mandent un temps favorable, des pâturages pour leurs troupeaux, & beaucoup de lait. Ils honorent aussi comme une Divinité favorable, certain insecte de l'espèce des cerfs-volans qui est particulier à cette région. Ils rendent une espèce de culte ou de vénération religieuse à leurs Saints, c'est-à-dire, aux hommes qui ont acquis de la réputation par leurs vertus & par leurs bonnes œuvres. Ils reconnoissent aussi une Divinité maligne qu'ils appellent *Touquoa*, source de tout le mal qui arrive dans le monde. Plusieurs raisons portent à croire qu'ils sont persuadés de l'immortalité de l'ame: ils rendent un honneur aux ames des morts, ils craignent les revenans, ils croient que les forciers peuvent faire revenir ces Esprits (a).

§. 11. En Amérique, on sçait que l'Idolâtrie des Péruviens consistoit à adorer le soleil & la lune (b).

§. 12. Les Indiens du Brésil n'ont aucune sorte de temples ni de monumens religieux, mais ils ne sont point dans une ignorance absolue de la Divinité; ils lui rendent même une sorte d'hommage en levant souvent les mains vers le soleil & la lune, avec des marques d'admiration qu'ils ex-

(a) Hist. des Voyages, tome 18, pag. 81 & suiv.

(b) Ibid. Tome 52, pag. 10 & 173.

priment par des interjections fort vives. Ils croient l'immortalité de l'ame, des punitions pour le crime & des récompenses pour la vertu. De mauvais Esprits qu'ils nomment *Aymans*, & dont ils se plaignent d'être souvent maltraités dans cette vie, sont les bourreaux qu'ils croient destinés dans l'autre à tourmenter les méchans. Une autre preuve qui peut leur faire attribuer quelque lueur de Religion, c'est qu'ils paroissent persuadés que leurs Devins sont en commerce avec des puissances invisibles, dont ils reçoivent le pouvoir d'inspirer de la force & du courage aux guerriers, & de faire croître les plantes & les fruits. Enfin leurs fêtes ne laissent aucun lieu de douter qu'ils n'ayent la connoissance d'un être ou d'un principe supérieur à la race humaine (a).

Ceux de la Virginie croient un Dieu § 13.
plein de bonté, qui demeure dans les Cieux & dont les bénignes influences se répandent sur la terre; mais ils ne l'adorent point, parce qu'ils pensent que Dieu, quoiqu'auteur de tous les biens, ne se mêle pas de les distribuer aux hommes; au lieu que s'ils n'appaisoient pas le mauvais Esprit, il leur enleveroit tous ces biens, leur enverroit la guerre, la famine, la peste, que pendant

(a) Hist. gén. des Voyages, tome 54, pag. 272.

que Dieu jouit de son bonheur dans le ciel, ce méchant Esprit est sans cesse occupé de leurs affaires, qu'il les visite souvent, qu'il est dans l'air, dans le tonnerre, dans les tempêtes. Souvent ils élevent des pyramides & des colonnes de pierre qu'ils peignent & qu'ils ornent, pour leur rendre ensuite une espèce de culte; non comme à la Divinité suprême qu'ils n'adorent point, mais comme à l'emblème de sa durée & de son immortalité. Ils rendent aussi des honneurs aux rivieres & aux fontaines, parce que leur cours perpétuel représente l'éternité de Dieu (a). En un mot, ils élevent des autels à la moindre occasion, & quelquefois pour des raisons mystérieuses (b).

- §. 14. La Religion des Mexicains est mieux connue. Solis prétend que, malgré la multitude des Dieux du Mexique, que les premières relations font monter jusqu'à deux mille, on ne laissoit pas de reconnoître dans toutes les parties de l'Empire, une Divinité supérieure à laquelle on attribuoit la création du ciel & de la terre; mais que cette première cause de tout ce qui existe,

(a) L'on prête ici des idées bien spirituelles & bien subtiles à des peuples sauvages; il est à craindre que l'Auteur de la relation ne leur ait attribué ses propres pensées.

(b) Hist. des Voyages, tome 55, p. 361 & 373.

étoit pour les Mexicains un Dieu sans nom, parce qu'ils n'avoient point dans leur langue, de terme pour l'exprimer. Ils faisoient seulement comprendre qu'ils la connoissoient, en regardant le ciel avec vénération. Cette idée, ajoute le même Historien, servit peu à les désabuser de l'idolâtrie. Il fut impossible de leur persuader tout d'un coup que le même pouvoir qui avoit créé le monde, fût capable de le gouverner sans secours. Ils croyoient Dieu oisif dans le ciel. Ce qui paroît de plus clair dans leurs opinions sur l'origine des Divinités qu'ils adoroient, c'est que les hommes commencèrent à les connoître à mesure qu'ils devinrent misérables & que leurs besoins se multiplièrent. Ils les regardoient comme des Génies bienfaisans, dont ils ignoroient la nature & qui se monstroient lorsque les mortels avoient besoin de leur assistance. Ainsi c'étoient les nécessités de la race humaine qui donnoient l'Être, suivant des notions si confuses aux différens objets de leur culte. Herrera, dit qu'ils confessoient un Dieu suprême, & que c'étoit le principal point de leur croyance; qu'ils contemploient le ciel, qu'ils lui donnoient les noms de créateur & d'admirable, mais qu'outre leurs Idoles ils adoroient le soleil, la lune, l'étoile

du jour, la mer, & la terre (a).

Lorsque les Espagnols proposerent aux Mexicains d'embrasser le Christianisme, ils répondirent que le Dieu des Espagnols étoit très-grand & peut-être au-dessus des leurs, mais que chaque pays devoit avoir les siens, que leur République avoit besoin d'un Dieu contre les tempêtes, d'un autre contre les déluges qui ravageoient leurs moissons, d'un autre pour les assister à la guerre & de même pour les autres nécessités, parce qu'il étoit impossible qu'un seul Dieu fût capable de suffire à tant de soin (b).

Il ne nous reste à examiner que la Religion des Sauvages ou des peuples septentrionaux de l'Amérique. Entre le premier Être & d'autres Dieux que les Sauvages confondent souvent avec lui; ils admettent une infinité d'Esprits subalternes ou de Génies bons & mauvais, qui sont les objets de leur culte. On ne s'adresse aux mauvais Génies, que pour les prier de ne pas nuire, mais on suppose que les autres sont commis à la garde des hommes & que chacun a le sien. C'est à leur puissance bienfaisante que l'on a recours dans les périls & dans les entreprises, ou pour ob-

(a) Hist. des Voyages, tome 48, pag. 46.

(b) Ibid. Tome 46, pag. 394.

tenir quelque faveur extraordinaire. Il n'est rien dans la nature qui n'ait son *Esprit* pour les Sauvages, mais ils en distinguent de plusieurs ordres & ne leur attribuent pas la même vertu. Dans tout ce qu'ils ne comprennent point, ils supposent un Esprit supérieur, & leur expression commune est de dire alors : *c'est un Esprit*. Ils l'employent aussi pour ceux qui se distinguent par leurs talens ou par quelque action extraordinaire; ce sont des Esprits, c'est-à-dire, ils ont un Génie protecteur d'un ordre éminent. Ces Esprits sont honorés par différentes sortes d'offrandes & de sacrifices. On jette dans les rivières & dans les lacs, du tabac & des oiseaux égorgés en l'honneur du Dieu des Eaux; pour le soleil on les jette au feu. La crainte du moindre danger fait rendre le même honneur aux Esprits malfaisans. L'opinion qui paroît la mieux établie parmi eux, est celle de l'immortalité de l'ame. Quand on leur demande ce qu'ils pensent des ames, ils répondent que ce sont les ombres ou les images animées des corps, & c'est par une suite de ce principe qu'ils croient tout animé dans l'univers. Les ames des bêtes ont aussi leur place dans le pays des ames, car ils ne les croient pas moins immortelles que les leurs propres: ils leur attri-

buent une sorte de raison, & non-seulement chaque espèce d'animaux, mais chaque animal a son Génie comme eux. Ils admettent enfin une espèce de Métempycose, des Champs-Elysés, des fables semblables à celles d'Homère & de Virgile, une aventure pareille à celle d'Orphée & d'Eurydice, dans laquelle il n'y a que les noms de changés (a).

Le P. Lafiteau, frappé de cette ressemblance, établit pour principe que tout le fond de la Religion ancienne des Sauvages est le même que celui des premiers Barbares qui occupoient la Grèce & qui se répandirent dans l'Asie, le même qui servit ensuite de fondement à toute la Mythologie Payenne & aux fables des Grecs (b).

§. 16. Il est donc prouvé que la croyance des Génies, moteurs de la nature, & le penchant à les honorer, est un préjugé répandu de l'un des bouts de l'univers à l'autre, qu'il est le fondement de toute l'idolâtrie, tant ancienne que moderne. M. l'Abbé Banier l'a compris lui-même, & il en a tiré cette conclusion remarquable, » que, malgré le raffinement des Na-

(a) Hist. des Voyages, tome 57, p. 74 jusqu'à 83. Mœurs des Sauvages Américains, tome 1, pag. 145, 179 & 402.

(b) Mœurs des Sauvages, tome 1, pag. 113.

» tions les plus policées, on a pensé à peu
 » près de même dans les lieux du monde
 » où la véritable Religion n'a pas été con-
 » nue (a) α.

Sur ce principe qui est puisé dans la nature, nous sommes très-bien fondés à douter que les anciens peuples aient jamais pris des hommes pour principal objet de leur culte, que les Grecs n'aient eu guères d'autres Dieux que des hommes déifiés, comme M. l'Abbé Banier l'a soutenu (b), qu'ils aient rendu si communément les honneurs divins aux inventeurs des Sciences & des Arts. Car enfin les idolâtres modernes n'ont point encore poussé l'aveuglement jusqu'à confondre des hommes vivans ou morts avec leurs Dieux; jamais les Sauvages n'ont érigé des autels à ceux des Européens qui leur ont enseigné quelque usage utile & qui leur ont prouvé que nous sommes plus habiles qu'eux. Croirons-nous les anciens Grecs plus superstitieux & plus imbécilles que les Sauvages; toujours prêts à quitter l'ancien culte des Génies qu'ils avoient adorés de tout temps, pour leur substituer des hommes, & à recevoir des nouvelles Divinités de l'Egypte ou de la Phénicie?

(a) Mœurs des Sauvages, tome 1, l. 2, c. 7.

(b) Ibid. l. 5, c. 2, pag. 412.

s. 18.

Mais n'allons point chercher au-delà des mers & dans des climats barbares, les idées grossières qui ont été la source du Polythéisme & de l'idolâtrie. Elles subsistent encore parmi nous, & se reproduisent tous les jours sous mille formes différentes. Dans le sein même du Christianisme, au milieu des connoissances lumineuses que donne la vraie Religion, le peuple toujours ignorant & peureux demeure persuadé que le monde est plein de Génies qu'il nomme *Esprits, Lutins, follets* ou *revenans*, & il ne manque pas de leur attribuer tous les effets naturels dont il ne conçoit pas la cause. De-là tant de fables & tant d'erreurs parmi les habitans des campagnes. Selon leur opinion commune, les feux nocturnes ou exhalaisons enflammées qui paroissent sur les marais, sont produits par un *Esprit follet*, qui se plaît à égarer & à faire périr les voyageurs; & cette croyance est très-ancienne, si nous en croyons Damascius (a). Le cochemar est encore pour eux le même lutin que les Grecs nommoient *Ephialtès*; jamais ils ne concevront que les fomnambules puissent faire en dormant les mêmes actions que font les autres hommes étant éveillés.

(a) Dans Photius, n. 242, pag. 1063.

panfer les chevaux, ranger un ménage, parcourir une maison du haut en bas; conséquemment ils croient que ce font les ames des morts qui reviennent de l'autre monde, ou des Esprits qui se plaisent à faire du bruit & à inquiéter les vivans.

Ce même peuple instruit par sa Religion que Dieu est l'auteur de tous les biens, que sa providence les distribue comme il lui plaît, ne laisse pas d'attribuer à des Génies malfaisans, les maux qui lui arrivent. Ce sont des Sorciers ou des Démons qui produisent les orages, qui tiennent leur *Sabat* & font du bruit dans les airs, qui envoient des maladies cruelles & incurables: c'est par leur entremise que de prétendus Magiciens jettent des sortilèges sur le bétail, empoisonnent les pâturages, corrompent le lait, tirent le vin des celliers. Souvent un Esprit foible tourmenté par des vapeurs, se croit possédé du Démon. L'on ne prétend point insinuer par-là qu'il n'y ait jamais rien eu de réel dans la magie ni dans les possessions, mais qu'il y a extrêmement souvent de l'illusion ou de la fourberie. Le pouvoir des Démons, sur-tout avant la venue de Jesus-Christ, est clairement prouvé par l'Evangile, & on ne peut le révoquer en doute sans impiété. Il y a même des faits modernes si bien constatés

que l'on ne peut les nier sans donner dans le pyrrhonisme historique. Dans une matière aussi obscure, l'incrédulité opiniâtre & la crédulité aveugle sont deux excès également blâmables, également ridicules. Mais pour un fait réel le peuple en suppose cent qui sont imaginaires. Le Démon peut s'emparer des corps, notre Religion nous l'enseigne: donc toute maladie singulière & que l'art ne peut guérir, est une opération du Démon; on peut jeter des sortilèges sur les hommes & sur les animaux, cela est prouvé juridiquement & par des faits incontestables; donc toute maladie du bétail est l'effet d'un sortilège: voilà comme le peuple grossier raisonne, & toutes les instructions du monde ne le corrigeront jamais.

L'on en trouve d'assez simples pour se persuader que dans les vieux châteaux, dans les ruines des anciens édifices, il y a des Esprits occupés à garder les trésors qui y ont été enfouis, que souvent l'on voit aux environs ou que l'on entend des chasseurs & des meutes de chiens, des fantômes, &c. L'on ne finiroit pas, si l'on vouloit faire un détail exact de tous les préjugés populaires en ce genre. Il n'est pas surprenant que les Sçavans n'y aient pas fait attention; élevés dans le monde,

poli, peuvent-ils penser à chercher la copie des anciens Grecs dans les habitans grossiers des campagnes?

Ces erreurs ont été dans tous les temps l'apanage de l'humanité, les terreurs paniques, la crainte des Intelligences, maîtresses de la nature, ont été la maladie de tous les siècles, sur-tout des siècles ignorans & grossiers. Ce n'est point la philosophie qui nous en a guéris, c'est l'Evangile. Si la maxime de Pétrone, que les premiers Dieux ont été enfantés par la crainte: *primus in orbe Deos fecit timor*, n'est pas absolument vraie, elle l'est du moins à l'égard des Dieux du Paganisme; presque tous sont nés d'une imagination effrayée, & la même cause est toujours prête à les reproduire (a). Si la foi d'un Dieu unique, Souverain maître de l'univers venoit

(a) Les Grecs ont souvent imaginé des Génies à bon marché. Comme il arrivoit quelquefois aux chevaux qui couroient dans la lice à Olympie de s'épouvanter, de culbuter le char & celui qui le montoit, on jugea que la chose valoit la peine de créer un Génie *Taraxippus*, l'effroi des chevaux, fils de Neptune *Hippius*, ou de Neptune Cavalier, & on lui érigea une statue dans la lice même. Il y avoit dans un portique d'Athènes, une tête de marmouzet qui paroissoit sortir de la muraille. Il plût aux Athéniens d'en faire un Dieu sous le nom d'*Acratus*. *Aκρατος* signiçoit proprement tête ou élévation; mais en le confondant avec *Aκρατος Merum*, vin pur, on décida qu'*Acratus* étoit un Génie de la suite de Bacchus. Voyez *Rausan*, l. 6, c. 40 & l. 2, c. 29.

à s'effacer de l'esprit des peuples ignorans, à quoi tiendrait-il qu'ils ne rendissent un culte à tous ces Etres dont ils ont l'imagination frappée, & que l'on ne vît renaître toutes les pratiques dont on se servoit autrefois pour les rendre propices? Voilà donc un monument toujours subsistant de l'origine du Polythéisme, & de la manière dont il s'est introduit chez les Nations les plus sages.

§. 20. Mais il y a encore loin de cette première erreur jusqu'à l'adoration des hommes. En général, les peuples ne sont pas fort enclins à rendre les honneurs divins à leurs semblables. Lorsque des Rois ou des conquérans par un excès de vanité ont exigé de leurs sujets cette basse flatterie, elle n'a duré qu'aussi long-temps qu'ils ont été en état de se faire craindre. L'apothéose des Empereurs Romains étoit plutôt dans son origine un hommage servile rendu au successeur, qu'une marque sincere de respect pour la mémoire du mort. On peut se former une grande idée des Esprits que l'on suppose maîtres de la nature, parce qu'on ne les voit pas, & que leurs opérations nous étonnent; mais on voit les héros, & ordinairement ils perdent beaucoup à être vûs de près. Si nous pouvions rapprocher de nous ceux de la Gré-

ce, nous trouverions bien à rabattre de leur réputation. Il a donc fallu plusieurs siècles, pour leur donner le temps de croître par l'éloignement, & aux conteurs de fables le loisir d'enchérir les uns sur les autres. Ce n'est que par une longue suite d'erreurs que les idées religieuses d'une Nation se sont perverties, jusqu'à croire que certains hommes avoient été semblables aux Dieux. Soutenir que cette révolution a été en Egypte l'ouvrage de quelques années, que l'esprit de vertige, qui a saisi tout-à-coup les Egyptiens, a tourné en peu de temps toutes les têtes dans la Phénicie & dans la Grèce, c'est un étrange paradoxe que l'on pourroit croire à peine, quand même il paroîtroit appuyé sur des preuves démonstratives.

CHAPITRE VIII.

Cinquième preuve, tirée de la Mythologie des Egyptiens & du culte qu'ils rendoient aux animaux.

CE n'est pas une des moindres difficultés de la Mythologie que de trouver la raison du culte que les Egyptiens rendoient à certains animaux, & de montrer

comment il a pu s'introduire parmi eux. Ce que l'on a écrit sur ce sujet, n'a point tranché le nœud principal; on n'a point encore fait sentir la liaison de cet usage bizarre avec le principe général du Polythéisme, l'énigme demeure toujours aussi obscure. Quelque monstrueuses qu'ayent été les idées des Egyptiens, elles ne leur sont point venues par hasard. Si l'on peut faire voir qu'ils ont, pour ainsi dire, extravagué par principes, que la même cause qui a donné naissance aux fables grecques, a dû enfanter les folies Egyptiennes, il y aura lieu de croire que l'on touche enfin à la vérité.

§. 2. M. l'Abbé Bamier, après avoir prouvé par une foule d'autorités irréprochables que le fait n'est pas douteux, que les Egyptiens ont réellement rendu un culte religieux à certains animaux qu'ils nommoient sacrés, observe (a) que ce culte étoit relatif; ils n'honoroient point un animal pour lui-même, mais comme symbole de quelque Divinité. Osiris étoit représenté par un bœuf; Isis, par une vache; Pan ou Bacchus, par un bouc; Diane, par un chat, Anubis ou Mercure, par un chien. Il donne ensuite quatre raisons de cette coutume;

(a) Mœurs des Sauvages, tome 1, l. 6, c. 4, page 508.

1°. comme on avoit désigné les douze signes du Zodiaque par des animaux, & que l'on avoit commencé par adorer les astres, il n'est pas surprenant que l'on ait rendu un culte à ces animaux célestes; 2°. selon la fable, les Dieux poursuivis par Thyphon avoient été obligés de se cacher sous la figure de certains animaux, nouveau motif d'honorer ceux-ci; 3°. la Métempfycofe ou l'opinion établie en Egypte, que les ames des hommes passoient après la mort dans le corps des animaux avoit aussi contribué à ce culte; 4°. l'utilité qu'on rétiroit des animaux, inspiroit un fond de respect pour eux. Diodore de Sicile dit à peu-près la même chose sur le témoignage des Egyptiens mêmes (a).

Si l'on veut examiner de près toutes ces raisons, l'on verra qu'aucune n'est satisfaisante & ne résout la difficulté. Pourquoi les Egyptiens se sont-ils avisés de prendre les animaux pour symboles de leurs Dieux, d'y loger les ames des morts, d'en faire les signes célestes? Ces questions demeurent toujours indéçises, & l'on fait ici plusieurs suppositions sans fondement.

1°. L'auteur de l'histoire du Ciel a

(a) Hist. univ. de Diodore, traduction de M. l'Abbé Terrasson, tome 1, pag. 182.

montré que les 12 signes du Zodiaque n'ont aucun rapport à l'adoration des astres, mais qu'ils sont relatifs aux productions & à l'état de la nature pendant les 12 mois de l'année. Le belier a désigné le mois de Mars, parce qu'alors les brebis mettent bas leurs agneaux : le taureau est au mois d'Avril, parce que les veaux ont coutume de naître vers ce temps-là : au lieu des gémeaux qui marquent le mois de Mai, il y avoit autrefois deux chevreaux, parce que leur naissance succède aux précédens. L'écrevisse nous apprend au mois de Juin que vers le solstice le soleil semble reculer ou ralentir sa course, ainsi du reste (a). Il est très-vraisemblable que les noms que nous donnons encore aux mois, font à peu près la même allusion à l'état de la nature, quoiqu'il seroit difficile de le faire voir en détail. Si l'on perd de vûe ces idées simples, les seules dont les anciens peuples étoient susceptibles dans l'état de grossièreté où ils étoient encore, on ne peut plus rendre raison de leurs usages.

2°. Il est évident que le Zodiaque n'a point été inventé par les Egyptiens; la suite des mois ne nous représente point l'état de la nature en Egypte, où les fai-

(a) Hist. du Ciel, tome 1, pag. 17 & suiv.

sons & les travaux sont fort différens des autres pays du monde. Il est prouvé d'ailleurs que les noms des signes leur ont été donnés par les Grecs, & que les Orientaux ne les caractérisoient pas de même (a). Enfin le culte des animaux en Egypte paroît plus ancien que le Zodiaque; puisque nous en voyons déjà des marques au temps de Moïse dans l'adoration du veau d'or.

3°. La fable du déguisement des Dieux est une imagination des Grecs ou des Egyptiens des derniers siècles, postérieure de beaucoup aux institutions religieuses des premiers temps; le culte des animaux ne lui doit pas sa naissance, c'est la fable au contraire qui est née de l'allusion à ce culte ancien.

4°. La Métempfycofe est un dogme aussi surprenant que l'usage que nous examinons; l'un ne peut pas servir à expliquer l'autre; puisqu'il s'agit d'indiquer également leur origine.

5°. L'utilité des animaux n'est pas une raison suffisante pour leur décerner un culte religieux, M. l'Abbé Banier en convient: autrement les Egyptiens auroient dû adorer le bois, la pierre, les minéraux, parce qu'ils sont utiles.

(a) Origine des Loix, des Arts & des Sciences, tom. 6; pag. 124 & suiv.

§. 4.

Il faut donc remonter au principe de toutes ces imaginations. Nous avons déjà dit, & nous ne tarderons pas de le montrer, que l'ignorance des opérations de la nature, l'admiration stupide de ses phénomènes & les équivoques du langage ont été la source du Polithéisme, de l'idolâtrie & des superstitions grecques; il y a bien de l'apparence que les mêmes causes ont produit les mêmes effets chez les Egyptiens.

Le préjugé commun à tous les peuples ignorans, a été de croire que toute la nature étoit animée par des Esprits: nous avons vu, chap. 6, que cette persuasion subsiste encore d'un bout de l'univers à l'autre. C'est une Intelligence, disoient les Grecs, qui conduit le soleil, qui dirige son cours avec cette régularité qui nous étonne, qui par sa chaleur bienfaisante donne la vie à toute la nature; c'en est une autre qui préside à la mer, qui gouverne un élément tout-à-la-fois si utile & si redoutable, qui excite à son gré les vents & les tempêtes. C'est une Nymphé qui fournit les eaux d'une fontaine ou qui entretient le cours d'un fleuve: c'est à une Divinité que nous sommes redevables des fruits de la terre & des merveilles de la végétation. La matière seule est incapable de se mouvoir & de produire des opéra-

rions si admirables. Il est donc juste de rendre un culte à ces Génies bienfaisans, qui ne sont occupés qu'à pourvoir à nos besoins. Telle est l'origine du Polythéisme.

Or, parmi les phénomènes de la nature, en est-il un plus surprenant que l'industrie & les opérations des animaux? Pouvons-nous trouver mauvais que les Egyptiens en aient été frappés jusqu'à l'admiration? Avec tous les raisonnemens de la philosophie, sommes-nous venus à bout de concevoir que la matiere seule puisse être le principe de ces opérations admirables, & le peuple le croira-t-il jamais? On connoît déjà la prévention de presque toutes les Nations sur cet article: personne n'ignore la tendre amitié des Arabes pour leurs chevaux, avec lesquels ils vivent dans la plus étroite fraternité; l'opinion des Turcs qui pensent que l'aumône faite à un chien, est une œuvre très-méritoire pour l'autre vie; la croyance des Negres' qui sont persuadés que les singes sont une espèce d'hommes, & qu'ils s'abstiennent volontairement de parler, de peur qu'on ne les fasse travailler; le préjugé des Sauvages qui croient que les brutes ont une ame tout comme les hommes, le sentiment des Lapons qui regardent les animaux féroces comme des Génies, l'habitude des Bergers occupés à

nourrir & à conduire des animaux, ils conversent avec eux comme s'ils parloient à leurs semblables. On a vu des payfans effrayés, faire le signe de la croix & s'enfuir pour avoir oui parler un perroquet, persuadés que le Diable inspiroit cet animal. Enfin, l'on se souvient que le ridicule des opinions philosophiques sur l'ame des bêtes a donné lieu parmi nous à un amusement fort ingénieux, dont les Esprits simples auroient pû aisément être la dupe (a).

1. 6.

Ce que l'on n'a proposé que par plaisanterie & comme un pur jeu d'esprit, les Egyptiens le croyoient fort sérieusement. Ils n'avoient pas appris de Descartes, que les bêtes sont de simples machines; conséquemment ils les croyoient animées par un Génie (b). Voici à peu près comme ils raisoient. C'est sans doute une Intelligence bienfaisante, qui fait revenir exactement la hupe avec le souffle des vents étésiens, pour manger les vers & les insectes qui endommageroient nos moissons: c'en est une autre qui ramene chaque année l'ibis ou la cigogne, pour détruire les serpens & les reptiles dont nos campagnes seroient infestées: c'est un Génie obligeant

(a) Amusement philos. sur le langage des bêtes, par le P. Bougeant.

(b) Mœurs des Sauvages Américains, tome 1, pag. 361.

qui engage l'ichneumon à chercher les œufs du crocodile & à les casser, pour empêcher ce dangereux animal de multiplier : c'est un esprit supérieur, qui donne au chien une sagacité singulière & un attachement inviolable pour son maître. On ne sauroit assez remercier ces Dieux si officieux de tous les services qu'ils nous rendent.

Avec ces raisonnemens, est-il plus ridicule de voir un Egyptien prosterné religieusement aux pieds d'un barbet, que de voir un bel esprit grec immoler un taureau à la Nymphe d'un fleuve, ou le pieux Horace sacrifier gravement un chevreau à la fontaine de Blandusie ? Je soutiens que celui-ci est moins raisonnable que le premier : il y a plus de marques d'intelligence dans le manège d'un chien que dans le cours d'une fontaine. Rien n'est si risible que d'entendre Juvenal s'égayer aux dépens d'un peuple qui honore les chiens, tandis qu'il ne connoît point Diane ; comme si cette Divinité imaginaire eût été plus utile à un chasseur, qu'un limier de bon nez pour lancer le gibier, ou un fort lévrier pour le poursuivre. De quel front ose-t-il railler les Egyptiens sur leur respect pour les oiseaux, pendant qu'à Rome aussi-bien qu'en Grèce, on leur supposoit

l'esprit prophétique, & que les augures les consultoient sur les affaires d'état? folie pour folie, l'une vaut l'autre; en fait d'opinions & d'usages bizarres, les Romains n'avoient rien à reprocher à personne.

Toutes ces rêveries venoient évidemment de la même source, de la persuasion répandue chez tous les peuples, que des Esprits ou Intelligences faisoient mouvoir toute la nature, & du penchant naturel à leur rendre un culte pour les bienfaits que l'on croyoit en recevoir.

§. 8. Les Philosophes mêmes avoient subtilisé sur cette opinion populaire. Selon quelques-uns, les abeilles avoient une portion de l'Intelligence divine, tout comme les hommes & les autres animaux. Virgile nous étale ce dogme dans ces beaux vers :

*His quidam signis, atque hæc exempla secuti ;
Esse apibus partem divinæ mentis, & hæustus
Æthereos dixere : Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cælumque pro-
fundum :*

*Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne
ferarum,*

Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.

GEORG. l. 4, v. 219.

Les Egyptiens étoient-ils donc plus blâmables d'adorer l'Intelligence divine

dans les animaux, que les Romains d'encenser leurs Empereurs ?

Ce seroit ici le lieu d'examiner quelle relation les Egyptiens avoient imaginée entre telle divinité & tel animal, en vertu de laquelle l'un étoit le symbole de l'autre ; mais comme cette discussion dépend des principes qui seront établis dans le chapitre 10, on se trouve obligé de renvoyer cet examen au chapitre 11, §. 20. §. 9.

De ce que l'on vient de dire, on peut déjà tirer plusieurs conséquences. En supposant que les Dieux des Egyptiens, comme ceux des Grecs, étoient les Esprits moteurs de la nature, on comprend 1°. comment ils ont imaginé que plusieurs de ces Intelligences s'étoient logées dans les animaux utiles pour rendre service aux hommes, & comment la reconnaissance a engagé la multitude à rendre un culte à ces êtres bienfaisans. Malgré l'utilité des animaux, jamais les Egyptiens ne les auroient adorés, s'ils ne les avoient supposés intelligens. 2°. Par quelle raison la crainte les a portés à honorer les Esprits malfaisans qu'ils ont cru habiter dans les animaux nuisibles, tels que le crocodile, le loup, &c. 3°. Comment ils ont jugé ensuite que les ames des morts pouvoient aller occuper la même place que ces Génies §. 10.

prétendus, & résider comme eux dans les animaux. Ainsi le dogme de la Métempfycofe est né de la même source que le culte dont nous parlons. 4°. L'on conçoit encore pourquoi les différentes villes d'Égypte n'honoroient point le même animal. Le dogme des Génies, bons ou mauvais, avoit fans doute persuadé aux Egyptiens, comme aux Grecs & aux Romains, que chaque ville avoit son Dieu ou Génie tutélaire particulier, qu'il ne manquoit pas de se loger dans celui des animaux qu'on lui consacroit & dont chaque ville portoit le nom. Ainsi les Romains se forgerent une Déesse *Roma*; ceux d'Antium, une Déesse *Antée*; ceux d'Alabanda, un Dieu *Alabandus*, &c. conséquemment on devoit présumer qu'il y avoit souvent de la dissension entre ces Dieux locaux, tout comme il y avoit guerre entre les Dieux de Troye & d'Argos, entre ceux de Rome & de Carthage. De-là s'ensuit la coutume de tuer dans une ville les animaux que l'on adoroit dans une autre, les querelles & les combats occasionnés par cet acte d'hostilité, la haine héréditaire entre certaines villes pour ce sujet, &c. 5°. L'on comprend comment cette même croyance des Divinités locales, si analogue aux idées des peuples ignorans, a fait naître & per-

pétue chez les Negres le culte des Dieux fétiches, qui est le même que celui des Egyptiens, & la Métempfycofe, fans qu'il soit besoin que ceux-ci les ayent portés dans ces divers climats. Nous le verrons dans le chap. 14. 6°. Que si les Egyptiens ont adoré les oignons & les autres plantes, ce culte étoit relatif aussi-bien que celui des animaux, ils pensoient honorer par-là le Génie auquel ils étoient redevables de ces alimens; tout comme les Grecs ont honoré Cérès pour leur avoir donné du blé, & Bacchus, pour leur avoir procuré du vin. 7°. Que tous ces cultes bizarres n'ont point été absolument incompatibles avec la croyance d'un Dieu suprême, dont les Egyptiens paroissent avoir conservé l'idée, les uns sous le nom de *Phta*, les autres sous le nom de *Cneph*; puisque nous voyons Platon allier ensemble la connoissance d'un Dieu souverain & pere de ce monde, avec la foi des Dieux populaires ou des Intelligences du second ordre (a). C'étoit à la vérité une pitoyable philosophie, mais elle est bien plus pardonnable aux peuples de l'Egypte qu'au divin Platon.

Si l'on tient l'hypothèse contraire, si §. 11.
l'on suppose que les Dieux de l'Egypte

(a) Voyez ci-dessus, chap. 5, §. 3.

étoient originairement des hommes, tout devient inintelligible; il n'est pas surprenant qu'avec cette prévention les Mythologues n'ayent pas vu clair dans la Religion des Egyptiens. 1°. Jamais ils ne parviendront à nous montrer par quel enchaînement d'idées ces peuples ont passé de l'adoration des astres à celle des hommes, de celle-ci à la Métempfycofe, au culte des animaux & des plantes, & quelle relation il y avoit entre ces différentes erreurs. 2°. Jamais ils n'accorderont leur systême avec le texte de l'Ecriture. Nous avons remarqué (a) que le Sage, parlant des divers objets de l'idolâtrie, place en premier lieu les êtres naturels, ensuite leurs symboles; enfin les hommes & leurs images. Par cet ordre successif nous voyons que ce sont les Etres physiques ou les Génies maîtres de la nature qui ont été adorés d'abord, avant que l'on rendît un culte aux héros & à leurs statues. Que l'on ait métamorphosé en homme ou en animal, un Génie que l'on ne voyoit pas, cela n'est pas surprenant; mais que l'on eût peint des hommes sous la figure de bêtes, au lieu de les représenter dans leur état naturel, ce seroit une bizarrerie inconcevable. 3°. Jamais ces Mythologues ne seront d'accord avec eux-mêmes.

(b) Chap. 4, §. 2.

M. l'Abbé Banier observe après Hérodote (a), que les Egyptiens ne connoissoient point de héros ou de demi-Dieux; nouvelle preuve qu'ils n'ont pensé que fort tard à déifier des hommes & à confondre leurs Rois avec les Dieux, comme ils faisoient du temps de Diodore de Sicile (b). Ce n'est donc pas eux qui ont porté ce culte dans la Grèce. 4°. Quand même on auroit quelques Auteurs anciens à nous opposer, nous serons toujours en droit de nous en tenir au sentiment de Pythagore, de Platon, de Plutarque qui avoient voyagé en Egypte, & qui ont sans doute examiné la Religion de ce pays avec des yeux philosophes. Ils ont jugé qu'Isis, Osiris, Typhon & les autres Dieux Egyptiens étoient plutôt des Démons que des hommes; que leurs fables étoient à peu près les mêmes que celles des Géans & des Titans de la Grèce, & ils ont suivi en cela les opinions des vieux & anciens Théologiens (c). L'explication des fables par l'histoire est donc contraire à la plus saine antiquité. Nous le verrons plus en détail dans le chapitre suivant.

(a) Explication hist. des fables, tome 3, pag. 1.

(b) Voyez son texte, chap. suiv. §. 12.

(c) Plutarque, sur Isis & Osiris, n. 11 & 12.

CHAPITRE IX.

Sixième preuve ; l'aveu des Mythologues historiens ; la contradiction de leurs principes ; la foiblesse de leurs raisons.

§. 1. **P**OURRA-T-ON douter encore de la vérité du système que nous avons exposé sur l'origine du Polythéisme & sur le véritable objet de l'idolâtrie ancienne, s'il se trouve confirmé par les principes mêmes de ceux qui ont soutenu un sentiment différent ? M. l'Abbé Banier, malgré la persuasion où il étoit, que la plupart des fables sont fondées sur l'histoire, que le grand nombre des Dieux du Paganisme ont été des hommes, n'a pas laissé d'enseigner & de prouver que le Polythéisme a commencé par le culte des astres & des différentes parties de la nature. Il est difficile sans doute de concevoir comment il a pu accorder ces deux opinions ; nous montrerons bientôt qu'elles sont incompatibles : mais son aveu est important, l'on ne peut se dispenser de le rapporter & d'en suivre les conséquences.

§. 2. Il prouve d'abord très-solidement (a)

(a) Explication hist. des fables, l. 3, c. 3, tome 1, pag. 170.

par le témoignage des Auteurs sacrés & profanes, que l'idolâtrie a commencé par adorer le soleil & les astres; que ce culte a été non-seulement le plus ancien, mais encore le plus universel; qu'il se trouve également chez les peuples qui ont paru les premiers dans le monde, & chez les Nations récemment découvertes; enfin que cette Religion, que l'on nomme le *Sabisme*, a infecté presque le monde entier. » Du culte des astres, dit-il (a), on » passa à celui des choses matérielles, sur- » tout du ciel, des élémens, des fleuves & » des montagnes; enfin au culte des hom- » mes, que l'on plaça au rang des Dieux «.

Il montre ensuite par un détail exact (b), que l'on assigna une Divinité particulière à chacune des parties de la nature, que l'on divinisa toutes les passions & les affections de l'ame, les vertus & les vices, que l'on créa des Dieux pour tous les besoins de l'humanité, qu'outre ces personnages allégoriques dont le nombre est immense, on adora les hommes célèbres & même les animaux. On prie le lecteur de remarquer cette progression; c'est précisément la même que l'on a indiquée ci-devant: & il demeure pour constant que les hommes

(a) Explication hist. des fables, ch. 4, pag. 181.

(b) Ibid. pag. 183.

déifiés n'ont été que le dernier objet de l'idolâtrie. Ce sont les propres termes de M. l'Abbé Banier (a).

§. 3. Cela supposé, 1°. dès que l'on avoue qu'il y a eu un nombre immense de Divinités naturelles & allégoriques, qu'elles ont été les premières, que tous ces Dieux étoient connus avant que l'on s'avisât d'adorer des hommes, comment peut-on soutenir que le très-grand nombre des Dieux ont été des hommes, que *les Grecs n'avoient guères d'autres Dieux que des hommes déifiés (b)*. N'est-ce pas-là une contradiction palpable ?

2°. Lorsqu'on objecte à M. l'Abbé Banier qu'il y a dans les Poètes des choses qui ne peuvent s'entendre que d'une manière allégorique, qu'à tout moment ils prennent Jupiter pour l'air; Cérès, pour le blé ou pour le pain; Bacchus, pour le vin; Neptune, pour l'eau ou les poissons; que quand ils disent que l'océan est le pere des fleuves, que les Sirenes sont filles d'Acheloüs, ils font une allégorie évidente à la physique. » Je l'avoue, répond-t-il (c), » mais ce n'est pas-là l'ancien état des fables. Bacchus y est regardé comme un

(a) Explication hist. des fables, tome 1, l. 5, c. 2, pag. 412.

(b) *Ibid.*

(c) L. 1, c. 2, pag. 236

» Prince conquérant; Jupiter, comme un
 » Roi de Crète; Cérès, comme une Reine
 » de Sicile. Ce n'est que dans la suite qu'on
 » a attaché à ces fables anciennes, l'idée des
 » élémens & de toute la nature; ce qui
 » prouve seulement qu'il s'y est mêlé beau-
 » coup d'allégories, ce qu'on ne nie pas;
 » & c'est sans doute ce qui les rend si diffi-
 » ciles à expliquer, les Poëtes passant tout
 » d'un coup de l'histoire à la physique α.

Cette réponse paroît une nouvelle con-
 tradiction. Selon M. l'Abbé Banier & se- §. 4.
 lon la vérité, l'idolâtrie a commencé chez
 tous les peuples par le culte des astres &
 des différentes parties de la nature: donc
 le plus ancien état des fables a été une
 allégorie ou une allusion continuelle à la
 physique & aux phénomènes les plus com-
 muns. Le culte des hommes ou des héros
 n'est venu que long-temps après; par con-
 séquent le prétendu sens historique des an-
 ciennes fables est une imagination des sié-
 cles postérieurs. Ainsi l'ont pensé Cicéron
 & Plutarque, comme nous l'avons vu dans
 les chapitres précédens.

D'ailleurs nous devons en juger par les
 monumens. Le plus ancien état des fables
 dont nous ayons connoissance, se trouve
 dans les Poëtes, dans Homère & dans Hé-
 siode; nous ne voyons rien avant eux. Or

les fables, telles qu'ils nous les donnent; sont évidemment allégoriques; on le verra dans le commentaire sur Hésiode. C'est plusieurs siècles après eux qu'Euhémère & quelques autres ont cru voir dans les Dieux de purs hommes, & dans les fables, l'histoire ancienne de l'Égypte ou de la Grèce.

§. 3. Admettons néanmoins la supposition de M. l'Abbé Banier, quoique contradictoire à ses principes. Puisqu'il est arrivé un changement dans l'idolâtrie & dans le sens des fables, voyons comment il s'est fait chez les différens peuples.

Selon notre sçavant Mythologue, l'Égypte a été le berceau de l'idolâtrie. Osiris est le même que Misraïm, fils de Cham, le premier qui ait conduit une colonie sur les bords du Nil (a). Il fut adoré peu de temps après sa mort, avec Isis son épouse & Orus leur fils. Mais, comme on auroit été choqué de voir que l'on rendoit les honneurs divins à des personnes qui venoient de mourir, on publia apparemment que leurs âmes s'étoient réunies aux astres; on les prit dès-lors pour le soleil & la lune (b).

(a) Explication hist. des fables, tome 1, l. 6, c. 1, pag. 484.

(b) *Ibid.* Tome 1, l. 3, c. 4, pag. 182.

Il y auroit lieu de contester d'abord sur la prétendue identité d'Osiris avec le fils de Cham, dont les noms ni les exploits n'ont aucun rapport; sur la fantaisie de loger les ames des morts dans les astres, qui n'est certainement pas si ancienne; sur la destinée d'Orus, auquel on n'a pas daigné accorder une demeure aussi brillante qu'à son pere & à sa mere; mais passons là-dessus.

Voilà donc le premier chef de la colonie Egyptienne adoré peu de temps après sa mort; par conséquent son culte est aussi ancien que la Nation. Au lieu que chez les autres peuples, l'adoration des hommes a été le dernier période de l'idolâtrie, elle en a été le commencement chez les Egyptiens. Supposition contradictoire à ce que M. l'Abbé Banier a prouvé ailleurs, que chez les Egyptiens mêmes le culte des astres a été la premiere idolâtrie (a). Elle est démentie par les livres saints, qui au temps d'Abraham, c'est-à-dire, plus de 400 ans après le déluge, ne nous montrent encore en Egypte aucun vestige d'idolâtrie. Elle ne s'accorde point avec Hérodote, qui rapporte d'après les Egyptiens, que pendant 10340 ans aucun Dieu n'avoit paru en Egypte sous une forme hu-

(a) Explication hist. des fables, c. 5, pag. 173.

maine, & qu'un homme ne peut pas naître d'un Dieu, l. 2, n. 92. Enfin elle est contraire à la tradition des Egyptiens mêmes, qui regardoient le soleil, la lune & les élémens comme leurs premiers Dieux, & qui prétendoient que Menès ou Misraïm étoit le premier qui leur avoit appris à honorer les Dieux (a).

6. 7. Dans la Grèce, la révolution fut encore plus inconcevable. Cœlus, Rhéa, Jupiter, Vulcain, Neptune, avoient été de fameux personnages adorés à cause de leurs bienfaits; & tout-à-coup ils se trouvent confondus avec le ciel, la terre, l'air, le feu & l'eau, sans que nous puissions deviner la cause d'une métamorphose si singulière (b).

Point du tout, dira-t-on, cela s'est fait tout autrement. Les anciens Grecs adoroient les différentes parties de la nature, mais à l'arrivée des chefs de colonie venus d'Egypte ou de Phénicie, ils renoncèrent à ce culte ancien pour honorer des personnages étrangers & inconnus, auxquels ils donnerent les noms du ciel, de la terre, de l'air, des eaux, &c. l'un est-il plus aisé à comprendre que l'autre? Les peuples changent-ils donc si aisément & sans motifs, de mœurs & de religion? ou tom-

(a) Diodore, tome 1, l. 1, pag. 23, 25 & 133.

(b) Voyez le passage de M. Banier ci-dessus, p. 30.

bent-ils en délire de propos délibéré & comme il plaît au premier venu? nous reviendrons à cette question, chapitre 12.

Dans le système que l'on propose, rien de si simple que l'altération qui s'est faite dans le culte primitif; elle est arrivée de même par-tout & par les mêmes causes. De l'adoration du vrai Dieu, l'on a passé à celle des Intelligences, dont on croyoit la nature animée & auxquelles on en attribuoit les phénomènes. Ces effets physiques exprimés en ancien langage ou en style poétique, ont été entendus grossièrement dans la suite par les peuples ignorans & pris pour des actions humaines. Pour dire que le vin croît sur les hauteurs, on a dit que Bacchus naissoit de Sémélé; parce que le temps est souvent pluvieux d'un côté & ferein de l'autre, on a raconté que Jupiter se battoit avec Junon: si le soleil cause une chaleur excessive, c'est Apollon qui lance des traits meurtriers, &c. on est aisément parvenu à croire que ces divers personnages avoient été des hommes, parce qu'on leur attribuoit sur de simples équivoques les actions, les inclinations, les passions humaines.

Si au contraire l'on part du principe opposé, si l'on soutient que les premiers Dieux ont été des hommes, on met l'his-

toire & la fable dans une égale confusion ; la Mythologie n'est plus qu'un chaos, & jamais les plus habiles ne parviendront à le débrouiller.

§. 2. Examinons cependant les raisons ou plutôt les autorités par lesquelles M. l'Abbé Banier a prétendu prouver, *sans réplique*, la thèse fondamentale de son système : *que les Grecs n'avoient guères d'autres Dieux que des hommes déifiés*. Il en faut de bien positives pour appuyer une hypothèse qui se soutient si mal. On les tire des Auteurs grecs, des Latins & des Orientaux (a).

A la tête des premiers est Hérodote. » Les Perses, dit-il, n'ont ni statues, ni » temples, ni autels, & taxent de folie » ceux qui en ont : la raison en est, comme » je pense, parce qu'ils ne croient pas » comme les Grecs, que les Dieux soient » nés des hommes (b) α.

Diodore de Sicile, dans les premiers livres de sa bibliothèque, suppose par-tout que Saturne, Atlas, Jupiter & les autres Dieux principaux du Paganisme, ont été des hommes illustres ; il rapporte leur naissance, leur mort, &c.

Les Historiens, les Mythologues, les

(a) Diodore, tome 1, l. 5, c. 22 pag. 411.

(b) Hérodote, l. 2, n. 36.

Poëtes, à commencer par Homere & Hé-
sode, nous peignent les Dieux comme
des hommes; & il faut se souvenir qu'ils
n'ont fait que suivre les idées établies de
leur temps & rapporter la tradition com-
mune.

Les Philosophes mêmes, sur-tout les
Stoïciens & les Platoniciens ont distingué
deux espèces de Dieux; les Dieux naturels
& les Dieux animés: ils ont cru que l'on
avoit mis au nombre des derniers tous
ceux qui avoient inventé quelque chose
d'utile. Ce fut donc le sentiment unanime
de toute la Grèce, que les Dieux avoient
été des hommes.

Pour juger de la force de ces preuves, §. 103
il faut distinguer trois opinions différentes
sur la nature des Dieux. La première est
celle du peuple & du commun des Grecs,
qui pensoient, comme l'atteste Hérodote,
que tous les Dieux, ou presque tous, avoient
été des hommes. La seconde, celle des
Philosophes & des Sçavans, qui distinguent
entre les Dieux anciens & les Dieux nou-
veaux: ceux-là, qui sont les principaux
& en plus grand nombre, étoient, selon
eux, des êtres naturels; ceux-ci, des hom-
mes ou des héros divinifiés. La troisième,
est celle de quelques Ecrivains modernes,
qui prétendent qu'il n'y eut jamais aucun

homme qui ait été adoré comme un Dieu. Les autorités que l'on vient de citer, réfutent très-bien cette troisième opinion; mais elles ne prouvent pas la première, ni la thèse générale avancée par M. l'Abbé Banier, que *les Grecs n'avoient guères d'autres Dieux que des hommes déifiés*. On va le montrer en détail.

§. II. 1°. Hérodote n'a point suivi le préjugé populaire qui régnoit de son temps. On croyoit que les Dieux principaux avoient vécu dans la Thessalie & sur le Mont Olympe; ainsi le racontaient les Poëtes; Hérodote pensoit au contraire que ces personnages étoient venus d'Egypte, que les Egyptiens les avoient connus de tout temps (a), & il n'a infinué nulle part que ces Dieux anciens des Egyptiens eussent été des hommes.

En second lieu, Hérodote a distingué Hércule héros, d'avec Hercule Dieu ancien surnommé l'Olympien (b); il a donc admis deux sortes de Dieux aussi-bien que les Philosophes. S'il avoit été dans le sentiment qu'on lui attribue, est-il concevable que dans toute son histoire, il n'en eût dit que les deux mots que l'on a cités & qui ne prouvent rien?

(a) Hérodote, l. 2, n. 68.

(b) *Ibid.*

2°. Diodore de Sicile a parlé plus clairement; & l'on ne comprend pas comment M. l'Abbé Banier a pu s'appuyer du témoignage de cet historien. Il est certain d'abord que Diodore a distingué, comme les Philosophes, deux espèces de Divinités (a). » Les anciens, dit-il, ont laissé » à la postérité une distinction des Dieux » en deux classes; les uns, selon eux, sont » éternels & immortels, comme le soleil, » la lune & les autres astres: ils y joignent » les vents & tous les êtres qui tiennent de » leur nature. Ils croient que ceux-là ont » été de tout temps & qu'ils doivent toujours durer. Les Dieux de la seconde » classe sont nés sur la terre & ne sont parvenus aux titres & aux honneurs de la » Divinité, que par les biens qu'ils ont » faits aux hommes: tels sont Hercule, » Bacchus, Aristée & autres semblables α. Ce passage est formel.

Selon Diodore, les Egyptiens ont eu pour premiers Dieux, le soleil & la lune, sous les noms d'Osiris & d'Isis, & les autres élémens qu'ils ont divinifiés; & ils leur ont donné des noms propres dès la première institution de leur langue. Ils ont aussi ad-

(a) Fragment de Diodore dans Eusebe, *præp. Evang.* l. 2. Voyez Diodore, traduit par M. l'Abbé Terrasson, tome 2, pag. 337.

mis des Dieux terrestres, nés mortels, & ce sont quelques-uns de leurs Rois auxquels ils ont donné le même nom qu'aux Dieux (a). Il dit la même chose des Ethiopiens (b).

Enfin, Diodore a expliqué dans un sens allégorique plusieurs fables grecques, & les a rapportées aux phénomènes de la nature: celle de Minerve (c), celle de Prométhée (d), celle de Priape (e), celle du soleil & de Rhodé (f), celle de Cérès & de Jafius, & il insinue que les initiés aux mystères les entendoient toutes de même (g), à moins qu'il n'ait voulu se contredire grossièrement, a-t-il pû soutenir que le grand nombre des Dieux ont été des hommes ?

A la vérité, cet historien a rapporté les traditions des différens peuples, sur la naissance & sur les aventures des Dieux, mais il n'en a garanti ni adopté aucune, il n'a donné à aucune la préférence sur les autres. Il rapporte indifféremment ce que disoient les Egyptiens, les Ethiopiens, les Atlantes les Grecs, les Crétois, les Rhodiens,

(a) Diod. tome 1, l. 1, sect. 1, pag. 23, 25, 28.

(b) Page 348.

(c) Ibid. pag. 27.

(d) Page 38.

(e) Tome 2, pag. 136.

(f) Page 285.

(g) Page 275.

les Phrygiens ; mais il ne prend aucun parti sur ces narrations souvent contradictoires. C'est donc très-mal-à-propos qu'on l'accuse d'avoir pensé ou écrit, que tous ou presque tous les Dieux ont été des hommes.

Supposons néanmoins pour un moment, §. 162
qu'Hérodote & Diodore aient été dans cette opinion, il faudroit examiner leurs preuves & leurs raisons. Ce n'est point ici un fait dont ils puissent déposer comme témoins oculaires ; les Dieux & les fables étoient nés plus de 1500 ans avant le premier de ces historiens, & près de 2000 ans avant le second ; ils n'ont pu juger de la nature des anciens Dieux, que sur le récit des Poètes & des Mythologues : leur témoignage se réduiroit donc à la tradition commune. Or, c'est cette tradition même qu'il s'agit d'expliquer. Il seroit question de sçavoir s'ils en ont mieux pris le sens que les Philosophes qui ont vécu avant & après eux, comme Pythagore, Platon & les Stoïciens. Ceux-ci se sont inscrits en faux contre le préjugé vulgaire, & ils avoient sans doute examiné la matiere. La narration de deux historiens, contredite de leur temps même par les Philosophes, ne seroit pas une preuve bien convaincante. Mais encore une fois, Hérodote ni

Diodore n'ont pas parlé autrement que les Philosophes.

3°. Nous sommes dispensés de répondre à l'autorité de ceux-ci que M. l'Abbé Banier nous oppose; nous avons vu qu'ils contredifent hautement son système. Quant au récit des Poëtes, c'est le point même qui fait l'objet de la contestation, il s'agit d'en donner le véritable sens; & l'on se flatte d'en approcher de plus près que les Mythologues historiens.

§. 14. Passons aux Auteurs latins. L'on ne doit pas apporter en preuve ce qui est dit dans le troisiéme livre de Cicéron de la Nature des Dieux (a), » que le ciel est » presque tout peuplé du genre humain, » que ceux que l'on nomme les grands » Dieux avoient été des hommes «. C'est le langage d'un Académicien, qui objecte contre l'existence des Dieux, la tradition populaire. Cicéron en le faisant parler n'approuve point son opinion, puisqu'à la fin de ce même livre, il trouve plus probable le sentiment des Stoïciens.

Servius & Labeo, cités par M. l'Abbé Banier, nous attestent seulement qu'il y a eu des hommes devenus Dieux; mais ils ne disent point s'il y en a eu peu ou beaucoup, si ce sont les Dieux du premier ou

(a) N. 39 & 53.

du second ordre. Servius, loin d'enseigner que la plupart des Dieux ont été des hommes, observe au contraire que les anciens ont déifié les élémens, (*Æneid. l. 1, v. 44.*) que selon leur croyance il n'est aucun lieu qui n'ait eu son Génie particulier, (*Nullus locus sine genio, l. 5, v. 95.*) Que Jupiter est l'air; Junon, les nues; Cybèle, la terre; Neptune, la mer; Vulcain, le feu; Pluton, l'enfer; Janus, le Dieu du jour & de l'année; il explique par la physique la plupart de leurs fables. Ce sont-là cependant des Dieux principaux & des Dieux nouveaux. Pouvoit-il prendre les nymphes pour des femmes, après avoir lû dans Virgile, qu'elles sont la source des fleuves, *Nymphæ, genus omnibus undè est, (l. 8, v. 71.)* Si les nymphes sont des fontaines, que signifient toutes leurs aventures avec des Dieux ou avec des héros? Servius n'est donc rien moins que favorable au systême de M. l'Abbé Banier.

Selon Pline, les hommes ont partagé la Divinité en plusieurs parties, pour les honorer séparément selon leurs divers besoins (a). Il ne croyoit donc pas que ces Dieux particuliers fussent autant de personnages réels ou d'hommes qui eussent autrefois vécu.

(a) Hist. nat. l. 2, c. 7.

§. 25.

On prétend que Varron a été plus hardi (a); qu'au rapport de S. Augustin, il affuroit que dans les Ecrits des anciens, l'on auroit peine à trouver des Dieux qui n'eussent pas été des hommes. Mais il est difficile de concilier cette allégation avec ce qu'on lit dans S. Augustin, & avec ce qu'enseigne Varron lui-même. Selon S. Augustin (b), Varron s'est efforcé de prouver que la plûpart des Dieux étoient le ciel & la terre déguifés sous des noms différens; il a eu recours à la physique pour expliquer les fables. Nous en retrouvons la preuve dans le texte même de Varron (c).

» Les principaux Dieux, dit-il, ont été le
 » ciel & la terre; ils sont nommés par les
 » Egyptiens, Serapis & Isis; par les Phéni-
 » ciens, Taautés & Astarté; par les Latins,
 » Saturne & Ops. Ce sont-là les deux
 » grands Dieux, comme on l'apprend dans
 » les mysteres de Samothrace..... *Satur-*
 » *nus* vient de *Satu*, parce que le ciel est le
 » principe de toutes choses..... Le ciel
 » & la terre ont été ensuite appellés *Jupi-*
 » *ter* & *Junon*; le premier est pris pour
 » l'air, pour le vent, pour les nuées, pour
 » la pluie, pour le jour: c'est ce que signi-

(a) Banier, tome 1, pag. 414.

(b) *De Civ. Dei*, l. 7, c. 28 & c. 30.

(c) *De Lingua Latina*, l. 4, n. 10.

» fie son ancien nom *Diespiter*. Le Dieu
 » de la bonne foi, *Dius fidius*, est le même
 » que Castor; il est appelé *Sanctus* ou *San-*
 » *cus*, dans la langue des Sabins, & Her-
 » cule en Grec: Junon, Ops, Tellus, Cé-
 » rès, Proserpine, sont différens noms de
 » la terre; Proserpine vient de *Serpo*. La
 » lune a été nommée *Juno Lucina*, parce
 » que la lune dirige la naissance des enfans
 » & le temps de la grossesse; voilà pour-
 » quoi les femmes en travail invoquent
 » son secours, & lui consacroient autrefois
 » leurs fourcils α.

Il n'est pas question d'examiner si Var-
 ron a bien rencontré dans l'étymologie
 des noms des Dieux & dans l'identité des
 personnages; mais il est clair que cet Au-
 teur n'a point été dans le sentiment que M.
 l'Abbé Banier lui attribue, que ce n'est
 point l'autorité de Varron, qui a fait pen-
 ser à S. Augustin, que tous les Dieux
 avoient été des hommes. Non-seulement
 il a pris pour des êtres physiques les an-
 ciens Dieux, les Dieux Titans, Saturne,
 Ops, Rhea, Tellus, la lune; mais encore
 les Dieux nouveaux, Jupiter, Junon, Cé-
 rès, Proserpine, même les héros ou demi-
 Dieux, tels que Castor & Hercule. Son
 opinion est un des plus forts préjugés que

l'on puisse opposer aux Mythologues historiens; il est à présumer que M. l'Abbé Banier n'a pas pris la peine de le consulter, & qu'il l'a cité sur la foi de quelqu'Écrivain peu exact.

f. 16.

Vainement on chercheroit dans les Orientaux, des preuves plus positives de la thèse générale que nous examinons, *que les Grecs n'avoient guères d'autres Dieux que des hommes déifiés.* Les Écrivains Hébreux & Phéniciens, sont parfaitement d'accord avec les Grecs & les Latins. Nous avons vu le sentiment des Auteurs sacrés dans le chap. 4. Le traducteur grec de Sanchoniathon, cité par M. l'Abbé Banier, semble avoir copié le fragment de Diodore que nous avons rapporté plus haut. » Les anciens, dit-il, avoient deux
 » sortes de Dieux; les uns étoient immor-
 » tels, comme le soleil, la lune, les astres
 » & les élémens : les autres, mortels, c'est-
 » à-dire, les grands hommes, qui par leurs
 » belles actions ou par l'utilité qu'ils
 » avoient procurée au genre humain,
 » avoient mérité d'être mis au rang des
 » Dieux, & avoient, comme ceux qui
 » de leur nature étoient immortels, des
 » temples, des colonnes, un culte reli-
 » gieux, &c. « Il est difficile de concevoir

Comment les Mythologues, prévenus pour le sens historique des fables, peuvent s'autoriser de pareils passages.

Il est vrai que, selon le même traducteur, Sanchoniathon avoit fait dans son ouvrage l'histoire des anciens Princes qui avoient été mis au rang des Dieux, que *Taut* ou *Taaut*, avoit de même écrit l'histoire des anciens Dieux, que des Auteurs postérieurs avoient tournée en allégorie. Mais ou ces histoires étoient conformes à la doctrine, que ce traducteur vient d'enseigner lui-même, ou elles ne l'étoient pas; dans le premier cas, elles ne font rien contre nous. Dans le second, elles ne prouvent rien; puisque le traducteur ne les a pas suivies, il ne les a pas regardées comme fort authentiques.

M. l'Abbé Banier a cru devoir examiner dans un chapitre particulier, la fameuse *Histoire sacrée* d'Euhémère, où cet Auteur prétendoit que les plus anciens Dieux, Cœlus, Saturne, Jupiter & leur postérité, avoient été des hommes. L'examen finit par convenir que cette histoire porte tous les caractères d'un roman, que tous les anciens l'ont regardée comme une fable, & son auteur comme un athée. C'est le sentiment de Plutarque (a), &

(a) Sur Isis & Osiris, n. 11.

on l'a fait voir par des solides raisons dans une dissertation particulière, insérée dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions (a). Tous les Sçavans semblent s'accorder aujourd'hui à la rejeter, & n'en font plus aucun cas. Il seroit donc inutile d'entrer sur cet objet dans une plus longue discussion.

§. 19. Il reste cependant encore une difficulté là-dessus. Les Peres de l'Eglise & les plus anciens Apologistes de la Religion chrétienne, semblent avoir regardé comme authentique & vraie, l'histoire d'Euhémere; ils s'en servent pour démontrer aux Payens l'absurdité de leur Religion, qui n'avoit pour objet de son culte que des hommes mortels; ils ont rejeté les explications allégoriques des fables données par les Philosophes comme un subterfuge inventé après coup: ils ont donc cru comme Euhémere que tous les Dieux de la gentilité avoient été des hommes.

Pour répondre à cette objection, il suffit de remarquer qu'il étoit fort indifférent à nos Apologistes que l'histoire d'Euhémere fût vraie ou fausse: il leur suffisoit qu'elle fût conforme à la croyance commune du peuple & à la manière dont on entendoit vulgairement les fables. Ils

(a) Sur Isis & Osiris, tome 8, pag. 107.

attaquoient, non la Religion particuliere de quelques Philosophes, mais la Religion publique & les Dieux tels que le commun des Payens les adoroit. Or, à la vûe des infamies que l'on en publioit, ces Dieux pouvoient-ils être envisagés autrement que comme des hommes & des hommes très-vicieux? Peu importoit que les Sçavans en eussent une autre idée, leur sentiment étoit pour eux seuls. Dès qu'il se trouvoit un Ecrivain, tel qu'Euhémere, qui confirmoit par sa narration le préjugé populaire, les Peres avoient droit d'en tirer avantage & de l'objecter aux Payens comme un aveu tiré de leurs propres historiens. Ils n'étoient pas obligés de remonter à la premiere origine de l'idolâtrie sur laquelle les Payens eux-mêmes ne s'accordoient pas, ni d'examiner quelle avoit été la Religion des siècles passés; il suffisoit de montrer le ridicule de la Religion actuelle, de ce qu'on croyoit & de ce qu'on racontoit des Dieux tous les jours. Les allégories des Philosophes venoient trop tard, puisque l'erreur étoit universellement établie; elles étoient aussi trop subtiles pour que le peuple y pût rien comprendre. Les Peres ont eu raison de n'y point faire attention.

De toutes les preuves rassemblées par

M. l'Abbé Banier, il résulte seulement qu'il y a eu dans le Paganisme deux espèces de Divinités très-différentes, les êtres naturels & les héros déifiés; mais il ne s'ensuit nullement que ceux-ci aient été les plus anciens ni le plus grand nombre; il s'ensuit plutôt le contraire. Le culte des héros ne s'est introduit que fort tard, puisqu'il a commencé à Hercule, alors tous les grands Dieux étoient déjà connus & adorés. On verra qu'Hésiode a fait la même différence que les Historiens & les Philosophes entre ces deux espèces de personnages, que l'on ne peut les confondre sans faire violence à son texte & sans embrouiller toute la Mythologie.

§ 19. Aussi M. l'Abbé Banier semble avoir rétracté sa proposition trop générale. Il se borne à prouver dans la suite que les Dieux de toutes les Nations ont été des hommes, *si vous en exceptez*, dit-il, *les astres & les autres parties de l'univers qui furent déifiés* (a). Mais cette exception emporte au moins les trois quarts des Divinités payennes. On peut s'en convaincre par la lecture même de la Mythologie de M. l'Abbé Banier. Excepté les douze grands Dieux qu'il soutient constamment avoir été des hommes, la plupart des au-

(a) Sur Isis & Osiris, tome 1, l. 5, c. 3, pag. 424.

êtres sont évidemment des êtres naturels. Quand il parle des Divinités des eaux, dont la multitude est innombrable (a), il se trouve forcé de convenir que ce sont des personnages allégoriques. La plupart de ceux que l'on a placés dans les enfers ne sont pas plus réels. Malheureusement cet aveu renverse tout son système : car enfin les Poètes & les Mythologues ont parlé de ceux-ci tout comme des Dieux du ciel & de la terre, ils leur ont également attribué une naissance, une demeure, une famille, des aventures. Si donc tout cela n'est qu'allégorie, pourquoi n'en feroit-il pas de même des autres fables ? Le mélange bizarre d'histoire & de fictions que l'on y suppose, est un chaos & une imagination sans fondement. N'est-il pas plus simple de penser que toute la Mythologie est de même espèce ?

Nous verrons d'ailleurs que les êtres naturels déifiés, occupent presque toute la Théogonie d'Hésiode, que dans le petit nombre de héros dont parle le Poète à la fin de son ouvrage, il en est encore plusieurs dont l'existence est fort douteuse & qui paroissent des personnages entièrement fabuleux.

L'on sera surpris, sans doute, que des §. 207

(a) Sur Isis & Osiris, tome 2, l. 2, c. 1, pag. 280.

Mythologues aussi sçavans que ceux que nous sommes obligés de réfuter, ayent fondé leur système sur des preuves si foibles. Si on avoit pû en donner de meilleures, sûrement elles ne leur auroient pas échappé. On l'est encore davantage quand on voit la hauteur avec laquelle certains Sçavans ont traité ceux qui suivent l'opinion contraire: ils se plaignent de ce que le figurisme, quoiqu'éternellement en contradiction avec la logique & le sens commun, n'ait pu encore perdre aujourd'hui, dans ce siècle de raison, le vieux crédit dont il a joui durant tant de siècles. Malgré l'amertume de cette censure, on se flatte de montrer que ce figurisme aujourd'hui si décrié, est cependant la méthode à laquelle le sens commun & les contradictions des Mythologues historiens nous forcent de revenir: que pour le réconcilier avec la logique & la raison, il n'est question que d'en retrancher l'arbitraire & les abus, & que cette réforme n'est pas impossible. Telles sont les conséquences de notre système dont nous allons développer la suite; ce sera autant de nouvelles preuves pour tout lecteur judicieux & non prévenu.



 CHAPITRE X.

Première conséquence du système que l'on vient de prouver ; la plupart des fables sont des allégories ; nécessité de recourir au sens allégorique dans tous les systèmes ; quelles sont les allégories que l'on doit rejeter.

DES que l'on tient pour certain que les principales Divinités des Payens, sont les différentes parties de la nature personnifiées ou les Génies dont l'univers leur paroït animée, on ne peut plus prendre à la lettre les histoires que l'on a racontées des Dieux, les aventures qu'on leur attribue, la généalogie que l'on en a faite, les crimes dont on les suppose coupables. Les Philosophes qui en ont eu cette idée, comme nous l'avons fait voir, ont donc été forcés d'entendre dans un sens figuré les narrations des Poètes. Cicéron nous le fait observer, lorsqu'il dit que les Dieux nés de la physique & transformés en hommes dans la suite, ont donné lieu aux fables & aux superstitions. Platon en avoit jugé de même. Il dit qu'Hésiode, Homère & les autres Poètes, n'ont pas sçu mentir

§. 1.

avec décence, qu'ils ont représenté les Dieux & les héros tels qu'ils n'ont jamais été. Il leur reproche non-seulement les fables de Cœlus, de Saturne, de Jupiter, les combats de Géans, la guerre que les Dieux & les héros ont faite à leurs plus proches parens, les folies de Jupiter & de Junon ; mais encore ce qu'ils racontent de la fureur d'Achille, des bassesses de Priam, des brigandages de Thésée & de Pirithoüs : il assure que l'on ne doit point croire tout cela ; il défend de proposer à la jeunesse toutes ces narrations, soit qu'on les regarde comme des histoires ou comme des allégories, parce que les jeunes gens ne sont pas capables de faire cette distinction. *De Republ. l. 2 & 3.* Il est aisé de voir par-là de quel œil Platon les envisageoit lui-même.

Strabon, l'un des plus judicieux auteurs de l'antiquité, enseigne assez clairement que les fables des Dieux nous apprennent sous des expressions mystérieuses, ce que les anciens pensoient des choses naturelles ; *l. 10, pag. 456 (a)*. Mais il est nécessaire d'ajouter que tout ce qu'il y a eu d'hommes sensés chez les Grecs, ont pensé sur ce sujet comme les Philosophes : que si l'on n'admet cette supposition, l'on ne

(a) De la Nat. des Dieux, l. 2, n. 70.

peut rien concevoir au langage des Poëtes ni à la maniere dont ils ont parlé des Dieux sur le théâtre d'Athènes, en présence du peuple le plus éclairé & en même temps le plus superstitieux qu'il y eut alors.

Voici comme Euripide fait raisonner Iphigénie en Tauride, acte 2, sur la prétendue cruauté de Diane (a). » Cette » Déesse écarte de ses autels les profanes » dont les mains impures sont souillées » d'un meurtre. & je croirai qu'elle » prend plaisir à voir couler le sang des » victimes humaines? Non, la Déesse n'a » point puisé dans le sein de Latone, une » si aveugle inhumanité. Il n'est pas même » croyable que le festin horrible de Tantalé ait pû plaire aux Dieux. Les sauvages habitans de ces climats, parce qu'ils aiment le carnage, ont attribué à la Divinité leur barbare inclination. J'en justifie les Dieux & je ne puis penser qu'aucun d'eux soit coupable d'un crime «.

Dans la tragédie d'Ion, ce jeune homme harangue ainsi Apollon sur les amours, acte 1 (b). » A quel dessein séduire des beautés mortelles & abandonner leurs enfans au trépas? songez qu'étant Dieu,

(a) Théâtre des Grecs, tome 3, page 25.

(b) Ibid. tome 5, page 136.

vous devez des exemples de vertu. S'il
 est des méchans parmi nous, vous les
 punissez : sied-t-il donc aux législateurs
 de violer les Loix ? si cela étoit, ce que
 je n'ose croire, les mortels vous puni-
 roient à leur tour, & vos temples seroient
 bientôt déserts. Car enfin si vous suc-
 combez à d'indignes passions, il ne faut
 plus accuser les hommes, c'est à vous
 qu'il faut s'en prendre. Ils ne sont plus
 que les imitateurs de vos vices, vous êtes
 leurs maîtres α.

Dans les Troyennes, acte 4, lorsque
 Hélène rejette sur Vénus sa fuite avec Pa-
 ris, Hécube lui répond : (a) vous cessez de
 rendre les Divinités complices de vos
 crimes, ou plutôt de les avilir pour vous
 justifier. Vous ne trouverez nulle créan-
 ce dans les esprits sensés. Quelle folie de
 croire que Vénus ait quitté le ciel pour
 accompagner Paris & pour favoriser
 un ravisseur ? hé, ne pouvoit-elle pas,
 sans sortir du séjour céleste, enlever Hé-
 lène avec toute sa Cour & son Palais ?
 c'est le fol amour de Paris, c'est votre
 propre foiblesse qui vous a tenu lieu
 de Vénus, tout devient divinité pour les
 coupables mortels α.

Dans Hercule furieux, acte 5, lorsque

(a) Théâtre des Grecs, tome 4, pag. 525.

Thésée veut consoler ce héros par l'exemple des infortunes & des crimes des Dieux, Hercule lui répond (a) : » Les
 » exemples des Dieux sont étrangers à
 » mon infortune. Non, je ne les crois
 » point capables des forfaits qu'on leur
 » impute. Jamais je ne compris qu'un
 » Dieu pût être le souverain d'une autre
 » Divinité. Un Dieu véritablement Dieu
 » n'a besoin de personne. Laissons-là les
 » fables ridicules que nous débitent les
 » Poètes α.

Des Ecrivains qui avoient de si saines idées touchant la Divinité, des peuples qui écoutoient avec admiration toutes ces belles maximes, ont-ils pu attribuer aux Dieux des folies & des crimes autrement que dans un sens allégorique ?

Personne n'ignore les railleries sanglantes qu'Aristophane a fait des Dieux dans son *Plutus* & ailleurs ? Il n'est pas étonnant que cette hardiesse ait embarrassé les sçavans. Comment concilier ces jeux profanes avec le respect des Payens pour leurs Dieux, cette censure amère des fables avec leur attachement pour une Religion dont ces fables étoient l'unique fondement, la licence qu'ils accordoient aux

(a) Théâtre des Grecs, tome 5, pag. 201.

Poètes avec la sévérité qu'ils exerçoient envers les Philosophes ?

§. 4. En vain, pour expliquer cette bizarrerie, l'on dira comme le P. Brumoy (a), qu'il y avoit chez les Grecs deux sortes de Religion, une Religion poétique & une Religion réelle, la première pour le théâtre, la seconde pour la pratique, une mythologie pour la poésie, & une théologie pour l'usage, des fables en un mot, & un culte tout différent d'elles, quoique fondé sur elles. C'est reculer la difficulté, & non pas la résoudre. Comment ces deux espèces de Religion ont-elles pu s'établir & subsister ensemble ?

Dans le système des Mythologues historiens, on ne le concevra jamais. Si Jupiter, Apollon, Mercure, ont été des hommes, ou ils sont réellement coupables des crimes & des folies qu'on leur attribue, ou ils ne le sont pas. S'ils le sont, comment a-t-on pu se résoudre à les adorer ? n'y avoit-il point d'hommes vertueux sur la terre, plus dignes que ces fameux scélérats de l'encens des mortels ? ou le respect pour la vertu s'étoit-il éteint tout-à-coup dans tous les cœurs ? s'ils ne le sont pas, comment cette mythologie poétique & ridicule a-t-elle pu s'introduire contre la vérité de l'histoi-

(a) Théâtre des Grecs, tome 6, pag. 302.

re, malgré le penchant qu'ont tous les hommes à ne respecter que la vertu dans des morts dont ils n'ont plus rien à craindre ?

Dans la supposition d'une mythologie allégorique, tout se conçoit. 1°. En prenant pour des Dieux les prétendus Génies, souverains de la nature, leurs opérations exprimées en style poétique ou en vieux langage, paroissent être des actions humaines; il n'est donc pas étonnant qu'on leur ait attribué sur de pures équivoques les vices & les passions des hommes. Il est possible que sur ce fondement l'on ait cru vicieux les Génies que l'on avoit adorés de tout temps; mais il ne l'est pas que l'on ait placé dans le ciel des hommes que l'on sçavoit avoir été des malfaiteurs, ni qu'on leur ait attribué l'empire sur toute la nature.

2°. Dès que l'on a supposé que ces Génies, quoique vicieux & méchants, étoient cependant les maîtres de l'univers, les arbitres du sort des hommes; leurs mauvaises inclinations n'ont pû empêcher le peuple de leur rendre un culte; au contraire, ils n'en paroissent que plus redoutables. Les hommes naturellement timides ont plus de crainte pour les méchants que de reconnaissance pour les bons: nous avons

vû que plusieurs Nations barbares rendent un culte religieux aux Esprits malfaisans dont ils croyent être infestés. L'on a donc pu attribuer des crimes aux Dieux, sans préjudice des honneurs intéressés que l'on étoit accoutumé de leur prodiguer. Les Poëtes ont pu se donner carrière, accuser ou louer, condamner ou justifier les Dieux sur le théâtre, sans que l'encens cessât de fumer dans les temples, sans que la Religion publique & pratique en fût affoiblie. Un fol amour pour le merveilleux faisoit imaginer les fables, un reste de bon sens & de respect pour la Divinité les faisoit mépriser ensuite & tourner en ridicule, sans que le culte extérieur y perdît rien.

3°. Si au contraire un Philosophe étoit soupçonné de ne pas croire à cette multitude de Génies qui étoient l'objet de l'adoration publique, on le regardoit comme un Athée qui sapoit la Religion dans ses fondemens. Ainsi, tandis que les Athéniens rioient des plaisanteries outrées d'Aristophane, ils condamnoient Socrate à boire la ciguë (a), ils chassoient Stilpon pour avoir dit que la Minerve de Phidias n'étoit

(a) A dieu ne plaise que l'on prétende justifier les Athéniens de la mort de Socrate ou insinuer qu'ils agissent conséquemment. La condamnation de ce grand homme, fut l'ouvrage d'une cabale odieuse qui saisit le plus léger prétexte pour satisfaire sa haine.

pas une Divinité, ils exiloient Aristote pour avoir enseigné que le soleil étoit toute autre chose qu'Apollon monté sur un quadrigé. C'est donc avec raison que le P. Brumoy a conclu de cette contradiction apparente, qu'il falloit nécessairement supposer que les Grecs entendoient la plupart des fables dans un sens allégorique; & nous verrons que celles d'Hésiode ne sçauroient être entendues autrement.

Si quelqu'un vouloit se révolter au seul nom d'allégorie, on le prieroit de faire attention que dans tous les systêmes on est contraint d'y avoir recours. Les Sçavans les plus prévenus en faveur du sens historique des fables conviennent cependant que le grand nombre des circonstances est allégorique, & ils se servent de cette clef pour les expliquer. Il n'est donc question que du plus au moins, & de sçavoir si le fond de la mythologie n'est pas de même genre que les circonstances. Il est à présumer que tout est de même goût; & l'on espère d'en convaincre le lecteur par les remarques sur les Poëmes d'Hésiode.

Nous bornerons-nous donc à répéter les froides allégories dont les Philosophes grecs se sont servis autrefois pour cacher le ridicule des fables; à copier Héraclide de Pont, Zénon, Cléanthes, Chrysippe, Plu-

tarque, Porphyre, Macrobe chez les Latins, & parmi les modernes, Noël le Comte, le chancelier Bacon, & quelques autres. Ce seroit un travail bien mal employé. Les Sçavans ont rejetté avec raison toutes ces explications subtiles, & déjà l'Académicien Cotta s'en moquoit dans Cicéron (a). C'étoit des allusions trop ingénieuses & trop étudiées, au-dessus de la capacité de ceux auxquels on les attribuoit. N'est-ce pas une imagination ridicule de prétendre que sous l'enveloppe des fables, les Poëtes avoient voulu cacher les plus profonds secrets de la physique, de l'histoire naturelle ou des arts? comme si ces Poëtes avoient été de grands Philosophes, d'habiles Naturalistes, ou des Artistes fameux. C'étoit les regarder comme inventeurs, & non comme historiens des fables, c'étoit supposer déjà connus des secrets qui n'ont été découverts que plusieurs siècles après. Rien n'a tant contribué à décréditer le systême des allégories, quoique le mieux établi dans le fond; dès qu'une fois il a paru ridicule, on ne s'est plus donné la peine de l'examiner.

§. 8. Loin de tomber ici dans cette erreur, l'on part du principe opposé. Au lieu d'at-

(a) De la Nat. des Dieux, l. 3, n. 62.

tribuer les fables à la science sublime des Poëtes, on les attribua à la profonde ignorance des peuples : on ne les regarde point comme des myſteres ingénieufement déguifés, mais comme des vérités ſimples & triviales entendues groſſièrement. Cela doit paroître fort différent. Je ne crains point que l'on m'accuſe d'avoir prêté trop d'eſprit aux Grecs des premiers temps ; on me blâmeroit plutôt de les avoir ſuppoſés trop ſtupides. Heureuſement l'exemple des Sauvages & des Idolâtres modernes eſt une bonne apologie contre ce reproche.

Comme nous n'avons aucun intérêt à §. 74
déguiſer les torts des anciens allégoriſtes, nous n'héſiterons pas d'en faire l'énumération, & d'enchéris encore, ſ'il ſe peut, ſur les reproches des Mythologues hiftoriens.

1°. L'on n'a pas diſtingué aſſez ſoigneuſement, comme l'a fait Cicéron, les Dieux physiques ou identifiés, avec les différentes parties de la nature, tels que Jupiter, Vulcain, Neptune, d'avec les êtres purement moraux, comme Mars, Vénus, Néméſis, la Peur, la Concorde, &c. les premiers ont été imaginés par le peuple, par les hommes les plus groſſiers ; ce ſont les Génies adorés par les Sauvages, les Titans des Grecs. Les ſeconds furent créés par

les Poètes & sont moins anciens. 2°. Faut de cette distinction, les Mythologues ne se sont pas accordés dans l'idée qu'ils ont eue des différens personnages : ils prennent Jupiter, tantôt pour l'air le plus pur, tantôt pour la lumière du ciel ou le soleil, tantôt pour la planète de ce nom; Neptune est quelquefois la mer, d'autre fois l'eau élémentaire ou la nature humide. 3°. Ils se sont encore moins accordés sur les allégories ou sur le sens de chaque fable, parce qu'ils n'ont pas remonté à la source qui y a donné lieu. Ils ne se sont pas mis à la place des peuples grossiers chez lesquels elles ont pris naissance; n'étant dirigés par aucune règle, chacun y a trouvé ce qui lui a plu. Rien n'étoit donc plus aisé que de rendre leur système ridicule: c'étoit le meilleur moyen de le faire oublier; nous craignons bien moins de donner dans le faux, que d'apprêter à rire à nos dépens.

§. 10. Mais si l'on examine sans prévention la Mythologie historique, y trouvera-t-on moins d'inconséquences & d'idées arbitraires? J'en appelle à l'équité des lecteurs. D'abord on multiplie les personnages selon le besoin & à discrétion. Les uns admettent trois Jupiter, les autres cinq, les autres en plus grand nombre: on distingue celui de Crète, celui d'Argos, celui de

Phénicie, celui d'Égypte, celui des pays atlantiques; il en est de même des autres Dieux. 2°. Sans faire réflexion aux mœurs des siècles barbares, où les peuples n'avoient ni la pensée, ni la hardiesse, ni les moyens de sortir de chez eux, l'on fait voyager Bacchus depuis l'Égypte jusqu'aux Indes, Pluton en Espagne, Saturne en Italie, Hercule au fond de l'Afrique, & l'on attribue des conquêtes brillantes à de prétendus Rois, qui devoient être à peu près aussi puissans que les chefs des Hurons ou des Esquimaux. Quand ceux-ci auront fondé un puissant empire dans leurs forêts, nous pourrons ajoûter foi à celui de Saturne ou de Jupiter. 3°. Entre différentes traditions historiques également autorisées, ou plutôt également fabuleuses; on choisit celle qui s'accorde le mieux au système que l'on a cru devoir suivre, sans tenir aucun compte des témoignages contradictoires. 4°. Après avoir d'abord tourné en ridicule les allégories, on est tôt ou tard forcé d'y revenir; on s'en sert pour expliquer les circonstances des fables auxquelles on ne peut pas donner un sens historique, & l'on fait ainsi des deux systèmes un mélange arbitraire. 5°. En rejetant le figurisme comme un système commode où l'on trouve tout ce qu'on veut, l'on a recours

à un expédient qui ne l'est pas moins, aux langues orientales dont on se sert sans règle & sans mesure, & l'on y trouve aussi tout ce qu'on juge à propos. 6°. Après ces bizarreries, l'on triomphe sur les inconféquences du système allégorique. S'il faut absolument dévorer des absurdités, comptons de quel côté il y en a le plus. Fussent-elles égales de part & d'autre, il faudroit en revenir aux preuves directes pour se déterminer, & sur cet article les allégoristes ne redouteront jamais le parallele.

§. 110.

Faisons mieux, retranchons du figurisme ce qu'il y a d'arbitraire & de ridicule; que pourra-t-on encore lui opposer? Après en avoir prouvé la nécessité, on le réduit ici à des bornes fort étroites; à la physique; telle qu'un peuple grossier, ignorant, barbare, est capable de la concevoir & de l'exprimer, & aux équivoques de l'ancien grec. Les fables des Dieux sont l'histoire naturelle de l'univers, les fables des héros sont l'histoire naturelle de la Grèce, on le verra plus en détail dans le chapitre suivant. Il ne dépend pas de nous de prêter au peuple des idées de physique dont il n'est pas capable, ni de changer la description que nous font de la Grèce les Géographes & les Historiens. Si donc on montre que toutes les fables se bornent à ces deux

objets, nous accusera-t-on encore de donner des explications arbitraires ?

Ce qu'il y a de singulier, c'est que le Clerc, pour prouver le sens historique des fables, a voulu tirer avantage des allégories inventées par les Ecrivains grecs des derniers siècles. » Les Philosophes, dit-il, » ne pouvant digérer ce que les anciens » avoient écrit d'indécent & d'absurde sur » le chapitre des Dieux, ont eu recours à » des allégories, ont employé un style » plus convenable à la Majesté Divine, & » ont ainsi donné lieu aux Ecrivains postérieurs de corrompre l'ancienne histoire. » Mais si on veut y réfléchir attentivement, continue-t-il, on verra que ç'a été » la croyance commune & très-ancienne » de la Grèce, d'attribuer aux Dieux les » passions, les vices, les misères de l'humanité. Si les anciens avoient pensé autrement, quelle raison auroit-on pu avoir » d'imaginer tout cela, & auroit-on osé le » dire à ceux qui auroient eu des opinions » plus saines sur la Divinité? Au contraire » les Philosophes ont été engagés par un » motif de Religion & de bon sens à corriger ces vieilles erreurs, & tout le monde » a dû applaudir à cette réforme. Or les » anciens n'ont attribué les vices de l'hu-

manité aux Dieux, que parce que ceux-ci ont été des hommes (a) α.

§. 13.

On ne peut disconvenir que l'opinion qui attribuoit aux Dieux les vices de l'humanité, ne fût très-ancienne dans la Grèce, mais on soutient qu'elle avoit été précédée par une croyance plus raisonnable : que cette erreur ne vient point de ce que les Dieux avoient été des hommes, mais de ce que les Grecs avoient dégradé la Divinité en l'attribuant à de prétendus Génies répandus dans toute la nature, & avoient pris dans un sens grossier ce que l'on disoit de leurs opérations. Le Clerc auroit dû sentir cette raison mieux qu'un autre, lui qui a souvent rapporté les circonstances des fables aux phénomènes de la nature. C'est donc en vain qu'il insiste sur les vieilles absurdités racontées par les Poètes ; jamais il ne nous persuadera que les Grecs se soient avisés de propos délibéré & sans raison, de révéler comme Dieu souverain un homme aussi méchant que leur Jupiter, fils dénaturé, mari infidèle, frere incestueux, maître injuste, fantasque, colere, libertin, vindicatif, & qui n'a jamais fait que du mal. Si les Grecs ont vécu sous la domination d'un tel monstre, il a dû être détesté

(a) Notes de le Clerc sur la Théogonie, p. 922.

de ses fujets, & l'on a dû regarder la mort comme la plus heureufe délivrance. Dès fujets opprimés penferent-ils jamais à consacrer la mémoire d'un tyran? Avant que d'adorer de tels hommes, ou les Grecs avoient déjà l'idée d'une Divinité, ou ils ne l'avoient pas. S'ils l'avoient, comment a-t-elle pu s'altérer au point qu'on l'ait attribuée, non-seulement à des hommes recommandables par leurs vertus & par leurs bienfaits, mais à des Rois méchans & vicieux? S'ils ne l'avoient pas, outre la fauffeté de cette supposition, qui est-ce qui leur en a donné cette opinion bizarre, dont on ne voit point d'exemple chez les peuples les plus sauvages?

Voilà la difficulté à laquelle le système des Mythologues historiens ne satisfait point, mais qui n'a pas lieu dans l'hypothèse contraire. Dès que les Grecs ont pris pour des Dieux les Génies auxquels ils attribuoient les phénomènes de la nature, leur ignorance & les équivoques du langage ont aisément donné lieu aux fables les plus absurdes & aux superstitions les plus grossières. Cette révolution n'est pas arrivée tout-à-coup, mais insensiblement, & par des causes dont nous voyons encore tous les jours les effets. Le mal s'est répandu de même chez toutes les nations,

§. 14.

& a gagné de l'un des bouts de l'univers à l'autre.

§. 15. Que les Philosophes n'ayent pu y remédier, cela n'est pas surprenant; il étoit trop enraciné, & l'on en avoit oublié la source. Plus ils ont mis d'esprit & de subtilité dans leurs explications des fables, moins elles étoient propres à éclairer & à détromper le peuple. En rejetant l'opinion vulgaire, ils ne sçavoient quelle croyance y substituer; jamais il n'ont pu convenir entr'eux d'un même systême. Cicéron qui les avoit lûs tous, n'en trouvoit pas moins obscure la question de l'existence & de la nature des Dieux. Après avoir pesé les raisons de toutes les sectes, il panche pour le sentiment des Stoïciens qui défiøient toute la nature, mais sans être pleinement convaincu. Il falloit un maître plus habile & plus puissant que les Philosophes pour détromper le monde, & ramener enfin à la vérité, les nations les plus barbares.



 CHAPITRE XI.

Seconde conséquence ; les principales sources des fables sont une explication grossière des phénomènes de la nature, les équivoques du langage, l'abus du style poétique.

IL est donc inutile désormais de chercher dans l'Histoire la généalogie des Dieux & des Héros de la Grèce, l'origine des fables que l'on en a publiées & des monstres dont les Poètes nous font la peinture ; tout cela n'est fondé que sur une physique grossière & sur des équivoques de langage. Les fables des Dieux, on le répète, sont la cosmogonie ou l'histoire naturelle de l'univers, telle que les Grecs la concevoient dans les siècles d'ignorance ; c'est le récit des phénomènes les plus communs, selon le style d'un peuple encore barbare, qui commence seulement à réfléchir sur les objets dont il est environné, & que les Poètes ont sçu ennoblir par l'harmonie de leurs vers. Les fables des Héros sont l'histoire naturelle particulière de la Grèce & des environs, des topographies très-peu exactes & entendues à contre-sens,

§. 1.

Les fleuves, les montagnes, les rochers ; les fontaines, les torrens, les gouffres, les écueils, sont devenus des Rois, des Héros, des Nymphes ou des Monstres dans l'imagination des Grecs ignorans : les travaux que les premiers Colons ont été obligés d'entreprendre pour rendre leur pays habitable, sont pompeusement décrits comme autant d'exploits de guerriers & de conquérans ; enfin, les changemens arrivés dans le culte public sont dépeints sous le nom de combats entre les anciens Dieux & les nouveaux. Tel est en abrégé tout le fond de l'ancienne Mythologie.

J. 2. M. l'Abbé Banier rapporte l'origine des fables à plusieurs autres causes ; mais si l'on y veut faire attention, la plupart ne sont que des causes éloignées, comme la vanité des peuples, la fausse éloquence des Poëtes & des Orateurs, le défaut de lettres & de monumens. Il y en a même quelques-unes dont on peut contester l'influence, & qui ne sçauroient avoir lieu que dans son systême. Presque toutes les autres peuvent se réduire aux deux sources que l'on vient d'indiquer ; avec cette clef on peut expliquer aisément toutes les fables. Avant que de le montrer en détail par les remarques sur Hésiode, il est nécessaire de poser les principes généraux sur lesquels ces

remarques font appuyées , & de montrer que plusieurs Scavans modernes ont pensé comme nous sur ce sujet. •

On ne doit point envisager les fables §. 3. comme des visions d'un esprit en délire , ou simplement comme les jeux d'une imagination qui cherche à s'égayer. C'est le peuple qui en est le premier auteur ; les Poëtes n'ont fait que les augmenter & les embellir. Si le fond des fables est l'histoire défigurée par des circonstances ridicules , le peuple n'est pas capable de l'avoir fait à dessein ; cela est donc arrivé par une erreur fortuite , & il faut en indiquer l'origine. Or de toutes les sources que l'on peut assigner des erreurs populaires , l'ignorance des causes naturelles & les équivoques du langage , ne sont-elles pas les plus communes & les plus fécondes ? Quand donc le fond des fables seroit historique , il faudroit encore revenir à notre système pour en expliquer les circonstances.

La vanité , il est vrai , est entrée pour §. 4. beaucoup dans la composition des fables Grecques , sur-tout des fables Héroïques. Les Grecs vouloient tous descendre des Héros , & ceux-ci étoient enfans des Dieux. Pour se perdre dans l'obscurité des temps anciens , il fallut multiplier les personna-

ges & étendre les généalogies. On sup-
 posa que les rivières, les montagnes, les
 rochers, les campagnes avoient pris leurs
 noms des Héros qui les avoient habitées : la
 même prévention a régné long-temps par-
 mi nous. Ainsi la topographie de la Grèce,
 l'étymologie des noms de lieu furent les
 titres de la généalogie des Héros, & les
 monumens de leurs aventures.

§. 5. D'un côté, les noms des Dieux qui dé-
 signoient les Etres naturels, de l'autre les
 noms des lieux donnés à des Héros, four-
 nirent aux Poètes un fond inépuisable de
 fictions; en y ajoutant les Etres moraux
 personnifiés, en se jouant continuellement
 sur les équivoques de ces termes anciens,
 ils bâtirent leur Mythologie, édifice monf-
 trueux dans son assemblage, & qui s'est
 accru dans la suite du temps, mais dont
 toutes les parties sont formées sur le même
 plan. Il est donc absolument nécessaire de
 remonter à la signification primitive de
 ces termes pour en démêler les équivo-
 ques, & retrouver les matériaux dont les
 Poètes ont abusé : plusieurs Sçavans que je
 prens volontiers pour maîtres l'ont senti
 avant moi.

§. 6. L'Auteur du Traité de la Formation mé-
 chanique des langues, est persuadé que les
 anciens noms des Dieux mal entendus,

» pris dans un sens équivoque , altérés dans
 » la prononciation , ou rapportés par les
 » Grecs (peuple menteur & ignorant en
 » histoire étrangere) à certains mots de
 » leur langue assez semblable pour le son ,
 » leur ont donné lieu de débiter sur les
 » histoires anciennes , mille circonstances
 » fausses & ridicules , mille contes puéri-
 » les , métamorphoses & fables de toute
 » espèce ; ce qui a donné naissance à la
 » *Mythologie* , c'est-à-dire , à la chose du
 » monde la plus absurde & la plus dénuée
 » de liaison , si on n'y porte le flambeau
 » de l'étymologie (a) «. Mais il paroît
 qu'en suivant ce principe on peut aller
 plus loin.

Quand on dit que l'obscurité & les équi- 5. 74
 voques de l'ancien langage sont la source
 la plus féconde des fables , & des absur-
 dités de la *Mythologie* , l'on n'entend pas
 seulement parler des langues orientales ,
 mais du Grec même : on soutient que les
 Grecs des siècles postérieurs ne compre-
 noient plus le vieux langage de leurs ayeux ;
 lors même qu'ils l'entendoient , ils se sont
 attachés de propos délibéré au sens des
 noms qui pouvoit prêter davantage à l'i-
 magination & aux fables. La premiere de
 ces deux assertions est fondée sur le té-

(a) Tome 1, n. 25, pag. 82.

moignage de Platon. Dans le Cratyle , Socrate dit que les noms $\Delta α λ μ ο ν$ & $Η ρ ω ς$ viennent de l'ancien Grec , que les noms des Dieux ont changé , que l'on a ôté ou ajouté des lettres à plusieurs , & altéré la prononciation. Voilà pourquoi M. Freret juge qu'il faut absolument chercher le nom des anciennes Divinités dans le vieux Grec d'Hésychius (a). C'est la méthode que nous avons constamment suivie. Comme ce point est de conséquence , il faut nous y arrêter quelques momens.

§. 8. 1°. Lorsque les Grecs donnerent des noms aux différentes parties de la nature , leur langue n'avoit pas encore acquis la construction régulière qu'elle reçut dans la suite ; le vieux Grec étoit un langage barbare. L'on n'observoit point alors la méthode qui a été suivie depuis pour les déclinaisons des noms , pour les conjugaisons des verbes , pour la dérivation des uns & des autres ; c'est un ouvrage des siècles postérieurs qui changea l'ancienne prononciation à plusieurs égards. Il n'en falloit pas davantage pour faire oublier la signification primitive des termes. M. de la Barre observe très-bien dans les Mémoires que nous avons cités , que le grec au temps de Platon étoit fort-dif-

(a) Mém. de l'Acad. tome 27, pag. 16.

férent de ce qu'il avoit été dans les commencemens; voilà pourquoi ce Philosophe a ordinairement mal réussi à donner l'étymologie du nom des Dieux. On verra dans la Théogonie une infinité de ces termes devenus obscurs, parce qu'on n'en voyoit plus l'origine, & qu'ils ne subsistoient plus que dans les noms propres.

On n'apperçoit pas d'abord, par exemple, que *Ἀμφιτρίτη*, la mer, est dérivé de *Ἀμφίρρεω*, *circumfluo*; mais quand on fait attention à *Ἀμφίρρυτος*, on conçoit que l'on a pu prononcer *Ἀμφιτρίτη* pour *Ἀμφίρρυτη*, *circumfluens*, que les Grammairiens l'ont rapporté mal-à-propos à *τρίζω*, *strideo*, ou à *τερίζω*, *tero*, ou à *τρέω*, *tremo*; que *Τρίτων* Dieu Marin, & nom de plusieurs lacs ou rivières, peut venir de même de *ῥέω*, *fluo*, puisque Hésychius explique *τρίτων* par *ῥέυμα*, *fluctus* ou *flumen*.

2°. Une autre raison qui a contribué à l'obscurité de l'ancien Grec, c'est la liberté que se sont donnée les Poètes de changer les voyelles ou d'ajouter des syllables superflues pour remplir la mesure du vers; à tout moment ils mettent une longue pour une brève, c'est-à-dire, deux voyelles au lieu d'une; cette altération empêche de connoître la vraie signification des termes & les racines dont ils descendent.

Μεδία, par exemple, paroît d'abord dérivée de Μεδω, *impero* ; mais en écrivant Μηδία, l'on comprend qu'il vient de Μαδω, *mádeo*. Δωώνη paroît mis pour Δελώνη qui vient de Δένω. Homere a écrit Δείος pour Δέος la crainte, &c. il n'en a pas fallu davantage pour tromper les lecteurs & pour faire naître les contes les plus absurdes.

§. 20. 3°. Une troisième raison est l'imperfection & la pauvreté de toutes les langues dans leur origine ; elles ont une foule de synonymes, & toutes les idées analogues y sont confondues : profondeur ou lieu profond, canal, fossé, aqueduc, ruisseau, fontaine, rivière, lac, gouffre, mer, eau ou liqueur en général, sont mis sans distinction l'un pour l'autre, sur-tout chez les Poëtes. Ces termes ne sont cependant pas exactement équivalens dans les langues cultivées. Cette inexactitude ne pouvoit manquer de mettre une confusion infinie dans les noms propres, & de donner lieu à bien des erreurs.

§. 21. 4°. Nous ne connoissons pas tous les dialectes du Grec ; le dictionnaire d'Hésychius peut nous en convaincre. On sçait seulement qu'il y en avoit un propre aux Ioniens ; & Hérodote nous apprend qu'il y avoit quatre différens langages dans la seule

seule Ionie (a). L'on n'a rien écrit en Macédonien ni en Laconien. Devons-nous être surpris si chez les Grecs mêmes, un mot usité dans un certain canton étoit inintelligible dans un autre ? Il en étoit à peu près des dialectes du Grec, comme des divers patois usités dans les provinces de France (b); c'étoit, à la vérité, des langages plus polis que celui des habitans de nos campagnes; mais ils n'étoient pas pour cela également entendus par-tout. De-là, les Sçavans sont souvent obligés de faire des dissertations assez longues pour montrer le vrai sens d'un terme grec; les Mémoires de l'Académie des Inscriptions nous en fournissent plusieurs exemples. De-là encore la variété prodigieuse dans les étymologies, que les anciens ont données des noms & surnoms des Dieux; à peine en trouve-t-on un seul qui ait toujours été expliqué de même.

On ne doit donc pas être surpris si l'équivoque des noms propres anciens, dont on ne comprenoit plus le sens, a donné occasion à plusieurs. 1°. Les noms syno-

(a) Livre 1, n. 38.

(b) Je sçais que l'on s'est élevé contre M. de Fontenelle pour avoir fait cette comparaison; mais après y avoir sérieusement réfléchi, on ne voit pas en quoi il a eu tort.

nimes ont été pris pour des noms différens, & ont fait multiplier les personnages. 2°. Par la même raison, l'on a souvent pris pour des Dieux nouveaux ceux qui étoient connus depuis long-temps sous un autre nom. 3°. De-là est venue la contradiction de plusieurs généalogies & des différentes histoires que l'on publioit sur les Dieux. Nous aurons souvent occasion de les remarquer.

Malgré la multitude des dictionnaires, nous n'avons qu'une connoissance très-bornée du grec; les meilleurs sont ceux qui nous apprennent la signification des termes selon le bel usage, & chez les Ecrivains polis: malheureusement ce n'est point celle qui peut servir davantage pour l'intelligence des fables. Il faudroit connoître le style populaire & les termes surannés; c'est l'obscurité de ceux-ci qui a fait naître les fables.

✠ 130

De même, l'on n'entend plus parmi nous le françois que l'on parloit il y a quatre siècles. Les noms propres de lieux, les sobriquets que l'on donnoit alors, & qui sont devenus des noms de famille, nous sont presque aussi étrangers que l'arabe. Combien de fables n'a-t-on pas débitées sur le compte de certaines familles, sans autre fondement que l'allusion de leur

nom ? La même chose est arrivée chez les Grecs & chez les autres nations. Ce n'est pas dans les dictionnaires du françois moderne que nous puiserons l'intelligence des termes rapportés par nos premiers Historiens ou par nos vieux Romanciers ; il faut des Glossaires comme celui de Ducange , encore celui-ci n'est-il pas assez complet : & il n'y a point eu de Ducange chez les Grecs.

Cela supposé, examinons quel a dû être & quel a été en effet le langage de la Mythologie. Dans le style d'Hésiode , les enfans du ciel sont divers noms ou épithètes du ciel , les enfans de la mer sont les différens termes qui signifient les eaux ou quelques-uns des phénomènes de cet élément ; la postérité du ciel & de la terre sont les êtres auxquels on ne pouvoit pas assigner d'autres ancêtres , & que l'on supposoit aussi anciens que le monde. Parce que deux noms de la mer sont l'un du masculin , l'autre du féminin , le Poète ne manque pas d'en faire deux personnages , l'un mâle , l'autre femelle (a) , de conclure entr'eux un mariage dans les formes , de

(a) Chez les peuples qui ne connoissent point la Grammaire , on ne peut désigner les genres que par les noms de mâle est de femelle : dans leur style , un ruisseau est un mâle , une fontaine est une femelle.

leur donner une famille & des descendans. De même, parce que le nom d'un animal imaginaire est du féminin, c'est un monstre qui a un visage de femme; si c'est un mot de trois syllabes, le monstre prétendu a trois têtes ou trois corps, &c. En un mot, un très-grand nombre de fables ont été composées selon la méthode que suivent encore aujourd'hui les faiseurs d'énigmes & de logogryphes.

Les Dieux sont donc mâles ou femelles selon le genre de leurs noms, & comme il plaît à la grammaire : Océan, Nérée, Pontus, trois termes qui désignent la mer, sont masculins, par conséquent trois Dieux : Tethys, Doris, Amphitrite, qui expriment la même chose, sont féminins; ce sont donc trois Déeses, qui, par droit de parenté, ont dû épouser les personnages précédens, & qui leur ont donné une nombreuse postérité. Nérée étant un des plus anciens noms de la mer, on l'a appelé le *vieux Nérée*, & on lui assigne pour descendans une foule de noms plus modernes ou d'épithètes, dont on a composé la famille des nymphes marines. Mais comme les règles du langage ne sont rien moins qu'immuables, on rencontre quelquefois des Dieux hermaphrodites, dont le sexe n'est pas certain; ainsi l'on trouve un Dieu

Lunus au lieu de *Luna*. Pour éviter les erreurs en ce genre ; on prenoit la précaution salutaire de rendre les invocations conditionnelles : *Sive tu Deus, sive Deaes*.

Il n'est peut-être aucun terme dans la Mythologie plus équivoque que celui de fils ou enfant ; on le trouve employé par Hésiode dans huit ou dix significations différentes, & il en a pour le moins autant dans les langues orientales. 1°. Il ne signifie souvent qu'une existence postérieure ; ainsi le chaos ou le néant, qui a précédé tous les êtres, en est censé le pere : la nuit ayant été avant le jour, celui-ci est enfant de la nuit. 2°. Ils désignent quelquefois ce qui existe en même-temps, ce qui accompagne ; les vents, par exemple, se levent ordinairement avec l'aurore, conséquemment celle-ci est appelée la mere des vents : parce que l'on n'a coutume de dormir & de rêver que pendant la nuit, le sommeil & les songes sont nés de la nuit. 3°. Il marque la cause & l'effet : Phaëton, la lumiere, ou ce qui brille, & Persés, la chaleur, ont le soleil pour pere ; la paix est fille de Thémis ou de la Justice. Plutus, Dieu des richesses, est fils de Cerès ou de l'agriculture. 4°. Une fontaine est souvent appelée fille d'un fleuve, parce qu'elle est moins considérable ; en bonne

physique elle en est plutôt la mere. De même, les rivières sont nommées filles de l'Océan ou enfans de Neptune, parce que celui-ci est le réservoir des eaux. 5°. Le nom de fils exprime le lieu où l'on est né, où l'on habite, d'où l'on est parti; les premiers habitans d'un pays sont toujours enfans de la Terre, les peuples maritimes sont nés de la Mer, les colons voisins d'un fleuve lui doivent leur naissance; une ville bâtie au pied d'une montagne en est la fille, un navigateur venu par mer de Libye ou d'Afrique, est fils de Neptune & de la nymphe Libye. 6°. Il désigne la ressemblance; ainsi les belles personnes sont filles de Vénus, & les Rois descendent de Jupiter. 7°. Enfant est quelquefois le même que disciple, sectateur, imitateur; les guerriers sont enfans de Mars, les Musiciens d'Apollon, les Médecins d'Esculape, les Forgerons de Vulcain. 8°. La naissance d'une Divinité désigne souvent le temps où elle a commencé à être honorée & connue; dans ce sens, tous les Dieux, dont le culte a été introduit avec celui de Jupiter, sont appelés ses enfans. 9°. Selon les Mythologues historiens, ceux qui étoient nés d'un Prêtre ou d'une Prêtresse de quelque Dieu, ont passé pour fils du Dieu même; mais il seroit difficile d'ap-

porter des exemples bien certains de cette filiation. 10°. Celle-ci n'exprime quelquefois qu'une succession de noms, comme on l'a dit à l'égard de Nérée; de-là, le Dieu suprême ayant été d'abord nommé Cœlus, ensuite Saturne, enfin Jupiter, Cœlus est pere de Saturne, & celui-ci de Jupiter.

Nous verrons dans le chapitre suivant, que les fonctions, les attributs, les aventures des Dieux, les cérémonies de leur culte, sont fondés sur de semblables équivoques.

L'on aura sans doute beaucoup de répugnance à se persuader que les Grecs aient établi leur Mythologie, c'est-à-dire, le fond de leur Religion publique sur des descriptions grotesques de la nature ou du sol de leur patrie, sur des allusions puériles, sur des équivoques souvent ridicules, que leurs Poètes se soient occupés sérieusement de ces bagatelles; & qu'à l'aide des graces dont ils ont sçu les revêtir, elles aient pu passer à la postérité. Mais il faut se placer pour un moment dans les siècles où cette espèce de phénomène est arrivé, & juger du goût qui pouvoit y régner par celui que l'on a vû dominer long-temps parmi nous. Les énigmes, les logogryphes, les anagrammes,

les jeux de mots, qui n'amusent plus aujourd'hui que les beaux esprits de village, faisoient les délices de nos peres. On a débité fort sérieusement dans les siècles passés des fables uniquement fondées sur les équivoques de l'ancien langage, tout comme les fables grecques : telle est l'histoire de Mellusine & quelques autres romans. Ce goût décidé pour les allusions, a subsisté bien plus long-temps chez les Grecs que chez nous ; il régnoit encore dans le plus beau siècle d'Athènes : les Poètes tragiques, Eschyle, Sophocles, Euripide en font pleins, & c'est le sujet le plus ordinaire des plaisanteries d'Aristophane. D'ailleurs, des fables nées chez un peuple encore très-grossier, ne sçauroient être des prodiges de finesse : plus on y veut trouver d'esprit, plus on s'éloigne du véritable sens.

» Il paroît, dit l'Auteur que j'ai déjà
 » cité plus d'une fois, que les anciens peuples d'Orient aimoient les jeux de mots ;
 » on reconnoît ce même goût chez nos
 » Sauvages modernes : & dans le cours
 » de mes observations, je l'ai souvent remarqué
 » chez les enfans qui se plaisent
 » à corrompre les mots qu'ils sçavent fort
 » bien, à dépraver les terminaisons, à
 » rapporter les mots à d'autres à peu près
 » semblables.

semblables à l'oreille, & rient de bon cœur de leur procédé (a) ». §. 17.

On voit, par l'usage que les Poètes ont fait du préjugé qui régnoit pour lors, combien il prête à l'imagination. Entre leurs mains, toute la nature est animée, tout vit, tout respire, l'homme est environné de Divinités ou de Génies occupés de ses besoins : la multitude des personnages fournit des tableaux variés à l'infini, & des scènes toujours nouvelles. Quoique la Religion ait changé nos idées, la poésie retombe toujours dans les anciennes par une pente presque invincible, à peine peut-elle se soutenir sans le secours des anciens Dieux. On avoit sçu intéresser la vanité des Grecs, en leur supposant des ancêtres fabuleux, en faisant de leur pays le théâtre des plus merveilleuses aventures ; on auroit pu séduire à moins.

N'oublions pas que nos premiers Ecrivains ont été les Romanciers, comme les Poètes l'ont été chez les Grecs. Quelle réputation ne se seroit pas faite celui qui auroit sçu mettre dans ses fictions, avec l'harmonie du style, les agrémens, l'intérêt, le feu, la variété de peintures dont Homere a embelli ses poèmes ? On en §. 18.

(a) Traité de la formation mécanique des langues, tome 1, n. 64, p. 10.

auroit fait un livre classique, comme les Grecs avoient fait de l'Iliade & de l'Odyssée. Voilà ce qui mit en crédit les fables & les rendit si célèbres; outre qu'elles établissoient par les plus beaux vers du monde une opinion déjà ancienne & sacrée, elles parurent lorsque les esprits étoient dans les mêmes dispositions qu'au siècle de nos romans, mais elles furent infiniment mieux écrites. Enfin, un autre avantage, c'est que les poésies grecques ont été les premières; rien n'avoit paru avant elles, les livres des Hébreux n'étoient pas connus; au lieu que la réputation qu'ont acquise à juste titre les Grecs & les Romains, fera toujours un tort infini à celle de nos meilleurs Ecrivains.

9. 19. De cette comparaison même, on peut tirer une objection qu'il est à propos de prévenir. Il ne paroît point, dira-t-on, que la physique ni les équivoques du langage ayent été la source de nos fables; est-il probable qu'elles ayent eu plus de part à celles des Grecs & des Romains?

Il est vrai que nous avons eu, comme les anciens, deux espèces de fables. Les premières sont les contes des fées; ils ont été apportés par les Nations du nord, on en retrouve la théorie dans l'*Edda* des Islandois, ils sont nés de l'ignorance & de

la peur. Ce sont les rêveries des peuples barbares qui se répandirent dans toute l'Europe à la chute de l'Empire Romain. Ces hommes grossiers & féroces, Payens la plupart, croyoient l'univers peuplé de génies aériens, d'esprits follets, de lutins malfaisans, de fées & d'enchanteurs, auxquels ils attribuoient tout ce qui arrive de sinistre dans le monde. Ces contes ressembloient pour le fond aux fables Grecques sur les Dieux ; mais il n'y régne pas la même vivacité d'imagination, ils sont aussi froids que le climat où ils ont pris naissance. On y trouve seulement une peinture gigantesque de quelques phénomènes de la nature, & le tableau grossier des mœurs du temps. Dans les romans des siècles suivans, les enchanteurs continuent de jouer un rôle considérable, comme les devins dans Homere & dans les Tragiques.

L'autre espèce de fables sont les romans de chevalerie qui ont imité les fables héroïques ; ils sont postérieurs aux contes des fées ; on a commencé à les faire, lorsqu'une valeur aventuriere & la galanterie eurent tourné la tête à nos peres. Parmi les Paladins, comme parmi les Héros grecs, les uns ont véritablement existé, quoiqu'ils n'ayent peut-être pas fait la moitié des folies qu'on leur attri-

bue ; les autres sont absolument fabuleux : mais on voit toujours dans leur histoire , les mœurs , les usages , les préjugés , les erreurs qui régnoient dans les siècles où elle a été composée.

Les unes ni les autres ne font point ordinairement une allusion marquée aux termes de notre langue , parce que les noms des personnages & les mœurs qui y sont décrites sont venus en grande partie des Nations étrangères ; parce que dans les siècles qui les ont vû naître , la barbarie n'avoit pas encore étouffé entièrement les anciennes connoissances ; enfin , parce qu'un reste de Christianisme qui subsistoit , malgré l'ignorance des peuples , les rendoit moins aveugles que les anciens Grecs. Il est donc naturel que nos fables & les leurs , quoique les mêmes pour le fond , n'ayent pas été écrites du même style.

§. 20. Il est croyable , dira-t-on encore , que le bas peuple de la Grèce avoit oublié la vraie signification des noms sur lesquels on avoit forgé les fables ; mais les Philosophes n'ont pas pu tomber dans la même erreur. Comment ceux d'entr'eux , qui ont entrepris d'expliquer la mythologie , n'en ont-ils pas d'abord apperçu la source ? Ils avoient sous les yeux les phénomènes de

la nature & le pays dont les fables étoient la description ; ils parloient la langue dont les équivoques avoient, selon nous, donné lieu aux fictions poétiques. Un François peut-il découvrir après deux mille ans ce qui a échappé aux regards des Sçavans de la Grèce, beaucoup plus à portée que nous de démeler la vérité ?

Cette difficulté, capable d'éblouir au premier coup d'œil, & que l'on peut faire contre toute espèce de découvertes, n'est point difficile à résoudre. 1°. On peut la rétorquer contre les Mythologues historiens ; ils voyent de l'histoire & des évènements réels, où les anciens n'ont vû que des mensonges ou des allégories. 2°. Parmi les Philosophes, les uns ont regardé les fables comme de pures rêveries des Poètes, les autres comme des emblèmes ingénieux ; cela est évident par le texte de Platon, cité plus haut. Les premiers ne se sont pas donné la peine d'en rechercher le sens ni l'origine ; on ne s'avise point d'expliquer les contes d'un homme qui ment de dessein prémédité. Les seconds les crurent plus sérieuses & plus importantes qu'elles ne sont : ils se flatterent d'y découvrir les mystères les plus profonds de la physique & de la morale, idée séduisante qui donnoit à la philosophie un air d'anti-

quité respectable : voilà le piège auquel Zénon & ses sectateurs ont été pris. 3°. Platon & les autres, contents de sçavoir le langage d'Athènes, n'ont point songé à rechercher les termes usités dans les autres contrées de la Grèce ou parmi le peuple des campagnes. Y a-t-il beaucoup de Sçavans parmi nous qui sçachent la signification des noms de famille ? C'étoit autrefois du françois, aujourd'hui ce sont des termes surannés. Si Héfy chius & d'autres ne s'étoient donné la peine de rassembler les termes du grec barbare, sans la comparaison que nous en pouvons faire avec les autres langues, secours qui manquoit aux anciens, il nous seroit encore plus impossible qu'à eux d'expliquer les noms des Dieux.

Les Mythologues modernes, avec toutes les lumieres & l'érudition possible, ont donné dans le même écueil ; ils ont conçu des fables une idée trop avantageuse. Imagine-t-on d'abord que les Poëtes ayent décrit en style si pompeux, des faits ou des phénomènes si peu intéressans ? D'ailleurs, pour en trouver le sens, il faut descendre à des minuties de grammaire, & les Sçavans réservent leurs veilles pour un travail moins ingrat. Si l'on a eu par hasard des idées plus vraies que les leurs,

c'est que l'on a aussi des vûes plus bornées ; ici le succès est une mortification de plus pour l'amour propre.

CHAPITRE XII.

Troisième conséquence ; les dogmes ridicules, les pratiques superstitieuses, le cérémonial minutieux du Paganisme sont nés de la même source que les fables.

POUR nous donner une histoire complète de l'Idolâtrie, les Mythologues ont eu soin de rapporter en détail toutes les superstitions & les erreurs dont elle étoit accompagnée, & de décrire le cérémonial que l'on y observoit. Cette attention étoit nécessaire. Mais on peut leur faire à cette occasion le même reproche que nous leur avons déjà fait au sujet du culte des animaux pratiqué en Egypte ; ils n'en ont point fait sentir la liaison avec le principe général du Polythéisme : ils ne nous ont pas montré comment une première erreur a été le germe de toutes les autres. §. 16.

On peut regarder comme une maladie épidémique des Payens, la divination ou l'envie de connoître l'avenir, & la persuasion qu'on pouvoit l'obtenir des Dieux, qu'ils le dévoiloient à leurs adorateurs par

les oracles, par le cours des astres, par les entrailles des victimes, par le vol des oiseaux, par les songes, par les prodiges. Tous ceux qui ont parlé de ces pratiques, n'ont pas eu de peine d'en montrer le ridicule; il ne leur eut pas été moins facile de nous en développer l'origine, s'ils avoient mieux arrangé leur système.

§. 3. Dans la supposition que les principaux Dieux du Paganisme aient été des hommes, comment les peuples ont-ils pu se persuader que ces êtres autrefois semblables à eux avoient acquis tout-à-coup la connoissance de l'avenir? l'expérience nous convainc assez qu'elle n'est point l'apanage de l'humanité. La mort, en dégagant notre ame des liens du corps, ne lui donne point un privilège qui ne peut convenir qu'à une nature supérieure à la nôtre: mille autels érigés aux morts ne sçau-roient les rendre plus habiles.

Nous voyons, il est vrai, dès les premiers temps de l'idolâtrie, la coutume introduite d'évoquer les ames des morts pour apprendre d'elles l'avenir. Cette pernicieuse pratique est défendue aux Israélites dans les livres de Moïse (a). Mais il est probable que cette opinion n'est venue qu'à la suite d'une autre plus ancienne,

(a) Deut. 18, 11.

dont elle étoit comme une conséquence.

Les Payens, en admettant plusieurs ordres de Génies, ont toujours été persuadés que ces Dieux étoient par leur nature aussi supérieurs aux hommes en connoissance qu'en pouvoir, que rien ne leur étoit caché, qu'ils voyoient sans nuage la chaîne des destinées. Dès qu'on les croyoit portés à nous faire du bien, il étoit naturel de conclure qu'ils vouloient nous révéler ce que nous avons envie ou intérêt de savoir; qu'il n'étoit question que de faire attention aux signes dont ils se servoient pour nous instruire. C'étoit le raisonnement des Stoïciens (a).

Par une nouvelle gradation, l'on a imaginé que les ames des morts se trouvant dégagées de la matiere, comme les Génies, pouvoient participer à leurs connoissances, ou qu'étant admises à la société des Dieux ils leur communiquoient leurs lumieres. L'habitude d'interroger les Dieux a donc fait employer à peu près les mêmes pratiques pour consulter les ames ou les ombres des morts. Il y a un enchaînement entre les erreurs aussi-bien qu'entre les vérités; un systême ne peut nous satisfaire qu'autant qu'il remonte au principe des unes & des autres.

(a) Cic. de la Divin. l. 2, n. 101.

§. 5.

Selon le récit des Poëtes, on a toujours mis une différence infinie entre les morts que l'on évoquoit, & les Dieux que l'on consultoit. Quand Ulyffe dans l'Odyssée évoque l'ombre de Tirésias (*a*), quand Enée converse dans les enfers avec son pere Anchise (*b*), ils ne leur parlent pas comme à des Divinités : ils supposent même que ces morts ignorent ce qui se passe sur la terre. Tandis que les ombres sont errantes dans l'Elysée, & sont avides du sang des victimes, les Dieux habitent l'Olympe où ils s'enivrent de nectar; jamais ces deux espèces d'êtres n'ont été confondus.

Dans les siècles postérieurs, lorsque les Philosophes Platoniciens eurent mis à la mode la Théurgie ou le prétendu commerce avec les Dieux, la distinction fut encore plus marquée entre ceux-ci & les ames des morts. Ces Philosophes avoient subtilisé tant qu'ils avoient pu les idées du Paganisme, mais ils n'en avoient pas renversé le systême; la différence entre les Dieux immortels & les ames sorties de ce monde, est aussi ancienne que l'idolâtrie.

§. 6.

Il paroît certain que si les Dieux de la

(*a*) Odyss. l. 11, v. 50.

(*b*) Enéide, l. 6, v. 625.

Grèce avoient été des hommes, les oracles n'y auroient pas été si communs, il n'y auroit pas eu tant de cavernes d'où il sortoit une exhalaison prophétique. A quel propos se feroit-on avisé de loger les ames des morts dans les cavernes? les tombeaux sans doute auroient été le seul sanctuaire des Oracles. Mais dès qu'une fois l'imagination abusée eut peuplé de Génies tous les coins de l'univers, il étoit naturel d'en supposer dans tous les antres, dont l'aspect inspiroit une secrette horreur. Le son de la voix redoublé par les échos des rochers souterrains, un léger nuage souvent suspendu à l'entrée pendant les grandes chaleurs, le frisson dont on est saisi en y entrant, le bruit sourd qui se fait entendre au fond, pour peu que l'on y fasse de mouvement, la vapeur humide & puante que l'on y respire & qui peut quelquefois causer des vertiges, tout cela paroissoit merveilleux & surnaturel aux Grecs imbécilles, comme il le paroît encore aujourd'hui au peuple & aux enfans (a). Il y a sans doute un Génie qui habite cette grotte profonde: telle est la premiere conclusion que tire un esprit foible & peureux. Ce Génie qui se tient là oisif, pourroit nous

(a) Voyez dans Pompon. Mela, l. 1, c. 13, la description qu'il fait d'une fameuse caverne de Cilicie.

instruire sur nos affaires, si nous venions le consulter; nouvelle conséquence qui suit de la première. S'il se trouve là un fourbe assez habile pour profiter de l'occasion, voilà un Oracle établi (a).

Telle est vraisemblablement l'origine de celui de Delphes, le plus fameux de tous. Sans nous arrêter à ce que les anciens en ont raconté, il ne seroit pas étonnant qu'une caverne eût exhalé, sur-tout pendant les chaleurs, une vapeur capable de faire impression sur ceux qui la respiroient. Les premiers qui osèrent en approcher furent sans doute effrayés de l'aspect affreux qu'elle présentoit & en parurent troublés; c'en fut assez pour persuader qu'il en sortoit une vapeur divine.

Après toutes les précautions que l'on prenoit & toutes les cérémonies que l'on faisoit observer à la Pythie, avant que de l'asseoir sur le trépied sacré, il y auroit eu bien du malheur si la tête ne lui avoit tourné, & si elle n'avoit pas prononcé quelques paroles extravagantes. Il est probable que les femmes à vapeurs furent préférées pour cet important ministère: le laurier qu'on leur faisoit mâcher étoit un secret admirable pour provoquer l'enthousiasme. Il n'est

(a) On ne prétend point adopter par-là le système de M. de Fontenelle.

pas plus surprenant de voir les Grecs d'alors prendre cette maladie pour une fureur divine, qu'il l'est aujourd'hui de voir le peuple mal instruit la regarder comme un effet de la possession du Démon. Les ignorans se ressemblent par-tout.

Mais nous verrons sur le v. 497 de la Théogonie, que les noms *Pytho* & *Delphus* que portoit la ville de Delphes, aussi bien que sa situation singuliere ne contribuerent pas peu à la faire regarder comme un lieu sacré, & à multiplier les fables.

Ce même Poëme nous apprendra que les astres avoient été déifiés, c'est-à-dire, que l'on étoit persuadé qu'un Génie les animoit pour leur faire observer une marche si réguliere. On s'apperçut d'assez bonne heure que les diverses apparences de leur lumiere indiquoient souvent des changemens prochains dans la température de l'air : Virgile décrit avec son élégance ordinaire, les divers pronostics que l'on peut tirer du soleil & de la lune pour diriger les travaux champêtres (a). Selon lui, lorsque ces astres rendent une lumiere pâle, c'est un signe certain de pluie, s'ils paroissent rouges, on est menacé du vent, s'ils sont clairs & brillans, le beau temps est assuré. Voilà donc des êtres doués d'intel-

(a) Georgie, l. 1, v. 351.

ligence & de l'esprit prophétique. De-là l'opinion de l'influence des astres, la folie des horoscopes & de l'astrologie.

Le nom des Constellations entra pour beaucoup dans la vertu particulière qui leur fut attribuée. Les Hyades, par exemple, $\Upsilon^{\alpha\delta\epsilon\zeta}$, étoient ainsi nommées, parce qu'elles représentent un V ou Y sur la tête du taureau : les Latins qui s'imaginèrent que ce nom venoit de $\Upsilon^{\nu\varsigma}$, *νός*, pourceau, les nommerent *Suculæ* ; & comme il paroïsoit encore dérivé de Υ^{ω} , *Pluo*, les Hyades furent regardées comme une Constellation pluvieuse, quoiqu'il ne pleuve pas davantage sous ce signe que sous un autre. Les Pleïades indiquoient le temps de la navigation, parce qu'on rapportoit leur nom à $\pi\lambda\acute{\epsilon}\omega$, *Navigo*. De même les Astrologues ont débité dans la suite que les enfans qui naissoient sous le signe du taureau devoient être forts ! méchans & cruels sous celui du lion ; justes sous celui de la balance, &c. c'étoit une sottise renouvelée des Grecs.

§. 8. D'où leur avoit pû venir l'opinion bizarre que les oiseaux connoissoient l'avenir & avoient le don de le prédire ? il est vraisemblable qu'une observation fort simple y avoit donné lieu. On avoit remarqué que les oiseaux par leur chant ou par leurs di-

vers mouvemens, annonçoient souvent les changemens de l'air, le beau temps ou la pluie. Virgile fait encore cette observation (a). Lorsque la tempête approche, les Plongeurs quittent la pleine mer, s'approchent du rivage & jettent des cris aigus : les Poules d'eau s'égayent sur le sable, le Héron sort des marais & vole au plus haut des airs. Quand l'orage est amené par la bise, les Grues se retirent dans les plus profondes vallées, l'Hirondelle vole à fleur d'eau sur les lacs & les rivières, les Corbeaux se rassemblent & s'élevent dans les nues, les oiseaux aquatiques se plongent la tête dans l'eau & la répandent sur leurs plumes, la Corneille croasse & se promene seule sur le sable. Au contraire, lorsque le temps est prêt à devenir serein, les Alcyons n'étendent plus leurs ailes au soleil sur le rivage, la Choüette se fait entendre au coucher du soleil, l'Aigle marine s'éleve dans les airs & donne la chasse à l'Aigrette, les Corbeaux répètent leurs croassemens & paroissent plus gais que de coutume. Le Poëte ajoute fort judicieusement que ces animaux n'ont pas pour cela l'esprit de divination, que la diverse température de l'air agit puissamment sur eux & les affecte différemment. Mais le peuple ne portoit

(a) Georg. l. 1, v. 361.

pas les vûes si loin : il imagina que , puisqu'les oiseaux pouvoient prédire le beau temps & la pluie, le calme & les orages, ils pouvoient annoncer de même les divers événemens de la vie, que les Dieux leur avoient donné ce talent pour l'utilité des hommes. Malgré toutes les railleries que purent faire les Philosophes sur l'usage ridicule de les consulter, la gravité romaine ne s'en départit jamais; & Cicéron qui n'y ajoutoit aucune foi, ne laisse pas de l'approuver (a).

5. 9. Dès que l'on avoit divinisé tous les êtres physiques ou moraux dont le pouvoir paroïssoit supérieur aux forces humaines, nous ne devons pas être surpris que l'on eût fait un Dieu du sommeil. L'état où il nous réduit pendant plusieurs heures consécutives, les songes qui nous surviennent alors, cette espèce d'extase où il semble que l'ame seule agisse, sans aucune dépendance du corps, paroïssent aux Grecs des phénomènes incompréhensibles, qui ne pouvoient arriver sans l'intervention d'une Divinité. Selon leurs idées, les rêves étoient une conversation avec les Dieux, un moyen dont ils se servoient souvent pour nous donner des lumières extraordinaires. Telle est l'idée que s'en formoit

(a) De la Divination, liv. 1, n. 75.

Quintus, dans le premier livre de la Divination. Cicéron lui démontre la fausseté de ce préjugé, par les bizarreries, les ridiculités, les absurdités de la plupart des songes, mais Cicéron raisonne en Philosophe & les anciens Grecs n'en sçavoient pas tant. Leurs erreurs, toutes folles qu'elles sont, régnerent encore parmi les esprits foibles & peu capables de réflexion; c'est un monument toujours présent de la source où les Grecs avoient puisé les dogmes & les pratiques de leur Religion.

L'on conçoit encore plus aisément §. 104 qu'ils devoient attribuer au pouvoir supérieur d'une Divinité tout ce qu'ils appelloient prodiges. Plus les peuples sont ignorans, plus ils en apperçoivent & plus ils en sont frappés: tout est pour eux merveille, signe, pronostic, annonce de quelque événement extraordinaire. Les Dieux sans doute ne font rien en vain; il faut s'évertuer pour découvrir leurs desseins; ainsi la superstition se nourrit par les monstres mêmes qu'elle s'est formés.

Mais, en parcourant l'un après l'autre tous les genres de Divinations, quelle relation y trouvera-t-on avec la folie d'adorer des hommes? aucune. En supposant au contraire des Génies d'une nature supérieure à la nôtre répandus par-tout, qui se

mêlent de tout, qui décident de tous les événemens, le chaos des superstitions Payennes se développe; on voit du même coup d'œil le principe & l'enchaînement de tous les égaremens de l'esprit humain.

§. 11. On objectera peut-être qu'il est inutile de chercher de la suite & de la liaison dans les idées des Payens, que leur Religion n'est point un système formé par réflexions & par principes, que c'est un assemblage bizarre de suppositions qui se détruisent. Si cela est, les Sçavans ont tous eu tort d'en rechercher l'origine: l'opinion des Mythologues historiens est aussi mal fondée que celle des allégoristes. On ne pense point à expliquer les rêves d'un homme en délire, ni à donner la raison des discours d'un insensé. Le Paganisme est un tissu d'erreurs, mais elles ont une cause: ce sont des hommes ignorans & grossiers, mais néanmoins raisonnables, qui en sont les auteurs. Il est donc à propos de les suivre dans la route qu'ils ont tenue pour s'égarer, de démêler les fausses lueurs qui leur ont fait illusion: & il paroît que dans le système du sens historique des fables, il est impossible d'y réussir.

§. 12. Le cérémonial du Paganisme a été puisé dans la même source que les fables mêmes; les équivoques du langage, des allu-

sions souvent forcées & ridicules ont donné lieu à la plûpart de ces institutions religieuses qui ne sont devenues respectables que quand'on a eu perdu de vûe leur véritable origine. C'est au vieux langage de la Grèce & à des rapports de convenance que les Dieux sont redevables de leur pouvoir, de leurs fonctions, de leurs talens, aussi-bien que de leur sexe & de leur famille. On a réglé sur le même fondement la maniere dont ils devoient être honorés, les lieux qu'il falloit leur consacrer, les victimes qu'il convenoit de leur offrir, les animaux & les productions sur lesquels ils avoient un droit particulier. Il est bon d'en apporter quelques exemples.

C'est le nom des Dieux qui a décidé de leurs emplois. *Hermés* en grec signifie une pierre, un tas de pierres, une borne placée sur le chemin; il désigne le gain, le profit, le commerce, la conversation: conséquemment *Mercuré* a été le Dieu des voyageurs, des messagers, des orateurs, des ambassadeurs, des négocians, des voleurs; il a présidé à tous les négoes bons ou mauvais. Comme le nom de *Diane* signifie chasseuse & accoucheuse, on a donné à cette prétendue Vierge, le soin de présider à la chasse & aux accouchemens.

Janus, chez les Romains, étoit le soleil &

Horace, *Sat.* 6, l. 2, v. 20, l'appelle *Matutinus Pater*. On le peignoit avec deux ou avec quatre visages, pour exprimer qu'il éclaire de toutes parts, ou qu'il voit tout, selon l'expression d'Homère; mais, en rapportant son nom à *Janua*, on le prit pour le Dieu des portes, & on lui mit une clef à la main.

§. 14. L'allusion des noms a fait juger de la maniere dont les temples des Dieux devoient être placés. Jupiter étoit honoré sur les plus hautes montagnes, parce qu'il est le plus élevé parmi les Dieux; de-là les titres de Jupiter Olympien, Idéen, Cénéen, Capitolin, Casius, &c. Mont-jou, Mont-joui, Mont-jeu, est un nom commun à plusieurs montagnes des Gaules; il signifie haute montagne: comme on l'a traduit en latin par *Mons Jovis*, on n'a pas manqué de croire dans la suite qu'il y avoit eu des temples ou des autels de Jupiter sur toutes ces montagnes. Neptune avoit les siens sur plusieurs promontoires, parce que son nom signifie *ce qui domine sur la mer*, ou dans les lieux sous lesquels il y avoit des eaux souterraines. Voyez Pausan, l. 8, c. 10. Il en est de même d'Hermès ou de Mercure, parce que ce nom désigne un monceau, un tertre, une colline. Vulcain étoit honoré dans les lieux où il y

avoit des Volcans. Le golphe appelé *Saronicus sinus*, à l'orient du Péloponnèse, étoit nommé anciennement *φοῖβον*, *φοῖβαιον*; c'est le même nom que *βοῖβον*, ou *βοῖβεις*, lac de Thessalie: l'un & l'autre signifient un lac, un lieu plein d'eau. Comme on crut que le premier faisoit allusion à *φοῖβον*, Diane, il fallut lui bâtir un temple sur le bord de ce golphe.

Selon la même méthode, les villes grecques eurent soin de choisir des Divinités tutélaires dont le nom avoit quelque rapport au leur. Les Athéniens honoroient singulièrement Athène ou Minerve, ceux d'Olympie, Jupiter Olympien; ceux d'Argos, Junon; à cause de son surnom. *Ἀργυα* ou *Ἀργείη*: l'isle de Cypre étoit consacrée à Vénus, nommée en grec *Κυπρία*. Ces allusions donnerent occasion d'imaginer dans la suite que ces Divinités étoient nées dans le lieu où on les adoroit.

La plupart des animaux consacrés aux Dieux avoient quelque rapport à leurs noms, à leurs fonctions, à leur caractère. L'aigle étoit l'oiseau de Jupiter, parce que c'est celui qui s'éleve le plus haut par son vol; le paon appartenoit à Junon, il est le symbole de l'orgueil: le cheval à Mars, parce qu'il sert à la guerre; mais on l'attribuoit aussi à Neptune par une confusion

grossière de *Hippos*, cheval; avec *Hippos*, eau, fontaine, rivière. On donnoit le lion à Vulcain, parce que c'est un animal des pays méridionaux, & par une allusion abusive de *Λαινα*, une lionne; avec *χλιαρω*, échauffer. Le serpent & le coq étoient à Esculape Dieu de la médecine, parce que le premier est le symbole de la santé, & que le nom du second *Αλεκτωρ* peut signifier l'animal qui fait quitter le lit. Les pigeons & les moineaux étoient les oiseaux de Vénus, à cause de leur lubricité.

On immoloit des victimes blanches aux Dieux célestes, parce que le blanc est une couleur lumineuse, & des victimes noires aux Dieux infernaux, parce que le noir représente les ténèbres de l'enfer. On sacrifioit des chiens à Hécaté, qui est la lune, parce que cet animal, en aboyant, chasse, disoit-on, les spectres envoyés par Hécaté, c'est-à-dire, parce que les chiens aboyent pendant la nuit & souvent au clair de la lune. Pour détourner les influences de la canicule, les Romains lui immoloient des chiens roux, près de la porte *Caularia*. A Cybèle qui est la terre, & à Cérés, on offroit des pourceaux, parce qu'ils fouissent la terre & endommagent les moissons. C'étoit la victime la plus commune dans les sacrifices, parce que c'est l'animal

dont la chair a le moins besoin d'apprêt pour être mangée, & qui est la plus délicate au goût des peuples de la campagne. Les festins des amans de Pénélope dans l'Odyssée, consistoient principalement en viandes de porc, & ce met fait encore aujourd'hui la base du régal dans les fêtes & les nôces du village. Aux Dieux Larès, on sacrifioit presque tous les animaux domestiques & les hirondelles, parce qu'elles nichent dans les cheminées; à Bacchus, les chevres & les boucs, parce qu'ils brouettent la vigne. Ainsi des autres.

Rien n'est plus connu que la vertu singulière que les anciens ont attribuée à l'eau de quelques fontaines; l'équivoque d'un terme a souvent contribué à faire naître ce préjugé. Les eaux de la fontaine Salmacis, dans la ville d'Halicarnasse, étoient troubles & bourbeuses, (*Obscænæ*). En prenant cette épithete dans un sens odieux, on imagina qu'elles avoient la propriété de rendre efféminés ceux qui s'y baignoient: Ovide a fondé sur cette opinion une de ses métamorphoses (a), & Strabon recherche vainement d'où cette erreur a pu naître (b). Le nom de la fontaine *Juturna* en Italie, dérivé mal-à-propos de *Juvo*, fit

(a) L. 4. fab. 11.

(b) Géogr. l. 14.

croire que son eau étoit salutaire pour les malades, & ils en alloient puiser dans cette confiance. On ne manqua pas d'en faire une Nymphé, sœur de *Turnus*, à cause de la ressemblance du nom (a). Pline raconte que les brebis qui buvoient dans la riviere Mélas en Béotie, devenoient noires; que celles qui buvoient dans le Xanthus près de Troyes, devenoient rouffes; il pense que ces deux rivieres avoient tiré leur nom de cette propriété. Tout au contraire, c'est l'allusion de *Μέλας*, noir, & *Ξανθός*, roux, qui avoit donné lieu à cette fable (b). Il y en a bien d'autres de cette espèce dans Pline.

Bayle a observé que la superstition des Romains étoit excessive à l'égard des noms. » A Rome, quand on enlevoit des » soldats, on prenoit garde que le premier » qui s'enrôloit, eût un nom de bon augure. Dans les sacrifices solennels, ceux » qui conduisoient la victime, devoient » avoir un de ces noms-là. Quand on procédoit à l'adjudication des fermes publiques, on commençoit par le lac *Lucrinus*, & tout cela *boni ominis ergo*, afin de porter bonheur. Cette superstition étoit si grande, qu'au rapport de Festus,

(a) Servius. in-12, Eneid. Varron, l. 4, n. 6.

(b) Hist. natur. l. 2, c. 103.

les dames Romaines offroient des sacrifices à la Déesse Egérie pendant leur grossesse, parce que ce nom d'*Egerie* avoit dans leur langue une grande relation aux accouchemens (a).

L'auteur du *Traité de la formation mécanique des Langues*, dont nous empruntons volontiers les remarques, est persuadé de même, que la prononciation vicieuse d'un nom suffit pour introduire de fausses opinions. La *Tour Saint-Vrain*, près de Grenoble, est appelée abusivement par le peuple, *Tour sans Venin*, de-là on a conclu que les animaux venimeux mouroient dès qu'ils en approchoient; ce qui est démenti par l'expérience. Rien de moins rare, continue le même auteur, que de voir le nom ou la signification d'un mot, donner naissance à une histoire qui reste répandue dans le vulgaire long-temps après que la signification du mot est perdue pour lui. L'opinion populaire que le jugement dernier & universel se tiendra en Palestine dans la vallée de Josaphat, ne vient que de ce que le nom *Josaphat* signifie jugement de Dieu (b).

Donnons-en un nouvel exemple tiré des anciens. Les Indiens avoient autrefois

(a) Pensées sur la Comete. §. 31.

(b) Tome 1, n. 188, pag. 141 & 267, pag. 458.

deux langues, c'est-à-dire, deux langages différens, En prenant de travers le terme de *langue*, un Ecrivain ancien a dit que les peuples de l'isle Tapobrane, aujourd'hui Ceylan, avoient la langue fendue en deux & double jusqu'à la racine, que par ce moyen ils pouvoient entretenir deux personnes à-la-fois en deux langages différens, &c. (a) Equivoques des termes, fausses allusions, prononciation vicieuse des noms; telle est la source la plus abondante des fables anciennes & modernes.

Il n'est donc pas nécessaire de chercher de grands mystères dans les erreurs & les cérémonies du Paganisme; ce ne sont point des Philosophes qui en sont les auteurs, mais des hommes simples, des peuples grossiers; la clef la plus nécessaire pour en pénétrer le sens, est de faire attention aux idées communes & aux usages des peuples de la campagne: ils se ressemblent dans tous les siècles. Dans le sein même du Christianisme, si l'on n'avoit soin de les tenir en garde contre les superstitions anciennes, ils ne feroient encore que trop enclins à y tomber; les équivoques du langage seroient un piège aussi dangereux pour eux, qu'elles l'ont été pour les Grecs & les Romains.

(a) Diodore d. Sicile, l. 2, n. 31, tome 1, pag. 326.

Les mystères institués en l'honneur de plusieurs Divinités, rappelloient encore aux Payens les anciennes idées qui avoient été le principe de leur Religion. Ceux de Cérès à Eleusis n'étoient d'abord qu'une représentation des usages & des travaux de la vie champêtre, du bonheur & de la paix dont on jouit dans cet état, par conséquent une leçon utile pour les mœurs, quoiqu'on y ait mêlé des abominations dans la suite (a). Ceux de Bacchus étoient dans leur origine, le tableau de la culture des vignes & des attentions nécessaires pour faire le vin : mais un excès de gaieté y ayant introduit la peinture des effets de cette boisson dangereuse, toute la cérémonie devint une école de libertinage (b). Ceux des Dieux Cabires dans l'isle de Samothrace, n'avoient pas un objet moins simple ni moins innocent, selon le témoignage de Cicéron. « Lorsqu'on vient à les expliquer, dit Velleïus, & à rendre raison de leur institution, l'on y trouve plus de lumière sur la physique que sur la nature des Dieux » (c). Ainsi tout concourt à nous ramener au spectacle de l'univers, comme à la seule cause qui ait donné

(a) S. Clément d'Alex. Exhort. aux Gentils, pag. 174

(b) Hérodote, liv. 2, n. 68.

(c) De la Nat. des Dieux, l. 1, n. 119.

naissance aux Dieux du Paganisme.

}. 10.

L'on a dit ci-devant (a) que la Mythologie Egyptienne étoit fondée comme celle des Grecs, sur des allusions & des équivoques de langage, que c'étoit la seule raison qu'ils avoient eue de choisir certains animaux pour représenter telle ou telle Divinité; c'est ici le lieu d'en donner la preuve; mais il y a sur cela quelques observations à faire.

1°. Il est fort incertain si les Dieux étoient absolument les mêmes en Egypte & dans la Grèce, si Osiris est Bacchus, Anubis Mercure, Bubastis Diane, &c. Ce sont à la vérité des personnages qui ont quelque ressemblance; mais quand il a été question de prononcer sur leur identité; les auteurs ne se sont point accordés. Les uns prétendent qu'Osiris est le Soleil, d'autres le Nil, d'autres Bacchus: tantôt on nous dit qu'Isis est la Terre, tantôt que c'est la Lune, Junon, Io, Cerès; quelques-uns la prennent pour Téthys: Anubis est quelquefois Mercure, d'autres fois Esculape. Diodore de Sicile a remarqué cette confusion (b): ce qui prouve que les Grecs ont connu très-superficiellement les Dieux d'Egypte, qu'il y a peu de fonds à faire sur

(a) De la Nat. des Dieux, chap. 8, §. 9.

(b) Hist. Univ. tom. 1, pag. 50.

leur récit. Il paroît que les Egyptiens eux-mêmes n'ont pas toujours attaché la même idée au même nom, que de-là est venue en grande partie l'obscurité de leur mythologie.

2°. Nous ne sommes pas mieux instruits du sens qu'ils attachoient aux divers symboles usités parmi eux. Il n'est pas certain qu'un bœuf ait toujours désigné Osiris; un chien Anubis, un enfant Horus, &c. ni que le même symbole ait eu le même sens par-tout.

3°. Nous connoissons encore moins l'ancienne langue des Egyptiens que leur Religion, & les Grecs ne l'entendoient pas mieux que nous. Il est donc fort difficile de sçavoir ce que signifioient les noms qu'ils donnoient à leurs Dieux; jusqu'à présent on n'en a parlé que par conjecture, & l'on doit se défier beaucoup de ce qu'en ont dit les anciens & les modernes.

Au milieu de ces épaisses ténèbres, il paroît cependant incontestable qu'Osiris étoit la principale Divinité des Egyptiens; aussi ce nom peut signifier en général maître ou seigneur. *Sir*, en hébreu, commander, avoir l'autorité: *Ἄνωρος* en grec, haut ou élevé, selon Suidas: *Æsar*, en Etrusque, étoit le nom de Dieu, à ce que dit Suétone. Il peut encore exprimer le Soleil,

comme *Σελπιος* chez les Grecs : enfin *Siris* étoit le nom du Nil chez les Ethiopiens, selon le témoignage de Pline, comme *Sihor* en hébreu, & il y a une riviere *Siris* en Italie près de Tarente. Pausanias nous fait observer que les fêtes d'Osiris avoient un rapport marqué avec le Nil (a). Ces diverses significations, que Plutarque a rapportées, ont occasionné les fables que l'on a débitées sur Osiris, & la confusion de ce personnage avec plusieurs Divinités grecques.

- §. 21. Porphire, cité par M. l'Abbé Banier (b), rapporte une priere des Prêtres Egyptiens, où le Soleil est appelé *la premiere Divinité*. Selon Diodore (c), Osiris & Isis; le Soleil & la Lune ont été les premiers Dieux des Egyptiens : Hérodote semble insinuer que c'étoit Vulcain (d). C'est que l'on a quelquefois confondu Vulcain, Dieu du feu & de la chaleur, avec le Soleil, Dieu de la lumiere; voilà pourquoi les Egyptiens supposoient le Soleil fils de Vulcain. Au contraire, Osiris pris pour le Nil étoit selon eux le pere des fleuves, le seigneur des eaux; & comme Dionysius ou Bacchus chez les Grecs étoit *le maître de*

(a) Liv 10, c. 32.

(b) Hist. Univ. tom. 2, l. 4, c. 1, pag. 413.

(c) Tom. 1, l. 1, pag. 23.

(d) Liv. 3, n. 112.

toute nature humide, selon l'expression de Pindare, il n'en fallut pas davantage pour faire dire à quelques-uns qu'Osiris étoit Bacchus, comme Hérodote le rapporte. C'est ainsi que sur la plus légère ressemblance les Egyptiens & les Grecs ont confondu leurs Dieux, sans y regarder de plus près.

Mais de quelque manière que l'on envisage Osiris, le bœuf a pû en être le symbole par une pure équivoque.

§. 254

1°. *Sar, Sir*, qui signifie en hébreu maître ou seigneur, désigne aussi un bœuf ou un taureau: de même en grec *Ταῦρος* désigne une montagne, un bœuf & un homme puissant: *Ταῦροι*, *magni* ou *magnates*. Il est donc à présumer qu'en Egyptien Osiris a eu le même sens & qu'il a fait la même équivoque, qu'il a signifié tout-à-la-fois le plus grand des Dieux & le plus gros des animaux.

2°. Le même terme qui exprime un rayon dans les langues orientales, exprime aussi la corne des animaux; de-là les rayons dont la face de Moÿse étoit environnée, ont été appelés des cornes. Par la même confusion l'on a pu désigner en Egyptien les rayons du soleil par les cornes d'un bœuf. Telle est l'origine de la coutume

des Grecs d'immoler au Soleil un taureau avec les cornes dorées.

3°. Osiris pris pour le Nil ou pour le Dieu des fleuves, a pu être représenté de même. Dans la plupart des langues le même mot signifie un bœuf & un fleuve ou un canal. Ταυρος en grec, selon Suidas, est le canal de l'uretère, & c'est le nom d'une rivière dans Sophocles. Ταυρος est l'ancien nom du fleuve Hilycus, au rapport de Pausanias (a). Les diverses branches d'une rivière ou ses embouchures sont appelées des cornes κέρατα. Aussi les Egyptiens; selon Diodore (b), parloient d'une métamorphose du Nil changé en Taureau; les Grecs racontaient la même chose du fleuve Achéloüs. De-là l'histoire de la corne qui lui fut arrachée par Hercule, la coutume de sacrifier des Taureaux aux fleuves, les noms de *Taureus* & *Tauriceps* donnés à Neptune. Euripide dans Iphigénie, dit que Nestor porroit pour enseigne sur ses vaisseaux, la figure du fleuve Alphée aux pieds de Taureau. On voit la source de toutes ces imaginations & de l'usage où étoient les Sculpteurs de représenter les fleuves sous la figure de Taureaux : voyez Elie, l. 2.

(a) Pausan. l. 2, c. 32.

(b) Diod. tom. 1, pag. 112.

4°. Enfin par la même équivoque Bacchus, Dieu des liqueurs est appelé par les Poètes *Tauricornis*, *Tauriceps*, *Tauriformis*, *Tauriphagus* (a). Le Taureau a donc pu caractériser en Egypte Osiris pris pour Bacchus.

Les mêmes allusions ont fait prendre la Vache pour symbole d'Isis, & lui en ont fait donner la tête. Isis étoit l'épouse d'Osiris, la Reine des Dieux; le bœuf ou le mâle étant le signe du mari, la femelle devoit l'être de l'épouse, tout comme elle étoit chez les Grecs la victime dévouée à Junon. Isis confondue avec la Lune, avoit pour enseigne le croissant, dont les cornes de vache étoient la figure. Elle étoit ainsi représentée à Elis, selon Pausanias, l. 6 c. 24. Prise pour la Terre ou pour Cérès, elle avoit droit sur l'animal employé au labourage: enfin considérée comme Téthys ou la Mer, elle avoit la même relation avec les Vaches que Neptune avec les Taureaux. La plupart des fables & des pratiques de l'idolâtrie ne sont pas fondées sur des titres plus authentiques ni plus sérieux que ceux-ci.

Il faudroit sçavoir plus sûrement ce que

(a) Diodore, tome 1, l. 3, page 462, observe que les Peintres & les Sculpteurs représentoient l'ancien Bacchus avec des cornes.

c'étoit qu'Anubis, pour deviner ce que signifioit sa tête de chien, & pourquoi l'on peignoit cet animal à côté de lui. Etoit-ce la canicule? Dans ce cas, l'équivoque étoit la même en égyptien qu'en grec, où *Kύων* signifie un chien & une lumière étincelante, telle qu'est celle de l'étoile nommée pour ce sujet la canicule. Etoit-ce Mercure, Dieu des Voyageurs? alors il lui falloit un chien, comme les Voyageurs ont coutume d'en avoir. Si c'étoit Esculape, Dieu de la santé, on ne voit plus quel rapport il avoit avec les chiens (a). Quoi qu'il en soit, on prétend qu'Anubis faisoit allusion à l'hébreu *Nobeah*, aboyer; c'est donc encore une équivoque qui est la source de cette représentation.

Il en est de même de Bubastis, Diane, Déesse de la chasse; elle étoit représentée par un chat, parce que *Bubastis* exprimoit cet animal en égyptien, selon Etienne de Byzance, & parce que le chat en Egypte donne la chasse aux Aspics & à plusieurs autres animaux nuisibles. C'est la remarque de Diodore (b).

§. 24. On peut se dispenser de pousser plus loin ce détail. Ceci suffit pour prouver

(a) Peut-être croyoit-on en Egypte, comme on le croit encore ailleurs, que les chiens en léchant une plaie, peuvent la guérir.

(b) Tome 1, l. 1, pag. 184.

que les idées ridicules des Egyptiens, aussi bien que celles des Grecs, n'étoient souvent fondées que sur des allusions puériles & sur l'équivoque des noms propres, que la Mythologie & la Religion de ces deux peuples ont été formées selon la même méthode. Doit-on en conclure que les Grecs ont emprunté la leur des Egyptiens? C'est ce que nous examinerons dans le chapitre quatorzième.

Fin de la premiere Partie.